

## Calendrier prévisionnel de 14 semaines sur le thème « Générations »

- Séquence 1	3 semaines
- Etude d'un film	1,5 semaine
- Séquence 2	4 semaines
- Etude d'un roman	1,5 semaine
- Séquence 3	3 semaines
- BTS blanc + corrections diverses	1 semaine

### Introduction

#### ► Questionnement :

Quels peuvent être les sens du mot « génération » ?

Trouvez des mots de la même famille et définissez-les.

Qu'évoque pour vous le thème au programme « Générations » ?

→ tout est écrit au tableau

→ les étudiants ont quelques minutes pour proposer un classement de ce qui est écrit.

#### ► Lecture des instructions officielles concernant ce thème.

→ formulation d'une problématique d'étude du thème : pourquoi le mot « génération » a-t-il le vent en poupe, et de quoi son emploi systématique est-il symptomatique ?

### **Problématique**

« Génération grand bleu », « génération du baby boom », « nouvelle génération » ... le terme « génération » parcourt les ondes, les articles de presse, les slogans publicitaires et politiques, où il est décliné sous toutes les formes.

#### **Qu'est-ce qui définit une génération ?**

Une année de naissance, l'air du temps, un événement majeur ou marquant de l'Histoire, le partage de goûts, de modes, de références, de façons de parler ? Au temps du brouillage générationnel, quand s'estompent les frontières entre les âges, au temps des familles recomposées où les générations les plus diverses se côtoient, dans quelle mesure une tranche d'âge possède-t-elle encore des traits identitaires qui n'appartiennent qu'à elle ?

#### **Qui définit une génération ?**

Les biologistes, les historiens, les sociologues, voire les publicitaires pour en faire un argument de vente ? Ou la génération qui précède pour parler de celle qui suit, pour la critiquer souvent parce qu'elle ne lui ressemble pas dans ses goûts, dans ses valeurs, dans ses engagements ? Ou la génération concernée pour se démarquer de celle qui la précède, et se définir dans l'immédiateté comme une génération particulière ? Ou les générations suivantes, quand la distance et la nostalgie entraînent la construction, après coup, du mythe d'une génération ?

#### **Comment définir les liens entre les générations ?**

Les liens intergénérationnels s'inventent-ils de façon particulière aujourd'hui ? Les relations entre générations sont-elles nécessairement de l'ordre de l'opposition et du conflit ? N'y a-t-il pas aussi des liens de transmission, un souci de la génération qui suit à laquelle on a le devoir de transmettre un patrimoine, une histoire, une culture, une société bien organisée, un environnement bénéfique ? N'y a-t-il pas aussi des liens d'héritage, quand la mémoire, voire la faute des générations précédentes influe sur la vie des descendants ? Peut-on participer volontairement à la construction d'une nouvelle génération ?

#### **Comment se situe-t-on par rapport à sa propre génération ?**

Y a-t-il une fatalité de la génération à laquelle on n'échapperait pas ? L'appartenance à une génération est-elle un confort ou un carcan ? Se sent-on appartenir à sa génération, ou bien préfère-t-on se marginaliser, sur un mode ludique, ironique ou sérieux ? Qu'est-ce qui relève de l'individuel et du collectif dans l'identité d'une personne ? L'identité individuelle se construit-elle par rapport à sa génération, la génération de ses parents, une civilisation chargée d'une histoire longue de deux à trois mille ans ?

#### ► Distribution de la bibliographie avec quelques conseils.

► Petit jeu pour entrer dans le thème au programme : faire correspondre à chaque décennie des années 50 aux années 2000 sa mode vestimentaire, un film culte, une chanson célèbre, une expression à la mode et un événement marquant. → ces éléments, qui témoignent d'une culture commune à un groupe d'individus, sont des éléments de définition d'une génération.

► Lors de la formation, il a été proposé de faire écrire aux étudiants un texte à la manière du « Je me souviens » de G. Pérec.

## 1 - Approcher la notion de "génération"

### 1 - 1 - Pour aller vers une définition

Exercice de confrontation.

#### **Document 1**

*n.f.* **génération** (du lat. *generare*, engendrer)

1. Fonction par laquelle les êtres se reproduisent : *Les organes de la génération (reproduction).*
2. Action d'engendrer, de générer; fait de se former : *La génération de cyclones (formation, naissance).*
3. Degré de descendance dans la filiation: *De la grand-mère à la petite-fille, il y a deux générations.*
4. Ensemble de personnes qui descendent d'un individu: *Cette famille compte quatre générations.*
5. Ensemble de personnes ayant à peu près le même âge à la même époque: *Les gens de sa génération (= classe d'âge). Le conflit des générations.*
6. Famille de produits représentatifs d'un stade d'évolution technologique, dans un domaine donné: *On nous annonce la téléphonie mobile de troisième génération.*

Larousse Pratique, 2005.

#### **Document 2**

### **Les générations comme clefs de lecture de l'histoire sociale**

"Génération" est un terme complexe dont la profusion des sens peut faire difficulté. L'acception la plus simple est celle des démographes : pour eux, la génération est le groupe d'individus nés la même année, une "cohorte de naissance", selon le terme le plus technique. C'est un groupe social sans structuration *a priori*, sinon que ses membres ont le même âge tout au long de leur vie. Les circonstances historiques peuvent néanmoins lui donner des contours marqués. Considérons les hommes nés en 1894 ; ils eurent vingt ans en 1914 ; un quart d'entre eux disparut dans les tranchées et un autre a subi des blessures aux séquelles définitives ; à quarante ans, ils vécurent dans la crise des années 30, et ils ont cinquante ans en 1944 ; la moitié à peine atteint l'âge de 65 ans, sans retraite véritable (en 1959, le minimum vieillesse est créé, qui, malgré son montant dérisoire - de l'ordre du tiers du Smig de l'époque-, concerne alors la moitié des "vieillards"). Ce destin collectif-là est celui de la même génération démographique. [...]

Ce sens démographique, neutralisé, s'oppose à celui, fortement construit, de "génération historique", marquée par des intérêts spécifiques, partageant la conscience forte d'une position dans l'histoire, et y émergeant comme acteur collectif. On parle ainsi de la génération de 1914 ou de celle de 1968, pour caractériser ces groupes qui ont eu vingt ans en ces périodes de fracture, dramatique ou plus heureuse. Entre la génération démographique et celle historique, se repère le même écart qu'entre la catégorie et la classe sociales, en soi et pour soi, au sens marxiste du terme.

Pour relier ces deux pôles, la "génération sociale" définit une cohorte en partie structurée, dont les membres peuvent partager des caractéristiques données sans en avoir nécessairement la conscience ; plus cette conscience se renforce, plus elle se rapproche d'une génération historique.

Il existe un quatrième sens à ce mot de génération : celui de génération familiale, correspondant à un rapport direct de parenté ou de filiation, au sens de la génération des grands-parents et des petits-enfants, objets de recherche des sociologues de la famille, comme Claudine Attias-Donfut et Martine Segalen.

Cette richesse de sens pose problème. En parlant de "solidarité entre les générations", certains auront à l'idée les échanges directs au sein de la famille, et d'autres penseront aux systèmes publics de l'Etat-providence, la retraite en particulier. Évidemment, ces sens différents sont subtilement tissés, en raison d'un écart moyen assez stable d'une trentaine d'années entre parents et enfants : ainsi, à toute période de l'histoire coexistent des générations variées, marquées par des écarts d'âge dont les métaphores familiales sont évidentes ("il pourrait être son père"). De même, chaque famille relie des personnes dont les expériences personnelles renvoient à des histoires de cohortes repérables. Aujourd'hui - et de plus en plus à mesure que nous nous rapprochons de 2005 -, les jeunes parents commencent à être les propres enfants de la génération qui fit 1968, elle-même enfantée par la génération qui avait subi la deuxième guerre mondiale dans sa jeunesse.

Le fondement du raisonnement générationnel relève toujours de l'hypothèse suivante : la période qui s'étend de la fin de l'enfance à l'installation dans la vie adulte - la *socialisation primaire* par différence avec celle, continue, qui se déroule tout au long de la vie -, implique des expériences cruciales et irréversibles, marquant définitivement les individus. En effet, à quelques décennies d'intervalle, parfois quelques années seulement, les conditions culturelles, sanitaires, historiques, économiques et sociales connues par les jeunes changent du tout au tout, avec des conséquences sur la longue durée. Le débat récurrent sur la génération de 1968 et la "révolution morale" qu'elle a instituée guide spontanément la réflexion sur la socialisation par les valeurs et les représentations ; les conditions économiques et sociales pourraient se révéler tout aussi importantes et déterminantes.

### Document 3

Le début de l'article s'intéresse aux votes pour messieurs Sarkozy et Obama en fonction des classes d'âges.

De « la génération des potes » à la « génération précaire », de « il leur faudrait une bonne guerre » à « Darcos t'es foutu la jeunesse est dans la rue », tout indique que les identités et les pratiques politiques ont quelque chose à voir avec l'âge et les générations. Cependant, là encore, le trouble demeure : l'âge ou les générations ? La distinction importe : une tranche d'âge rassemble des individus nés à des dates proches, quelle que soit leur trajectoire ultérieure ; une génération se définit par une (voire plusieurs) expérience historique commune (une guerre, un mouvement social, une crise économique, etc.), quel que soit l'âge de ceux qui l'ont vécue. Il faudrait donc clarifier ce dont on parle, mais sans s'y épuiser. D'une part, parce que *de facto*, la plupart des générations sont des tranches d'âge traversées par l'histoire : « Avoir vingt ans dans les Aurès ». D'autre part et surtout, parce que l'usage de la notion de génération est structurellement instable, tant comme manière d'objectiver des groupes (aucune génération n'est sociologiquement homogène) que comme mode d'identification subjective (« ma génération » varie au fil de la journée, selon que j'enseigne à des lycéens nés après la chute du mur de Berlin ou que je dîne avec mon père, appelé pendant la guerre d'Algérie). Cette instabilité sémantique autorise bien des ambivalences politiques.

#### Génération fuyante

Mais, au moment même où l'on voit la nécessité de s'en saisir politiquement, la notion de génération échappe (Philippe Mangeot, p. 46). Subjectivement, les mutations démographiques telles que l'allongement de la durée de vie ou le recul de l'âge au premier enfant en distordent l'acception. Au plus, pressent-on que la génération, comme motif politique, constitue davantage que la simple cohorte de naissance et ne désigne pas seulement les générations qui ont su se donner un nom. Il y a des générations X qui ne sont pas anonymes, et des générations baptisées qui ne sont que des slogans. Karl Mannheim a été l'un des premiers, en 1928, à relever qu'être né à une certaine date ne procure pas en soi une appartenance collective, mais assigne néanmoins un positionnement dans un processus historique. En cela, le concept de générations s'avère essentiel pour comprendre le changement social, bien qu'il fût d'emblée suspect d'être un outil mal calibré, voire trompeur, pour comprendre et décrire la société.

La philosophie s'en méfie. Au mieux, comme chez les anciens maîtres de vérité, chez Platon, ou très récemment, à la manière de Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, elle peut concevoir une philosophie et une « politique des âges de la vie », mais pas une politique des générations. D'abord parce que le philosophe chérit l'ami, le semblable, le frère, ou le concitoyen abstrait, préfère ses pairs à ses pères, voire aime à se rêver inengendré sinon par le Bien ou les Lois de sa Cité à la manière de Socrate, s'éloignant donc au plus vite des querelles de famille servant de miroir aux querelles entre générations comme dans *Père et fils* de Tourgueniev ou dans la critique acerbe qu'en fait Dostoïevski avec *Les Démons* et *Les Frères Karamazov* : les grands romans de l'incompréhension, de la fascination et de la haine entre générations (en l'occurrence, libérale, nihiliste et panslaviste). Ensuite parce que la notion de génération échappe quand on cherche à la saisir d'un point de vue politique. D'un côté, c'est une manière de nier le présent de la politique en l'inscrivant dans une filiation immémoriale comme dans les grandes concaténations bibliques : Abraham, Isaac, Jacob, etc. De l'autre, c'est une manière de fantasmer des ruptures politiques radicales en répétant, sous des formes de plus en plus farcesques, la sempiternelle querelle des Anciens et des Modernes. Enfin et peut-être surtout, parce qu'à essayer de saisir quelque chose de l'époque présente, elle est obligée de reconnaître que les grands concepts servant aussi bien de filiation (le progrès, la perfectibilité, l'émancipation, la croissance) que de rupture entre les générations (crise, oubli, retour, horizon destinal) ont aujourd'hui fait faillite, ouvrant donc un autre rapport à la mutation ou à la mue du présent (Jean Luc Nancy, p. 48).

Mais les sciences sociales, d'inspiration durkheimiennes ou marxiennes, s'en méfient tout autant. Les unes parce que la notion de génération relèverait soit de la biologie (l'âge), soit de l'histoire (l'année de naissance), rivales contre lesquelles la sociologie a voulu s'instituer. Les autres parce que les cohortes générationnelles sont comprises, voire noyées, dans les structurations de classe. Politiquement, la notion de génération s'offre d'ailleurs à des usages radicalement opposés. On invoque par exemple aujourd'hui les « générations futures » soit pour sauver l'environnement, soit pour réduire les dépenses publiques, le souci d'équité intergénérationnelle venant fonder tantôt une aspiration à rompre avec le capitalisme actuel, tantôt un plaidoyer pour que rien n'entrave les intérêts privés. Plus fondamentalement, la notion de génération peut aussi bien être l'outil d'une vaste mise en ordre — décrire l'histoire comme une succession de générations, c'est la penser comme un cycle et la société comme une famille, deux motifs centraux de l'idéologie conservatrice — que l'instrument de sa contestation : se sentir appartenir à une génération, cela peut certes rendre nostalgique, voire amer, voire (vieux) con ; mais se découvrir des contemporains, éprouver avec eux l'historicité de sa condition, c'est-à-dire vérifier ensemble et en acte qu'un autre monde est possible, cela peut au contraire donner de la force et changer la vie, au moins la sienne propre. Faut-il alors se réjouir d'entendre une foule chanter que tous ses membres sont des enfants d'immigrés, ou s'inquiéter d'une telle représentation du monde qui est aussi le support d'un discours selon lequel la « nouvelle génération » s'intègre toujours moins bien que la précédente ?

Joseph CONFAVREUX et Laurence DUCHENE,

« Avant-Propos : chantier politique des générations ; écart générationnel », *Vacarme* n°47 de juin 2008.

## **1 - 2 - Quelle vision avons-nous traditionnellement des âges de la vie ?**

### **DOCUMENT 1**

Nous comptons souvent le passage du temps à l'aide des générations, mais à combien d'années équivaut une génération ?

Notre connaissance de la moyenne d'une génération est un fait notoire, nous savons qu'elle équivaut à environ 25 ans ; de la naissance d'un parent à la naissance d'un enfant, bien que le nombre d'années varie selon le cas. De plus, nous acceptons aussi de façon générale que le nombre d'années d'une génération était plus proche de 20 ans à une ancienne époque, quand les hommes se reproduisaient plus jeunes et que l'espérance de vie était plus courte.

En généalogie, l'âge d'une génération sert principalement à vérifier la validité d'une preuve. Un trop grand écart entre parent et enfant, surtout dans la lignée femelle, constitue une bonne raison de reprendre son travail pour déterminer plus prudemment si la preuve trouvée reflète la réalité, si une génération a été omise ou si des données sur deux individus sont attribuées à la même personne. Dans cette optique, les moyennes de 20 et 25 ans fonctionnent plutôt bien ; les dates de naissance trop éloignées de la moyenne sont mises en doute de façon justifiée.

Par contre, les chercheurs découvrent aujourd'hui que les faits diffèrent de ce que nous avons toujours supposé ; les générations sont possiblement plus longues que ce que les estimations précédentes indiquaient. [...]

Dès 1973, l'archéologue Kenneth Weiss a remis en question les intervalles générationnels de 20 et 25 ans, en trouvant à partir de lieux de sépulture préhistoriques que 27 ans était un intervalle plus approprié. Toutefois, il a reconnu que sa conclusion pouvait avoir été influencée par des membres des communautés qui seraient décédés loin des villages et qu'on aurait enterrés ailleurs.

Donn DEVINE (généalogiste), « Quelle est la durée d'une génération ? » ;  
Source site [http://www.ancestry.fr/learn/learningcenters/default.aspx?section=lib\\_Generation](http://www.ancestry.fr/learn/learningcenters/default.aspx?section=lib_Generation)

### **DOCUMENT 2**

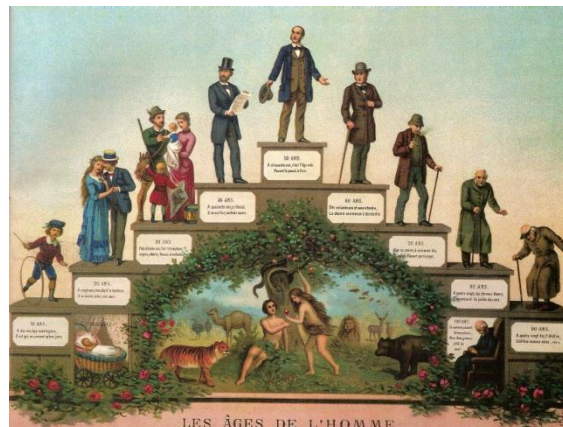


Illustration du dossier « Les Âges de la vie bouleversés » du numéro spécial de *Sciences Humaines* de mai 2008, p.27.

### **DOCUMENT 3**

Hans BALDUNG, *Les Trois âges et la mort*, 1511. Musée du Prado de Madrid.

### **DOCUMENT 4**

Gustav KLIMT, *Les Trois âges de la femme*, 1905. Galerie Nationale d'Art Moderne Rome  
+ détail du tableau le réduisant à la mère jeune avec son enfant et évinçant la vieille femme ;  
Prolongement : « Les Flamandes » de BREL

### **Questions**

- Comment les générations sont-elles représentées, qu'est-ce qui les caractérise ?
- Qu'ont en commun les tableaux de Baldung et de Klimt ?
- Regardez le détail du tableau de Klimt. Il est, pour être vendu en série, présenté ainsi. De quoi ce « zoom » témoigne-t-il ?

## **1 - 3 - D'où vient le succès actuel du terme « génération » ?**

Exercice de résumé pour tirer les idées essentielles du texte (veiller surtout à ce que les exemples soient évacués)

### Génération jeuniste

Dernière stratégie biopolitique, complémentaire des autres: l'assignation d'une fonction et d'une définition à chaque âge de la vie, et la naturalisation complète de la vie sociale en la découpant en segments (et en déterminismes) générationnels. Au cœur d'une telle stratégie, se trouve la catégorie de *jeunesse*. De fait, le poids économique et socioculturel des « jeunes »

croît déjà depuis longtemps, notamment avec l'allongement de la durée des études : un Français né après 1980 quitte en moyenne ses études vers l'âge de 23 ans, là où celui qui était né en 1900 les interrompait à 13 ans et demi. Qu'il désigne l'invention d'une culture et d'un comportement qui seraient propres à la jeunesse, ou leur éloge démagogique comme la seule clé de l'avenir, le *jeunisme* ne date pas en tout cas des années 1980, mais remonte au moins aux années 1950 - où certains parlaient alors de « juvénisme ». Échaudés par le mouvement « zazou », qui se prolonge après 1945, et l'ambiance de Saint-Germain-des-Prés, les magazines des années 1950 inventent la « culture jeune », faite des musiques et des danses importées des États-Unis et de l'audace d'une génération littéraire particulièrement précoce : Roger Nimier, Antoine Blondin ou Françoise Sagan, révélée à 18 ans avec *Bonjour tristesse* (1954). En patron de presse pionnier, Daniel Filipacchi lance bientôt *Salut les copains*, émission de radio en 1959 puis mensuel pour jeunes tirant à près d'un million d'exemplaires dès 1963. À ce titre, les mouvements étudiants des années 1960-1970 sont aussi dans la continuité du jaunisme de la décennie précédente, dans la mesure où ils affirment la jeunesse comme forme révolutionnaire *en soi*, prônent une musique et des livres qui soient les leurs, et où ils mettent bientôt la répression brutale que leur infligent la police et les médias conservateurs (de 1968 à 1973) sur le compte du seul « racisme antijeunes » - dénoncé notamment par les gauchistes du Front de libération de la jeunesse (FLJ).

Mais le gauchisme sera plus vite périmé que le jaunisme, celui-ci subissant au tournant des années 1980 une double inflexion décisive. Il évolue, d'une part, de l'ode à l'audace juvénile et à la fraîcheur des idées neuves vers la seule iconographie, omniprésente et impérative, du *corps* jeune : modèle cosmétique, idéal d'existence, support commercial. Et, de prise de parti tactique qu'il était dans le conflit des générations, le jaunisme devient une forme enthousiaste d'encadrement idéologique des 14-25 ans - qui sont en passe de devenir les principaux prescripteurs des biens de consommation en France. Les initiatives *jeunistes* du pouvoir giscardien ont été autant d'échecs mémorables, du premier Salon de la Jeunesse en décembre 1978 (avec ses stands de banquiers et d'officiers-recruteurs et ses hôtes en salopettes blanches) à la très ringarde Fête de la Jeunesse du Bourget, le 30 mars 1980. Mais la démagogie publicitaire va réussir là où l'aristotechnocratie a échoué.

Car, de leur côté, les pionniers du marketing et de la publicité, souvent issus des rangs du gauchisme soixante-huitard, ne ratent pas leur cible. À l'image de l'initiative de l'agence Eurocom, qui lance dès 1978 Eurojunior avec huit créatifs et 24 ans d'âge moyen - « agence de jeunes pour les jeunes par les jeunes », ou du moins pour ceux qu'attire « la sensation grisante de la prospection sauvage »<sup>35</sup>. Des forces de la jeunesse chantées par Jack Lang au ciblage des *teenagers* par la nouvelle télévision de l'ère Mitterrand, du lancement du mensuel *Phosphore* à la consécration médiatique des adolescents - Vanessa Paradis (à 16 ans) ou Boris Becker (à 18 ans) -, le jaunisme est un ressort idéologique majeur des années 1980. Tout semble alors s'adresser aux jeunes, pourtant victimes désignées de la crise et de la nouvelle anomie, parce que, eux seuls, décrète-t-on, peuvent faire et défaire les tendances, ou même orienter la consommation d'un secteur entier. Emplissant un gros cochon-tirelire évalué en 1986 à 22 milliards de francs (pour 7 millions de 10-18 ans), leur argent de poche aimante au milieu de la décennie les premiers clubs d'investissement boursier et des banques alléchées, qui inventent les premières formules de crédit « pour se lancer dans la vie ». Et ils attirent surtout les industries culturelles et de la mode, puisque, selon les premières études de l'INSEE, la majorité du pécule des 15-24 ans est consacrée au « look », à la musique, au cinéma et aux livres. Il faut parler jeune, rire jeune, faire jeune pour vendre aux jeunes.

Mais décréter la cohérence culturelle d'un segment démographique, comme l'entomologiste punaise ses papillons, n'a pas seulement pour objectif la segmentation du marché, la gestion et l'optimisation de la différence. Il s'agit, plus profondément, d'un vieux marquage politique consistant à définir l'adolescent dans le prolongement de l'enfance, comme un adulte inachevé, incomplet, que ses lacunes peuvent mener à la déviance - et de disqualifier, avec lui, toute action politique spontanée. Plus spécifique que le jaunisme, la décennie 80 invente ainsi une sorte *d'adolescisme*, que dénonçaient encore récemment certains penseurs critiques à propos des émeutes de banlieue de novembre 2005, là où il faudrait plutôt, selon eux, « penser l'adolescence [...] comme une catégorie agissante en quête de légitimité sociale et politique ». Ou, comme le disait Félix Guattari en 1985 contre la « stupidité sans nom » de l'idée de « psychogénèse » avec ses jolis stades de développement, l'adolescence est « quelque chose qui existe dans la tête des adultes à toutes sortes de niveaux, comme fantasme, comme pratique de ségrégation sociale, comme équipement collectif, etc. ». Mais jamais comme *sujet* politique, ainsi qu'en témoignèrent en décembre 1986, devant les « gamins » du mouvement étudiant, l'incompréhension et le mépris des ex-gauchistes devenus autant de notables de presse ventripotents.

C'est ce souci d'assigner leurs cadets à une éternelle *minorité* qui a inspiré aux baby-boomers au pouvoir, au fil de la décennie 80, non seulement l'invention lucrative de nouveaux « traitements » (psychologiques, éducatifs, culturels) de l'adolescence, mais tout un étiquetage caricatural et incapacitant de la génération suivante. Sous des noms variés, elle se trouve accusée successivement de tous les maux qui leur étaient pourtant imputables : abandon de l'activisme politique, repli sur des *niches* culturelles, indifférence à la chose publique et conformisme domestique. On peut suivre ici les labels imposés par *Le Nouvel Observateur*, édifiants à cet égard. En 1978, c'est l'invention de la « bof génération » (un mot dû à Josette Allia), une « belle indifférente » définie en négatif : elle est « sans révolte et sans illusions ». En 1989, la même est rebaptisée pour ses 30 ans « génération coup de cœur » (coup de pub, surtout, en hommage à la marque de caleçons éponyme), pour célébrer l'engagement moral de ses chefs de file, d'Harlem Désir à Étienne Daho. Entre-temps, l'hebdomadaire de la deuxième gauche aura eu largement le temps de conspuer le conformisme politique de cette « génération X », son angélisme antiraciste, ou le « triste » réalisme des étudiants en lutte de décembre 1986. Sans jamais comprendre leurs tactiques nouvelles, qui ont aussi pour ressort le désir d'échapper au jardin d'enfants où les cantonnent justement leurs aînés - qui cette fois moquent leur réaction « adulte », l'appellent même conservatrice, comme si eux-mêmes, les renégats de 68, étaient restés les derniers jeunes.

La segmentation générationnelle s'affine au cours de la décennie, jusqu'au lancement par les éditions Milan du premier magazine mondial... pour bébés, *Picoti*, imaginé par Mireille Fronty. Ce sont aussi les créneaux plus juteux des femmes quadragénaires et, bien sûr, du troisième âge, rebaptisé « troisième cible » dès 1983 par les publicitaires. Le *papy-boom* à son tour est une aubaine, et ce qu'on appelait jusqu'alors le « dimanche de la vie » devient vite autrement commerçant qu'un jour sans magasins. À moins que le jour du Seigneur ne soit désormais celui du *senior*. Bien sûr, celui-ci rêve d'une douce retraite, de même que l'adolescent est avide de *ses* musiques, et que la génération « cocon » épinglée par les magazines

est effectivement plus casanière qu'à l'ère des activistes - mais qu'a-t-on dit quand on a fait porter ainsi tout l'accent sur ces *générations* socioculturelles ? Le message en est clair : notre place dans la pyramide des âges détermine nos modes d'être et de consommation, et c'est en en tenant compte que les médias et les marchands pourront ajuster leur offre à ces réalités incontournables. Là où ce sont eux, bien sûr, qui créent et imposent de telles nomenclatures, et où l'objectif réel d'une telle biopolitique des âges est, plus profondément, une double soumission : ligoter chacun à sa vérité biologique d'un côté, et à la tutelle bienveillante du marché de l'autre. Chacun à la merci de son âge. Il s'agit par là de renvoyer au musée, ou dans les fantômes d'un vieux monde obsolète, l'éventuelle autonomie sociopolitique de l'homme ordinaire, jeune ou pas, l'idée désormais saugrenue qu'il pût vouloir, et surtout *agir*, autrement que n'en a décidé à sa place son état civil.

François CUSSET, *La Décennie, Le grand cauchemar des années 1980*, partie II chapitre « La gestion des corps », 2006.

## **2 - Les relations entre les générations**

### **2 - 1 - La volonté de transmettre un héritage**

#### **2 - 1 - 1 - L'héritage peut être positif**

- **Question préalable** : que transmet-on à ses enfants ?

- **Activités autour de la mémoire**

- visite à l'écomusée d'Alsace ?

- revue de presse sur les commémorations de la chute du mur de Berlin

- étude d'extraits du film de Robert THALHEIM : *Am ende kommen touristen*, 2007. Les extraits choisis devront refléter la nécessité de transmettre la mémoire et la difficulté de le faire (auprès des jeunes et sans la trahir, la mettre en scène). Pour trouver des pistes pédagogiques sur ce film, voir le site d'Alsace cinémas qui l'a distribué. [http://www.alsace-cinemas.org/rubrique.php3?id\\_rubrique=94](http://www.alsace-cinemas.org/rubrique.php3?id_rubrique=94)

- étude du texte de Freud qui suit

#### **TEXTE**

Nous admettons qu'un processus affectif, tel qu'il n'a pu naître que chez une génération de fils ayant été maltraités par leur père, a pu subsister chez de nouvelles générations qui étaient, au contraire, soustraites à ce traitement grâce à la suppression du père tyrannique. Ce sont là des hypothèses susceptibles de soulever de graves objections, et nous convenons volontiers que toute autre explication serait préférable qui n'aurait pas besoin de s'appuyer sur des hypothèses pareilles.

Mais en y réfléchissant de près le lecteur constatera que nous ne sommes pas les seuls à porter la responsabilité de cette audace. Sans l'hypothèse d'une âme collective, d'une continuité de la vie psychique de l'homme, qui permet de ne pas tenir compte des interruptions des actes psychiques résultant de la disparition des existences individuelles, la psychologie collective, la psychologie des peuples ne saurait exister. Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait tout progrès et tout développement. Et, à ce propos, nous pouvons nous poser les deux questions suivantes : dans quelle mesure convient-il de tenir compte de la continuité psychique dans la vie des générations successives ? De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante ; et la transmission directe par la tradition, à laquelle on est tenté de penser tout d'abord, est loin de remplir les conditions voulues. [...] Cette continuité est assurée par l'hérédité des dispositions psychiques qui, pour devenir efficaces, ont cependant besoin d'être stimulées par certains événements de la vie individuelle. C'est ainsi qu'il faut interpréter le mot du poète : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder ».

Sigmund FREUD, *Totem et tabou*, 1914 ; Petite Bibliothèque Payot, pp. 221 et 222.

#### **TEXTE 2**

Rudyard KIPLING, *If*, 1910.

#### **TEXTE 3**

« Culture : une crise des transmissions » in *Grands dossiers des Sciences humaines*, n°4 de septembre à novembre 2006 ; pp. 42 à 43.

#### **DOCUMENT 4**

*Grands dossiers des Sciences humaines*, n°4 de septembre à novembre 2006 ; tableau de la page 44 sur les transferts entre générations.

#### **2 - 1 - 2 - L'adulte tente souvent de se perpétuer à travers l'enfant**

#### **TEXTE 1**

Que l'adulte français voit l'Enfant comme un autre lui-même, il n'y en a pas de meilleur exemple que le jouet français. Les jouets courants sont essentiellement un microcosme adulte ; ils sont tous reproductions amoindries d'objets humains, comme si aux yeux du public l'enfant n'était en somme qu'un homme plus petit, un **homunculus** à qui il faut fournir des objets à sa taille.

Les formes inventées sont très rares : quelques jeux de construction, fondés sur le génie de la bricole, proposent seuls des formes dynamiques. Pour le reste, le jouet français *signifie toujours quelque chose*, et ce quelque chose est toujours entièrement socialisé, constitué par les mythes ou les techniques de la vie moderne adulte : l'Armée, la Radio, les Postes, la Médecine (trousses miniatures de médecin, salles d'opération pour poupées), l'École, la Coiffure d'Art (casques à onduler), l'Aviation (parachutistes), les Transports (Trains, Citroën, Vedette, Vespa, Stations-services), la Science (Jouets martiens).

Que les jouets français préfigurent *littéralement* l'univers des fonctions adultes ne peut évidemment que préparer l'enfant à les accepter toutes, en lui constituant avant même qu'il réfléchisse l'alibi d'une nature qui a créé de tout temps des soldats, des postiers et des vespas. Le jouet livre ici le catalogue de tout ce dont l'adulte ne s'étonne pas : la guerre, la bureaucratie, la laideur, les Martiens, etc. Ce n'est pas tant, d'ailleurs, l'imitation qui est signe d'abdication, que sa littéralité : le jouet français est comme une tête réduite de Jivaro, où l'on retrouve à la taille d'une pomme les rides et les cheveux de l'adulte. Il existe par exemple des poupées qui urinent ; elles ont un œsophage, on leur donne le biberon, elles mouillent leurs langes ; bientôt, sans nul doute, le lait dans leur ventre se transformera en eau. On peut par là préparer la petite fille à la causalité ménagère, la « conditionner » à son futur rôle de mère. Seulement, devant cet univers d'objets fidèles et compliqués, l'enfant ne peut se constituer qu'en propriétaire, en usager, jamais en créateur ; il n'invente pas le monde, il l'utilise : on lui prépare des gestes sans aventure, sans étonnement et sans joie. On fait de lui un petit propriétaire pantouflard qui n'a même pas à inventer les ressorts de la causalité adulte ; on les lui fournit tout prêts : il n'a qu'à se servir, on ne lui donne jamais rien à parcourir. Le moindre jeu de construction, pourvu qu'il ne soit pas trop raffiné, implique un apprentissage du monde bien différent : l'enfant n'y crée nullement des objets significatifs, il lui importe peu qu'ils aient un nom adulte : ce qu'il exerce, ce n'est pas un usage, c'est une démiurgie : il crée des formes qui marchent, qui roulent, il crée une vie, non une propriété ; les objets s'y conduisent eux-mêmes, ils n'y sont plus une matière inerte et compliquée dans le creux de la main. Mais cela est plus rare : le jouet français est d'ordinaire un jouet d'imitation, il veut faire des enfants usagers, non des enfants créateurs.

L'embourgeoisement du jouet ne se reconnaît pas seulement à ses formes, toutes fonctionnelles, mais aussi à sa substance. Les jouets courants sont d'une matière ingrate, produits d'une chimie, non d'une nature. Beaucoup sont maintenant moulés dans des pâtes compliquées ; la matière plastique y a une apparence à la fois grossière et hygiénique, elle éteint le plaisir, la douceur, l'humanité du toucher. Un signe consternant, c'est la disparition progressive du bois, matière pourtant idéale par sa fermeté et sa tendreur, la chaleur naturelle de son contact ; le bois ôte, de toute forme qu'il soutient, la blessure des angles trop vifs le froid chimique du métal ; lorsque l'enfant le manie et le cogne, il ne vibre ni ne grince, il a un son sourd et net à la fois ; c'est une substance familière et poétique, qui laisse l'enfant dans une continuité de contact avec l'arbre, la table, le plancher. Le bois ne blesse, ni ne se détraque ; il ne se casse pas, il s'use, peut durer longtemps, vivre avec l'enfant, modifier peu à peu les rapports de l'objet et de la main ; s'il meurt, c'est en diminuant, non en se gonflant, comme ces jouets mécaniques qui disparaissent sous la hernie d'un ressort détraqué. Le bois fait des objets essentiels, des objets de toujours. Or il n'y a presque plus de ces jouets en bois, de ces bergeries vosgiennes, possibles, il est vrai, dans un temps d'artisanat. Le jouet est désormais chimique, de substance et de couleur : son matériau même introduit à une **cénesthésie** de l'usage, non du plaisir. Ces jouets meurent d'ailleurs très vite, et une fois morts, ils n'ont pour l'enfant aucune vie posthume.

Roland BARTHES, « Jouets » in *Mythologies*, 1957.

#### **TEXTE 2**

Pierre BOURDIEU, introduction de la section « Les contradictions de l'héritage » in *La Misère du monde*, 1993 ; pp. 1092 à 1095 de la collection « Points Essais » au Seuil.

→ on hérite d'un projet parental qui peut être lourd à porter

#### **TEXTE 3**

Pierre BOURDIEU, « Un succès compromettant » dans la section « Les contradictions de l'héritage » de *La Misère du monde*, 1993 ; pp. 1163 à 1165 de la collection « Points Essais » au Seuil.

#### **DOCUMENT 4**

Pour des raisons de droit, l'image ne peut figurer sur ce document, pour l'obtenir, vous pouvez écrire à l'auteur : sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

PLANTU , Wolfgang, *tu feras informatique !* 1988.

### **2 - 1 - 3 - Et à trop donner les risques sont grands**

#### **TEXTE 1**

Dans le bouillon de culture de la biologie moderne mijotent les monstres enfantés par l'imaginaire scientifique. Doublons génétiques mis en réserve de l'avenir, embryons surgelés en souffrance (1) d'utérus, fœtus issus de l'accouplement d'une seringue et d'un bocal, spermatozoïdes triés sur le volet, ovules stockés en attente de la cellule-soeur, enfants orphelins avant même d'être conçus, enfants nés du cadavre de leur mère ou d'un père mort depuis des années, enfants à deux mères ou à



deux pères... Nous avons encore du mal à nous représenter la gamme infinie des combinaisons ouvertes dans les laboratoires où l'origine de la vie est devenue un sujet d'expériences.

Étrangement, la curiosité effarée qui nous portait, il y a encore deux ou trois ans, à déceler la part de miracle dans la naissance d'un bébé-épreuve, le partage de maternité entre une mère porteuse et une femme stérile, ou à spéculer sur le devenir des paillettes de sperme anonyme conservées dans les Cecos (2) s'est déjà un peu émoussée. En matière de biologie, les proesses sont inévitables et nos sociétés, malgré la constitution des comités d'éthique, semblent prêtes à entrer de plain-pied, avec une sorte de résignation passive, dans un univers où la venue au monde d'un enfant ne serait plus le résultat d'un hasard naturel et du désir des parents, mais l'aboutissement d'un programme de recherches. Sans vraiment mesurer, faute de recul, de réflexion ou d'imagination, l'ampleur des transformations que pourraient amener les progrès technologiques dans le psychisme des individus, les relations amoureuses, les structures familiales et sociales, la répartition des rôles entre les sexes, le patrimoine générique de l'espèce, voire le processus millénaire de l'évolution. Il est probable que l'énormité des bouleversements à venir sera au moins aussi déterminante que la révolution néolithique pour le devenir de l'humanité. [...]

Depuis le perfectionnement de la contraception, nous avons pris l'habitude de dissocier l'acte sexuel de l'engendrement. Depuis la généralisation de l'insémination artificielle, plus personne ne s'étonne de ce que l'intimité de l'alcôve (3) soit remplacée par l'asepsie (4) du cabinet médical. Même la fécondation *in vitro*, née de la volonté de lutter contre la stérilité, ne fait plus la une des journaux, et les mères porteuses cesseront bientôt de faire figure de stars. Si la sexualité sans procréation avait abouti à la liberté sexuelle, avec ses charmes et ses limites, la procréation sans sexualité risque à terme de rendre l'acte sexuel aussi obsolète que les moulins à vent ou les dents de sagesse. En extrapolant (4), on peut imaginer un monde où l'acte d'amour deviendrait un acte gratuit, inutile, et de surcroît rendu effrayant par la savante orchestration des campagnes d'information sur les maladies sexuellement transmissibles. Alors les manipulations biologiques pourraient devenir le moyen privilégié de perpétuation de l'espèce, reléguant les fornicateurs (6) invétérés dans de nouveaux ghettos... Ainsi la science, après avoir fourni des arguments pour la libération des mœurs, ferait-elle le lit d'un nouvel ordre moral bien plus redoutable que celui des dieux anciens. [...]

Un autre facteur qui rend ces expériences troublantes est la manipulation du temps qui relaie et amplifie celle de la filiation. Un enfant qui serait né de Corinne Parpalaix, inséminée avec le sperme de son mari mort depuis des années, aurait-il été, au plan du fantasme, le descendant de cet homme ou sa réincarnation ? Quel sera le sort de ces embryons congelés qui dorment dans les laboratoires si l'on décide, dans quinze ou cinquante ans, de les donner - ou de les vendre ! - à des femmes en mal d'enfant ? Comment s'assurer que tous ces trafics de sperme, d'ovules et d'embryons anonymes n'aboutiront pas, dans la suite des temps, à des enfants nés de l'union post-mortem d'une fille et de son arrière-grand-père ? Serait-il sage d'oublier que, selon Freud et Lévi-Strauss, l'interdit de l'inceste est au fondement de toutes les civilisations connues ?

Le temps, l'argent... L'embryon, d'ores et déjà objet d'expériences, pourrait bien devenir, comme on le voit déjà dans le cas de « location » d'utérus, une marchandise comme une autre, produite et vendue en fonction de l'offre et de la demande...

Ni les contes de fées, ni les grands mythes de l'humanité, ni les romanciers n'avaient mis en scène les situations folles que les avancées de la biologie offrent à l'imagination. C'est la spécificité même de l'être humain et de la collectivité humaine qui est remise en question par ces expériences dont l'effet immédiat est de tendre à abolir le hasard de la naissance mais dont les conséquences à long terme sont totalement imprévisibles, quelles que soient les réglementations hâtives et indispensables qui seraient édictées ici ou là.

Catherine DAVID, *Le Nouvel Observateur*, n°1090, 1985.

1 - « en souffrance » : en attente

2 - « Cecos » : organismes où sont conservés les dons de sperme.

3 - « alcôve » : coin dans lequel on plaçait le lit, puis, par extension, le lit lui-même.

4 - « asepsie » : absence de microbes

5 - « extrapoler » : pousser un raisonnement jusqu'au bout, imaginer les conséquences d'un changement

6 - « fornicateur » : qui fornique, qui commet le péché de fornication (qui a des relations sexuelles) ; le terme de fornicateur est employé avec humour, sur un ton plaisant.

## **TEXTE 2**

La réflexion sur la bioéthique ne peut être la propriété de quelques experts : il en va du corps humain, donc de la personne humaine elle-même. Le débat qui concerne les manipulations sur l'embryon est le plus significatif. Deux thèses s'y affrontent.

D'une part se manifestent les tenants de la logique absolue du progrès scientifique. Cette tendance est représentée en France par des chercheurs comme Daniel Cohen ou par l'ancien grand maître de la Grande Loge de France, Pierre Simon.

« Je suis un rationaliste convaincu, écrit Daniel Cohen, et je crois aux progrès illimités de la connaissance. » On n'arrête pas le progrès : tel est le postulat de cette thèse de type scientifique. La génétique nous ouvre des espoirs fantastiques. La cartographie du génome humain évitera quantité de drames individuels : nous pourrions stopper des maladies comme la mucoviscidose ou la myopathie, et surtout nous permettrons aux hommes et aux femmes de vieillir dans des conditions heureuses. Mieux encore, on en viendra à des thérapies géniques, c'est-à-dire des interventions directes sur les gènes malades d'un bébé. De curative et préventive qu'elle était, la médecine pourra devenir prédictive.

Tous ces progrès cumulés, continuent les tenants de la première thèse, déboucheront sur une véritable amélioration de l'espèce humaine, qui n'aura rien à voir avec les délires du nazisme. Si eugénisme il y a, il s'agit d'un eugénisme « négatif », qui consiste à « éviter les naissances d'enfants dont on sait qu'ils seront gravement malades et douloureusement handicapés. »

Enfin, dernier argument : les comptes de la Sécurité sociale. Par « l'eugénisme négatif », notre système de santé pourra se passer de soins longs et coûteux. Comment alors s'opposer à des travaux dont les résultats aboutiront à délivrer



l'humanité de la cruauté du hasard génétique et à réduire les coûts de la santé publique ? Ceux que ces projets laissent réticents ne sont-ils que des « oiseaux de malheur » aux idées préconçues ?

Car voici une deuxième école. En France elle est principalement représentée par Jacques Testart, par le philosophe Michel Serres, et par les autorités spirituelles, notamment l'Église catholique. Tous ceux-ci rétorquent que l'eugénisme, fût-il négatif, ouvre les portes à de dangereuses dérives.

Leur critique s'étaie sur l'histoire de l'eugénisme. Celui-ci correspond sans doute à un rêve très ancien, qui ne se réduit pas à ce qu'en fit un régime barbare, mais aujourd'hui la rencontre de la procréation assistée et du repérage des gènes donne des moyens inédits à sa réalisation. Le nouvel eugénisme est arrivé c'est-à-dire que l'on pourra désormais procéder à des tris d'embryons. Il suffit de recueillir plusieurs embryons, de les mettre en concurrence et de retenir le meilleur avant réimplantation.

Accepté par tous, l'eugénisme « doux » serait donc moralement plus inquiétant qu'un eugénisme imposé, car il serait bien difficile de s'y soustraire, expliquent ses opposants. Sans doute commencera-t-on par quelques tris sur des cas très pathologiques, mais très vite on proposera d'autres choix sélectifs (cela a déjà été fait sur la détermination du sexe) et, d'ailleurs, aucun pays n'a encore réussi à se mettre d'accord sur une liste des maladies concernées. Comment réagiront des parents s'ils peuvent éviter, pour leur futur enfant, l'asthme ou une taille trop petite ? Et jusqu'où ira-t-on, dans cette conception d'un enfant « commandé à la carte » ?

D'autre part, il s'agit de savoir au nom de quel critère on pourra décider que telle maladie, telle infirmité sont incompatibles avec la nature humaine : après tout, c'est avec leur souffrance voire leur invalidité que beaucoup d'hommes se sont hissés vers des sommets d'humanité. Il suffit de faire défiler la longue liste des artistes chez qui le génie a pris naissance dans l'expérience, même cruelle, de leur différence.

La position critique insiste enfin sur la notion de responsabilité. Jacques Testart aime reprendre le mot de Woody Allen : « La vie est une maladie sexuellement transmissible ». Il considère que la procréation doit assumer un certain risque et que des parents ne peuvent s'en remettre entièrement aux décisions d'experts patentés qui travaillent sur un embryon réduit au statut d'objet.

Alain ETCHEGOYEN, « Les apprentis sorciers », *Le Figaro Magazine*, novembre 1991.

## **TEXTE 2**

Je vais aujourd'hui vous conter l'histoire d'un riche bourgeois d'Abbeville. Cet homme avait des terres, et beaucoup de biens.

Mais il advint que tout le pays fut ravagé par la guerre. Par crainte des ennemis, il quitta sa ville avec sa femme et son jeune fils, et vint à Paris.

Cet homme d'honneur était sage et courtois, la dame fort enjouée, et le jeune homme n'était ni sot ni malappris. Aussi les voisins furent-ils très heureux de les accueillir. On les tenait en grande estime. Le bourgeois faisait commerce, achetant et revendant les denrées si habilement, qu'il accrut beaucoup son bien.

Il vécut ainsi fort heureux, jusqu'au jour où il perdit sa compagne. Le jeune garçon, qui était leur seul enfant, en fut très attristé. Il parlait sans cesse de sa mère. Il pleurait, il se pâmait. Si bien que son père chercha à le reconforter.

- Beau doux fils, lui dit-il, ta mère est morte ; prions Dieu qu'il prenne son âme en pitié !

Mais sèche tes yeux, mon enfant, car de pleurer ne sert à rien. Te voilà bientôt chevalier, et d'âge à prendre femme. Nous sommes ici en terre étrangère, loin de nos parents et de nos amis. Si je venais à disparaître, tu te trouverais bien seul, dans cette grande ville.

Aussi voudrais-je te voir marié. Il te faut une femme bien née, qui ait oncles, tantes, frères et cousins, tous gens de bon aloi. Certes, si j'y voyais ton bonheur, je n'y ménagerais guère mes deniers.

Or, devant la maison du prud'homme habitait une demoiselle hautement apparentée. Son père était un chevalier fort expert au maniement des armes, mais qui avait mis en gage tous ses biens et se trouvait ruiné par l'usure.

La fille était gracieuse, de bonne mine, et le prud'homme la demanda à son père.

Le chevalier, de prime abord, s'enquit de sa fortune et de son avoir. Très volontiers, il lui répondit :

- J'ai tant en marchandises qu'en deniers, mille et cinq cents livres vaillants. J'en donnerai la moitié à mon fils.

- Beau sire, dit le chevalier, si vous deveniez templier, ou moine blanc, vous laisseriez tout votre bien au Temple ou à l'abbaye. Nous ne pouvons nous accorder ainsi ! Non, sire, non, par ma foi !

- Et comment l'entendez-vous donc ?

- Il est juste, messire, que tout ce que vous possédez, vous le donniez à votre fils. À cette seule condition, le mariage sera fait.

Le prud'homme réfléchit un temps.

- Seigneur, j'accomplirai votre volonté, dit-il.

Puis il se dépouilla de tout ce qu'il avait au monde, ne gardant pas même de quoi se nourrir une journée, si son fils venait à lui manquer.

Alors le chevalier donna sa fille au beau jeune homme.

Le prud'homme vint demeurer chez son fils et sa bru. Ils eurent bientôt un jeune garçon, aussi sage que beau, plein d'affection pour son aïeul ainsi que pour ses parents.

Douze années passèrent. Le prud'homme devenait si vieux qu'il lui fallait un bâton pour se soutenir. Comme il était à la charge de ses enfants, on le lui faisait cruellement sentir. La dame, qui était fière et orgueilleuse, le dédaignait fort. Elle le prit si bien à contrecœur qu'enfin elle ne cessait de répéter à son mari :

- Sire, je vous prie, pour l'amour de moi, donnez congé à votre père. En vérité, je ne veux plus manger, tant que je le saurai ici.

Le mari était faible et craignait beaucoup sa femme. Il en fit donc bientôt à sa volonté.

- Père, père, dit-il, allez-vous-en. Nous n'avons que faire de vous : allez vous punir ailleurs ! Voilà plus de douze ans que vous mangez de notre pain. Maintenant, allez donc vous loger où bon vous semblera !

Son père l'entend, et pleure amèrement. Il maudit le jour qui l'a vu naître.

- Ah ! beau fils, que me dis-tu ? Pour Dieu, ne me laisse point à ta porte. Il ne me faut guère de place. Pas même de feu, de courtépointe, ni de tapis. Mais ne me jette pas hors du logis : fais-moi mettre sous cet apprentis quelques bottes de paille. Il me reste si peu de temps à vivre !

- Beau père, à quoi bon tant parler ? Partez et faites vite, car ma femme deviendrait folle !

- Beau fils, où veux-tu que j'aïlle ? Je n'ai pas un sou vaillant.

- Vous irez de par la ville. Elle est, Dieu merci, assez grande, vous trouverez bien quelque ami, qui vous prêtera son logis.

- Un ami, mon fils ! Mais que puis-je attendre des étrangers, quand mon propre enfant m'a chassé ?

- Père, croyez-moi, je n'y peux rien, ici je n'en fais pas toujours à ma volonté.

Le vieillard a le cœur meurtri. Tout chancelant, il se lève et va vers le seuil.

- Fils, dit-il, je te recommande à Dieu. Puisque tu veux que je m'en aille, de grâce, donne-moi quelque couverture, car je ne puis souffrir le froid.

- L'autre, tout en maugréant, appelle son enfant.

- Que voulez-vous, sire ? dit le, petit.

- Beau fils, va dans l'écurie, tu y prendras la couverture qui est sur mon cheval noir, et l'apporteras à ton grand-père.

L'enfant cherche la couverture, prend la plus grande et la plus neuve, la lie en deux par le milieu, et la partage avec son couteau. Puis il apporte la moitié.

- Enfant, lui dit l'aïeul, tu agis laidement. Ton père me l'avait donnée toute.

- Va, dit le père, Dieu te châtiara. Donne-la tout entière.

- Je ne le ferai point, dit l'enfant. De quoi plus tard seriez-vous payé ? Je vous en garde la moitié, car vous-même de moi n'obtiendrez pas davantage. J'en userai avec vous exactement comme vous l'avez fait avec lui. De même qu'il vous a donné tous ses biens, je veux aussi les avoir à mon tour. Si vous le laissez mourir misérable, ainsi ferai-je de vous, si je vis.

Le père hoche la tête en soupirant. Il médite, il rentre en lui-même.

Sire, dit-il, rebroussez chemin. Il faut que le diable m'ait poussé, car j'allais commettre un péché mortel. Grâce à Dieu, je me repens. Je vous fais à tout jamais seigneur et maître en mon hôtel. Si ma femme ne peut le souffrir, ailleurs je vous ferai bien servir. Vous aurez toutes vos aises, courtépointe et doux oreiller. Par saint Martin, je vous le dis, je ne boirai de vin ni ne mangerai de bon morceau, que vous n'en ayez de meilleur. Vous aurez une chambre privée, et à bon feu de cheminée. Vous aurez une robe telle que la mienne. À vous je dois fortune et bonheur, beau doux père, et je ne suis riche que de vos biens.

Seigneurs, la leçon est bonne, croyez-m'en. Tel qui jadis s'est dépouillé pour son enfant subit trop souvent le sort de ce bourgeois.

BERNIER, conteur d'Ile-de-France, *La Housse partie (La Couverture partagée)*, XIII<sup>ème</sup> siècle.

### Questions

- Comment appelle-t-on ce genre de courts récits qui délivrent une morale ?
- Quelle(s) leçon(s) doit-on en retenir selon vous ?
- Quel(s) aspect(s) du thème « Générations » est(sont) illustré(s) par ce récit ?

## 2 - 2 - Le conflit

### 2 - 2 - 1 - Regard des anciens sur les jeunes

#### TEXTES ANTIQUES

Textes disponibles à cette adresse : <http://www.ffapamm.qc.ca/fr/chroniques/outils.asp?id=7>

→ Êtes-vous surpris par les textes qui suivent ? que vous inspire leur lecture ?

- Peter Paul RUBENS, *Saturne dévorant un de ses fils*, 1637.

- Prolongements :

- on pourra expliquer aux étudiants le principe du film *Battle royale* de Kenji FUKISAKU, 2001 (avec Takeshi KITANO).
- le rapport père-fils peut aussi être illustré par certaines séquences du film *Ressources humaines* de Laurent Cantet (2000) où un fils d'ouvrier stagiaire DRH doit licencier dans l'entreprise même où travaille son père.

- constats sur l'adolescence :

- L'adolescent et jeunesse : « Adolescence, l'introuvable crise ? » article par Florence MOTTOT dans le numéro spécial de *Sciences humaines* de mai 2008, pp. 38 et 39

●

#### TEXTE

AVOIR VINGT ANS AU JAPON : La génération Shibuya

Les ados nippons ont grandi dans une société dont les repères ont basculé avec la récession. Ils se détournent de la compétition dans le conformisme qui était l'apanage de Japan Inc, pour chercher d'autres modes d'épanouissement. Les « minettes tendance » qui hantent le quartier Shibuya, à l'ouest de Tokyo, en sont les figures de proue.

Elancée, short ultracourt zébré blanc et noir, yeux charbonneux, rouge à lèvres violacé et manteau lui battant les talons : c'est une amazone. Une nouvelle figure féminine des quartiers branchés. Les amazones, sexy, avec un petit côté « cuir », apparues l'été dernier sont encore une minorité. Mini-jupe rose, bottes blanches à semelles compensées, teint cuivré aux rayons, maquillage pastel, dessous des yeux fortement soulignés en blanc et coiffure à la Barbie : voici une ganguro (visage noir). Elle doit avoir seize ans et converse avec son portable en attendant une copine qui arrive, elle aussi, en mini et che veux couleur paille, mais le teint blême, les jambes nues et chaussée de mules. Autour d'elles, parmi la foule bigarrée de ce haut lieu de rendez-vous qu'est le petit square où trône la statue de Hachiko - le chien fidèle -, à la sortie est de la gare de Shibuya à Tokyo, toutes les filles semblent parées pour le carnaval.

Aux alentours de la gare, l'une des plus fréquentées de la capitale, se rassemble une certaine jeunesse. Une jeunesse qui donne à l'ouest de Tokyo (les quartiers de Shibuya et Harajuku en particulier) un côté furieusement tendance et en a fait la capitale mondiale de la mode dans la rue, renvoyant Londres au rang de has been par la rapidité époustouflante des changements de style : jusqu'à l'automne, c'étaient les ganguro qui tenaient le haut du pavé. Aujourd'hui, elles sont ringardes : les nama ashi (filles aux jambes crues), c'est-à-dire sans bas ni bronzage artificiel, et au teint blanc, les ont supplantées.

S'il fallait épingler les figures du Japon qui tanguent sous l'effet d'une crise qui, en dix ans, a bouleversé les équilibres socio-économiques, les sans-abri qui hantent désormais les villes et les kogoyaru (du japonais ko « petite », et de l'américain gal, « fille ») qui se défoncent dans le look en seraient sans doute les deux extrêmes les plus représentatifs. Les premiers incarnent un Japon sur lequel le soleil se couche ; les secondes sont les filles de la prospérité : récession ou non, une vie facile leur semble la norme. Vêtue pour la parade ou plus classique, mais toujours sur le mode cool, la « jeunesse Shibuya » est indifférente au malaise économique et le quartier bouillonne d'activités diurnes et nocturnes sur lesquelles la récession ne mord pas.

Dès la tombée du jour, s'illumine le kaléidoscope des enseignes et des écrans géants, et lycéens ou jeunes salariés, filles et garçons, prennent possession du quartier de Senta-gai et des ruelles adjacentes. Ils emplissent les cafés, les karaoke boxes, les fast-food, les live houses (mini-salles de concert) et les cinés. De jeunes racoleurs, petits voyous aux pompes de souteneurs ou étudiants chevelus à pantalons tombants - look loose -, abordent les lycéennes en uniforme à col marin qui ont remonté leur jupe sage à la taille pour les rendre plus mini, afin de les entraîner dans un date club (club de rencontres) ou répondre aux appels d'un telephone club (téléphone rose). Certaines se livrent d'elles-mêmes à une forme de prostitution adolescente baptisée enjo kosai (« soutien à la sociabilité ») : la Lolita fait toujours recette sur le marché érotique nippon.

Beaucoup de garçons et de filles traîneront jusqu'à l'aube dans les rues, les restaurants ou les cafés à BD (dotés d'une bibliothèque) ouverts 24 heures sur 24. Certains sont des fugueurs d'une nuit, escapade plus ou moins tolérée par les parents et joliment baptisée puchi iede : « petite fugue ». Tokyo reste une ville sûre et, lorsque la nuit s'installe, Shibuya appartient aux ados qui, assis sur la chaussée, discutent, jouent de la musique ou somnoient sur des journaux.

La jeunesse Shibuya est-elle l'avant-garde d'un nouveau Japon ? Elle constitue assurément une minorité, un peu « jetée » aux yeux de la majorité des jeunes du même âge. Mais elle reflète aussi, sur le mode outrancier, des mutations de valeurs et de modes de vie.

Les ados nippons ont grandi dans une société dont les repères ont vacillé sous le triple coup de la mondialisation, de l'évolution démographique (dénatalité, vieillissement) et de la récession. Ils sont indifférents aux problèmes des adultes, mais conscients que le Japon dans lequel ils sont nés au début des années 1980, celui de ce que l'on baptisa le « modèle », est à bout de souffle. L'éclatement de la bulle spéculative au début de la décennie 1990 a marqué la fin du cycle de croissance équilibrée qui, depuis 1960, avait porté le Japon au rang de seconde puissance économique mondiale derrière les Etats-Unis.

Les restructurations de la machine productive et une plus grande insécurité pour l'emploi font apparaître de nouvelles manières de vivre, de travailler. Les jeunes se détournent de la compétition dans le conformisme qui était l'apanage de Japan Inc. Nés dans une société riche et qui le reste, ils cherchent à tâtons d'autres modes d'épanouissement : une plus grande autonomie, la solidarité ou l'extravagance. Certains trébuchent, d'autres sombrent. Mais la majorité nage dans le courant.

La jeunesse Shibuya, c'est l'extravagance. Et ce sont les filles qui mènent la danse. Mais la Shibuya kei, « la tendance Shibuya », va au-delà de simples excès : elle est à l'origine d'une lame de fond de modes proprement japonaises qui collent au marché et se renouvellent à un rythme effréné. Il y a quelques années, c'étaient les « petites madames » (komadamu), BCBG, qui lançaient les modes : aujourd'hui, ce sont les adolescentes. Et dans les rues de Shibuya, des collégiennes, un questionnaire à la main, sondent d'autres jeunes pour le compte d'agences de pub anxieuses de connaître les tendances du lendemain.

Alors qu'à Shibuya, les « minettes tendance » pratiquent un excentrisme de groupe, à Harajuku, à une vingtaine de minutes de marche, la singularité la plus échevelée est de mise : chacun se veut unique. Et de la terrasse des cafés, on assiste à la parade interrompue d'une foule très jeune dont la débauche imaginative est sans égale ailleurs.

Cheveux en épis allant du bleu à l'orange en passant par les nattes afro finement tressées ; bonnet de laine enfoncé jusqu'aux sourcils en plein été ou coiffe en dentelle dans les frissons de l'hiver ; coiffure hirsute aux savants dégradés de gris, à la « vieille de la montagne » (Yamamba hair) ; raie sage partageant une chevelure rouge lissée et cils démesurés de poupée dessinés au pinceau... Voilà pour quelques visages. Châles aux mailles tressées, jupe en patchwork de laines retricotées, ombrelle pour se protéger d'un soleil hivernal, grosses chaussettes à raies rouges et à pompons, kimono et godillots, manteau clownesque à grands carreaux traînant par terre, jeans barboteuses à l'aspect crasseux (dirty look) ou incontournable style kawai (mignon) c'est-à-dire un peu « nunuche » : le look se construit dans une surenchère ahurissante de couleurs, de formes et de matières. Ce « collage perso » est fait de nippes achetées sur un marché aux puces du coin.

D'autres déclinent les signes d'appartenance à une tribu : c'est le cas des decora-chan, sortes de poupées anglaises noyées sous les rubans et les festons, ou des cyber-kei au look futuriste. Beaucoup arrivent habillés classique et se changent dans les toilettes publiques pour sacrifier à l'un des rituels des moins de vingt ans : le kosupure ou cosplay (de l'américain : costume play). Sur les brisées des « pousses de bambous » des années 1970-1980, ces ados outrageusement maquillés et déguisés qui dansaient le dimanche aux abords du parc Yoyogi, les adeptes du cosplay sont un avatar moderne d'une tradition

du travestissement qui a ses lettres de noblesse avec les acteurs adulés du kabuki jouant des femmes ou les actrices de la troupe théâtrale Takarazuka qui interprètent des rôles masculins dans des comédies musicales on ne peut plus populaires.

Dans les années 1920 déjà, les moga (modern girl), coiffées à la garçonne qui dansaient le fox-trot sur des talons aiguilles choquaient par leur frénésie de vivre l'instant. L'insouciant Naomi du romancier Tanizaki ( *Un amour insensé*, Gallimard), perverse et exhibitionniste, friande de jazz et de flirt, fut représentative d'une génération dite « des sensations sans émotions ». Mais la « modern girl » était aussi porteuse d'idées progressistes telles que l'émancipation de la femme.

La « génération Shibuya », elle, n'est ni revendicative, ni rebelle. Elle n'est pas habitée par la fureur de vivre des « tribus du soleil » des années 1950, et encore moins par les idées révolutionnaires des contestataires des décennies suivantes : elle sacrifie à un conformisme décalé par rapport au canon conventionnel.

Avec un côté bohème, Harajuku est le creuset d'une créativité avant-gardiste. Ce que l'on appelle *ura-hara-kei* (la « tendance Harajuku de derrière ») fait la part belle aux jeunes stylistes-culte et aux créateurs de tout crin qui ont transformé les maisonnettes des petites rues (« de derrière ») du quartier en boutiques de fringues et de colifichets, en *select shops* (espaces ésotériques pour initiés), en dépôts-vente de designers en herbe ou en salons de coiffure « aquarium » avec leurs baies vitrées derrière lesquelles s'affairent les artistes capillaires. On y vient pour des coiffures sur mesure, colorées de préférence, qui donnent à ceux qui les portent des allures de poissons tropicaux.

C'est à Harajuku qu'a commencé le phénomène des *karisuma biyoshi* (les « coiffeurs charismatiques ») qui affichent complet pour des mois. Masami Ujita a installé en sous-sol un salon de coiffure tout droit sorti des rêves d'un emmuré du virtuel : une sorte de caverne d'Ali Baba futuriste. Dans un immeuble voisin couvert de graffiti se trouve le siège de l'association des créateurs du quartier qui, chaque printemps, se retrouvent à une gigantesque expo-vente au Tokyo Big Site, un des halls d'exposition de la capitale.

HARAJUKU a aussi ses empires de la fringue. Si la petite rue Takeshita dori, haut lieu des vêtements et accessoires pour très jeunes depuis les années 1970, reste un souk inépuisable, s'est ouvert à côté un supermarché de la fripe : Hanjiro. Les employés, vêtus dans le style *ajiappoi* (« saveur asiatique »), qui saluent chaque arrivée d'ascenseur par un très traditionnel *irasshaimase* (« bienvenue ») repris à l'unisson, ne se distinguent guère de la clientèle qui navigue entre les rayons chargés de bleus de travail rapiécés, de vestes en daim élimées ou de robes indiennes. Des bougies odorantes et de la musique techno confèrent un côté un peu mystique à ce haut lieu d'expérimentation du look. Des chaînes d'habillement ont embrayé sur la demande jeune : c'est le cas de l'américain Gap et de son homologue nippon, Uniqlo, qui ont des magasins à Harajuku. Mais déjà le centre du quartier se déplace : de Ura Harajuku, il passe vers Harajuku North End...

Shibuya n'est pas en retard dans l'industrie de la fringue. Le grand magasin « 109 », à deux pas de la gare, est dédié aux « minettes tendance » qui y ont leurs boutiques. Selon les lubies du moment, on se rue chez Coco-Lulu, chez Egoist ou chez Cecil Mc. Bee. Tant est impératif le règne de la nouveauté qu'il a engendré dans la confection, rythmée par des cycles ultracourts, des pratiques de juste-à-temps comparables à celles de la gestion de Toyota. « Chez Egoist, c'est en août que l'on conçoit les manteaux d'hiver qui sortent en novembre », commente Chiemi Furuta, rédactrice en chef de Shibuya News, magazine consacré à la mode de la rue. En 2000, Egoist a battu le record du plus gros chiffre d'affaires au mètre carré.

Les arbitres des modes au « 109 » sont les *karisuma ten-in* (les « vendeuses charismatiques ») : en même temps modèles, ce sont des idoles de proximité. En fin de semaine, les abords du magasin ont des allures de studios de mode : les *street magazines* organisent des séances photo avec pour modèles leurs lectrices.

Outre la fringue, le design et la musique, l'ouest de Tokyo est le haut lieu des start-up de la nouvelle économie installées parfois dans des locaux de fortune. Cette nouvelle race d'entrepreneurs et de créateurs, qui avaient vingt ans hier, font la jointure entre une jeunesse qui peut paraître « fêlée » et la société active, mais leurs entreprises ont des modes de fonctionnement radicalement différents de Japan Inc.

Philippe PONS (en collaboration avec Brice PEDROLETTI), *Le Monde*, 10 avril 2001.

## 2 - 2 - 2 - Regard des jeunes sur les anciens

- Publicités pour Canal J.

Pour des raisons de droit à l'image les photogrammes des publicités ne peuvent figurer sur ce document, pour les obtenir, vous pouvez écrire à l'auteur : sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

La chaîne de télévision Canal J est destinée au divertissement du jeune public. La jeunesse actuelle mérite mieux que les tentatives humoristiques de ses parents ou grands-parents, semblent suggérer ces publicités. Une façon de dire que ce qui fait rire une génération n'est peut-être pas du goût de la suivante...

### Questions

- Analysez la composition des images.
- Quel message en retenir dans le cadre d'une synthèse de documents ?
- **Travail personnel** : rechercher une publicité actuelle (support papier ou télévisuel) qui aborde la relation intergénérationnelle, et l'analyser.

- Lecture d'une nouvelle (œuvre intégrale) Dino BUZZATI, « Chasseurs de vieux », *Le K*, 1966.

- Prolongements :

- Chanson d'AKHENATON, « La Cosca », album *Métèque Et Mat*, 1996.
- SIMPLE PLAN, « Generation », 2008, album *Simple Plan*.

- découverte de la composition du « soleil vert » dans le film éponyme de R. Fleischer de 1973 (on donne à manger à la population un aliment protéiné composé des restes de vieilles personnes).
- on pourra proposer un groupement de textes ou une synthèse de documents sur l'enfant prescripteur en publicité.

### Vers l'écriture personnelle

- Selon Henry David Thoreau, « chaque génération se moque des vieilles modes, mais suit religieusement les nouvelles ». Pensez-vous que cette phrase résume bien le phénomène de la crise d'adolescence ?
- George Orwell avait coutume de dire que « chaque génération se croit plus intelligente que la précédente et plus sage que la suivante. ». Pensez-vous que cette phrase puisse résumer à elle seule les conflits qui existent entre les différentes générations ?

## 2 - 3 - Les relations pacifiées

### Synthèse de documents

Document A : Christian BAUDELLOT, Roger ESTABLET, *Avoir trente ans en 1968 et 1998*, Seuil, 2000.

Document B : Pascale SANTI, « Quand les mères s'habillent comme leurs filles », *Le Monde*, 22 mars 2009.

Document C : François RABELAIS, *Pantagruel*, chapitre 8, « Comment Pantagruel étant à Paris reçut des lettres de son père Gargantua, et la copie de celles-ci. » ; 1532.

Document D : photographie de la cinéaste Agnès VARDA, en famille.

Pour des raisons de droit à l'image la photographie ne peut figurer sur ce document, pour l'obtenir, vous pouvez écrire à l'auteur : sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

<b>A – Christian BAUDELLOT, Roger ESTABLET, <i>Avoir trente ans en 1968 et 1998</i>, Seuil, 2000. Essai sociologique. Polémique.</b>	<b>B – Pascale SANTI, « Quand les mères s'habillent comme leurs filles », <i>Le Monde</i>, 22 mars 2009. Article de fond. Analyse.</b>	<b>C – François RABELAIS, <i>Pantagruel</i>, 1532. Extrait de roman. Apologue.</b>	<b>D – Photographie de la cinéaste Agnès Varda, en famille. Portrait de famille, composé.</b>	<b>Bilan de la confrontation Pistes pour le plan</b>
<ul style="list-style-type: none"> <li>• Conflit générationnel : faux problème à l'échelle de la société.</li> <li>• Famille : microsociété qui pose les rapports parents-enfants. → Etudier la famille : seule manière d'obtenir des résultats précis et fondés quant aux évolutions sociales.</li> <li>• Au sein de la famille, transfert de : <ul style="list-style-type: none"> <li>- biens/ressources</li> <li>- services rendus</li> <li>- règles éducatives</li> <li>- valeurs</li> </ul> </li> <li>• Rapports entre générations vus comme <b>confluctuels</b> à l'échelle de la société tout entière ≠ vus comme <b>harmonieux</b> dans le cercle familial → combat pour une place sociale ≠ entraide intra muros indifféremment aux périodes de croissance ou de crise.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• CONSTAT : les femmes d'aujourd'hui revêtent des marques et des tailles enfants/ado → frontières intergénérationnelles lissées sur le plan vestimentaire.</li> <li>• Vêtements qui deviennent intemporels, qui ne sont plus un marqueur d'âge à une époque où la jeunesse est une valeur.</li> <li>• Plusieurs marques font ce constat : DPAM, Bonpoint, Petit Bateau, Cacharel... → changement au plan marketing depuis 1994. Ex : 1/3 du CA de Petit Bateau = ventes adultes.</li> <li>• Une marque exploite + encore le phénomène : <i>Comptoir des cotonniers</i>, mariant les mères aux filles ds campagnes publicitaires.</li> <li>• Libération du corps-vêtement / âge :</li> </ul>	<p><b>Lettre du géant Gargantua à son fils Pantagruel, qui poursuit ses études à Paris :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Transmet son regard sur le monde</b> : « je vois les brigands [...] d'à présent + doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps ».</li> <li>• <b>Lui donne des conseils</b> : « je t'engage à employer ta jeunesse à bien profiter en savoir et en vertu ».</li> <li>• <b>Transmet son savoir</b> : »je t'en ai donné le goût qd tu étais encore petit »</li> <li>• <b>Transmet ses espoirs / ses ambitions</b> : « que je voie en toi un abîme de science »</li> </ul> <p>→ <b>transmission des valeurs humanistes + valeurs chrétiennes.</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Forme de sagesse</b> qu'il entend léguer à son fils : « sois serviable à</li> </ul>	<p><b>Hommage à la famille / Eloge de la famille. Jacques DEMY mort depuis 1990. 2008 : année de la sortie de son film <i>Les Plages d'Agnès</i> + sortie de la filmographie intégrale de J. DEMY en DVD : les enfants Rosalie VARDA et Mathieu DEMY ont amplement participé au choix/tri/ travail de restauration des films de leur père → transmission à la postérité.</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Photo conçue selon pyramide des âges : Agnès au sommet, mère de la lignée // Vierge Marie dans composition triangulaire classique de la vierge à l'enfant → signe de protection + signe de filiation. Couleurs antithétiques : Agnès en + sombre / enfants</li> </ul>	

	<p>identification mère/fille réciproque.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Négation de la vieillesse ? Volonté d'être jeune et désirable plus lgtps ? Confusions qui peuvent naître au plan psychologique.</li> <li>• Argument économique : avec la crise, état de fait qui risque de s'installer car un même vêtement est + cher au rayon adulte qu'à celui des enfants.</li> </ul>	<p>ton prochain... ».</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Rapports père/fils</b> : fermeté paternaliste (jeu des impératifs) mais grande tendresse : « mon fils » à deux reprises + l'accompagne de ses vœux + « Ton père » + tutoiement (proximité/familiarité).</li> </ul>	<p>en blanc (pureté/innocence ?)</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Schéma : aïeule / enfants / petits enfants.</li> <li>• Décontraction des petits enfants qui s'enchevêtrent → famille unie. On s'enlace, on se superpose. Chacun semble trouver sa place par rapport à la génération précédente + dans sa propre génération.</li> <li>• Gaïeté + gravité du moment /solennité → figer la famille dans l'éternité.</li> </ul>	
--	---	--	---	--

### Plan de la synthèse

**Problématique : quel regard est porté sur les relations intergénérationnelles au sein de ce corpus ?**

#### I – Quelle image de la génération la plus âgée dans le dossier ?

1/- Parent : celui qui détient la règle, qui tient une place déterminante :

A – Règles éducatives

B – Fermeté paternaliste : délivre des conseils à l'impératif.

D – Varda au sommet de la pyramide : veille sur la famille.

2/- Mais abolition du conflit dans les rapports entretenus entre les générations :

- Entraide Doc. A - D

- Egalité des rapports : exploitée au plan marketing Doc. B + décontraction : famille qui n'est plus vécue comme un poids, une contrainte (Doc. D)

- Conseils

#### II – Nature de ces nouveaux rapports intergénérationnels

1/- Rapports affectifs positifs

- Harmonie et union (A/D)

- Complicité (B/C avec le tutoiement)

- Tendresse (C/D)

2/- Transmission

- Des valeurs (A/C/D)

- Un regard sur le monde (C/D)

- Livrer une œuvre à la postérité, au delà du cadre familial : doc. D une famille autour de la diffusion de l'œuvre de Jacques DEMY.

#### III – Nuances à ce tableau idyllique

1/- Difficultés extérieure et intérieure

- Conflit qui existe bel et bien au plan de la société (A)

- Les conséquences de l'abolition du conflit intergénérationnel au profit d'une relation pacifiée : difficultés de construction au plan psychologique ? (B)

2/- Abolition du conflit qui recèlerait une composante économique : entente familiale qui devient une nécessité face à la dureté de la vie par ailleurs (A) ; prix des vêtements moins cher chez les enfants : avec la crise, le phénomène observé dans le doc. B risque même de s'inscrire dans la durée.

Séquence 1  
Comment vit-on sa génération ?

**Introduction**

Illustrer la notion avec des extraits d'un des documentaires de Canal + : 10 ans, 15 ans, 20 ans, 30 ans, 40 ans, 50 ans... le monde et nous

**1 - L'inscription de l'individu dans un cadre familial**

**1 - 1 - Pendant l'antiquité** : intervention du professeur de Lettres Classiques

- le nom de famille chez les Grecs
- la gens chez les Latins

**1 - 2 - Chez les peuples primitifs**

- Sigmund FREUD, extrait de « Le retour infantile du totémisme » in *Totem et tabou*, 1914. Pp.146 à 149 de la Petite Bibliothèque Payot. → le totem comme ancêtre
- Sigmund FREUD, extrait de « La peur de l'inceste » in *Totem et tabou*, 1914. Pp.14 à 18 de la Petite Bibliothèque Payot. → le tabou de l'inceste.

**1 - 3 - L'importance de la famille aujourd'hui**

- visite au centre départemental d'histoire des familles : importance de se situer dans une filiation, dans une continuité de générations → symbolique de l'arbre, l'enracinement

- GT sur la mère : quels différents visages de la maternité trouve-t-on dans ce groupement ?

- Roland BARTHES, « Romains et enfants » dans *Mythologies*, 1977. Au seuil collection « Points Essais », pp. 53 à 55
- Romain GARY, *La Promesse de l'aube*, 1960. Partie I, fin du chapitre 3.
- Hervé BAZIN, *Vipère au poing*, 1948. Portrait de Folcoche.
- Guy de MAUPASSANT, *Rosalie Prudent*, 1886 ; *Aux Champs* 1882.

- De parents inconnus :

- nouvelle *Un Fils* de MAUPASSANT, 1882.
- D. de M. , « **Accouchement sous X : une femme sur deux accepte de lever le secret** », Le Figaro du 23 janvier 2009

**Accouchement sous X : une femme sur deux accepte de lever le secret**

Plusieurs associations contestent ce chiffre et plaident pour un accès direct aux origines des personnes nées sous ce régime.

Au 31 décembre 2008, le **Conseil national pour l'accès aux origines personnelles (CNAOP)** a enregistré 3 889 demandes d'enfants nés sous X, adoptés ou pupilles d'État qui étaient à la recherche de l'identité de leurs parents. Aujourd'hui, la loi ne permet pas à ces enfants de connaître leurs origines si la mère n'est pas d'accord pour lever le secret.

Ce bilan, qui a été fait à l'occasion de la date anniversaire du CNAOP et du renouvellement de ses membres, a tout récemment fait l'objet du soutien et de la reconnaissance de la secrétaire d'État chargée de la Famille. Mercredi, Nadine Morano a en effet reconnu «le rôle essentiel du CNAOP dans le rapprochement d'enfants et de mères ayant accouché sous X» et sa capacité à être «une force de propositions».

Quelques bémols, pourtant, semblent venir nuancer ce tableau positif. On estime aujourd'hui à 400 000 les personnes en quête de leurs origines, mais les 3 889 demandes constituent le nombre total de dossiers qui ont été traités depuis la création de cette instance consultative, il y a sept ans, par la loi Royal du 22 janvier 2002.

Par ailleurs, sur ces 3 889 demandes, impossible de connaître le taux d'échec et de succès des retrouvailles. Avare en explications, le CNAOP fait simplement savoir que 2 895 dossiers ont fait l'objet d'une clôture, «soit définitive à la suite de la communication de l'identité des parents de naissance, ou d'un désistement du requérant, soit provisoire pour refus de lever le secret, impossibilité d'identifier ou de localiser les parents de naissance». Une nébuleuse dans laquelle l'organisme avance pourtant qu'«une demande sur deux aboutit à la levée du secret». «Ce qui veut dire qu'une femme sur deux ayant accouché sous X et qui a été contactée suite à une demande de recherche, accepte de lever le secret», croit-on savoir au cabinet de Nadine Morano. Mais ces 50 % de réussite supposés ne sont pas confirmés par Sylvie Salama, secrétaire générale du CNAOP, qui explique que «tout ça est compliqué, ce sera plus clair le 12 février quand on aura une vision complète du bilan».

Le Dr Pauline Tiberghien, gynécologue et présidente de l'association **PMA**, s'indigne : «Cet organisme, c'est de la foutaise, une mascarade ! S'il y a si peu de personnes qui y ont recours c'est parce qu'elles le savent inutile, et qu'elles ne veulent pas s'exposer à un échec qu'elles savent inévitable.» Selon elle, «faire le médiateur entre une mère et un enfant, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Les gens en quête d'origine attendent plus d'audace, de capacité d'investigation, de résultat. Si le CNAOP sert à demander les dossiers là où ils sont, tout le monde peut le faire !»

**Faux problèmes**



Pour Claude Sageot, président de l'ADPEAO, la première association sur le droit d'accès aux origines constituée, le travail du CNAOP auprès des mères sur la levée du secret est un faux problème car très peu le demandent. «Sur 400 dossiers traités dans le cas d'une étude dans la Somme, 2 % des femmes qui avaient accouché sous X en avaient fait la demande, explique-t-il. C'est l'administration qui, implicitement, l'impose. Elle crée du secret là où il n'y en a pas.» C'est pourquoi, selon lui, il faut non seulement changer la loi, mais aussi donner aux gens un accès direct à leur dossier. «Sans ce rôle écran, et sans les délais de traitement qui vont de 18 mois à plus de 2 ans, le CNAOP serait plus sollicité et plus légitime», affirme-t-il. Graciane, présidente des «**X en colère**», s'en remet à la législation. Elle attend beaucoup de la proposition de loi, déposée en novembre par plusieurs sénateurs, qui vise à instaurer «un accouchement dans la confidentialité». Ce texte permettrait à chacun, à la date de ses 18 ans, d'accéder à ses origines. Pour l'heure, Nadine Morano a demandé au CNAOP de lui remettre une évaluation du dispositif actuel d'ici à six mois.

### **Écriture personnelle**

Pensez-vous que l'enracinement familial soit la condition si qua non du développement harmonieux d'un individu ?

## **2 - L'inscription de l'individu dans un cadre historique**

### **2 - 1 - Ceux qui sont acteurs de la création d'une génération**

#### **2 - 1 - 1 - Les romantiques**

#### **DOCUMENT 1**

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention ; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif. (...)

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes ... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris....

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, Fils de l'Empire et petit-fils de la Révolution.

Or, du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ! comme Pygmalion Galatée : c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule qui n'est ni la nuit ni le jour; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et gelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarvendin, embaumée dans sa parure de fiancée : ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme, à l'approche d'une tempête, il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence; ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème; mais Napoléon le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre de la vieille Europe, puis le silence avait succédé. [...]

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains. [...]

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions; mais elle porte en elle-même le deuil, afin qu'on la console.

### Questions

- Quels éléments font de Musset le porte-parole d'une génération tout entière ? De quelle tranche d'âge s'agit-il ?
- Analysez les caractéristiques de cette génération dans le portrait que Musset fait d'elle :
- Quels éléments du texte laissent entendre son besoin d'action ?
- Expliquez les deux périphrases suivantes : "fils de l'Empire, petits fils de la Révolution" et montrez en quoi ces deux périodes de l'Histoire ont pu marquer les esprits et jouer un rôle dans ce besoin d'action.
- Explicitez ensuite, en prenant appui sur des données précises du texte, la "maladie morale abominable"(deuxième phrase du texte) dont elle souffre. Quelle métaphore utilise Musset dans le deuxième paragraphe pour traduire ce mal-être ?
- Quelle explication historique Musset donne-t-il à ce "Mal du Siècle" ? Justifiez votre réponse. Quel parallélisme géographique fait-il pour la rendre plus claire ? En quoi celui-ci vous semble-t-il pertinent ?

### DOCUMENT 2

**Travail préparatoire** : les étudiants font une recherche sur la bataille d'Hernani et résument l'objet du conflit.

#### Une rumeur d'orage

Si elle raillait l'école moderne sur ses cheveux, l'école classique, en revanche, étalait au balcon et à la galerie du Théâtre-Français une collection de têtes chauves pareille au chapelet de crânes de la comtesse Dourga. Cela sautait si fort aux yeux, qu'à l'aspect de ces moignons glabre sortant de leurs cols triangulaires avec des tons couleur de chair et de beurre rance, malveillants malgré leur apparence paternelle, un jeune sculpteur de beaucoup d'esprit et de talent célèbre depuis, dont les mots valent les statues, s'écria au milieu d'un tumulte : " A la guillotine, les genoux !" (...).

Cependant, le lustre descendait lentement du plafond avec sa triple couronne de gaz et son scintillement prismatique, la rampe montait traçant entre le monde idéal et le monde réel sa démarcation lumineuse. Les candélabres s'allumaient aux avant-scènes, et la salle s'emplissait peu à peu. Les portes des loges s'ouvraient et se fermaient avec fracas. Sur le rebord de velours, posant leurs bouquets et leurs lorgnettes, les femmes s'installaient comme pour une longue séance, donnant du jeu aux épaulettes de leur corsage décolleté, s'asseyant bien au milieu de leurs jupes. Quoiqu'on ait reproché à notre école l'amour du laid, nous devons avouer que les belles, jeunes et jolies femmes furent chaudement applaudies de cette jeunesse ardente, ce qui fut trouvé de la dernière inconvenance et du dernier mauvais goût par les vieilles et les laides. Les applaudies se cachèrent derrière leurs bouquets avec un sourire qui pardonnait.

L'orchestre et le balcon étaient pavés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle ; il était temps que la toile se levât ; on en serait peut-être venu aux mains avant la pièce, tant l'animosité était grande de part et d'autre. Enfin les trois coups retentirent. Le rideau se replia lentement sur lui-même, et l'on vit, dans une chambre à coucher du seizième siècle, éclairée par une petite lampe, dona Josepha Duarte, vieille en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique, écoutant les coups que doit frapper à la porte secrète un galant attendu par sa maîtresse :

*Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier*

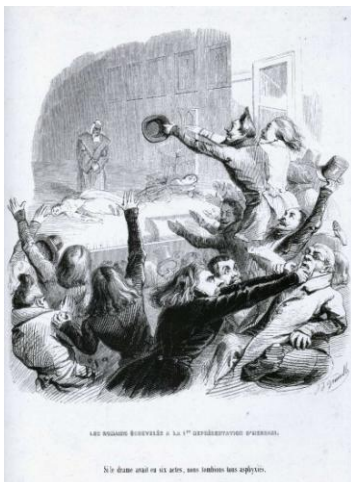
*Dérobé...*

La querelle était déjà engagée. Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement audacieux, impertinent même, semblait un spadassin de profession, allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel.

Théophile GAUTIER, « Une rumeur d'orage », *Histoire du Romantisme*, 1877.

### Prolongements

- Jean-Daniel VERHAEGHE, *La Bataille d'Hernani*, téléfilm de 90 mn, première diffusion le 29 avril 2002 sur France 2 : visionnage de la bataille de la première.
- 2 caricatures :



GRANVILLE, *Les Romains échevelés à la première représentation d'Hernani*, gravure de 1836.



*Les romantiques chassés du temple*, Barray, in *La Caricature provisoire*, n° du 23 décembre 1838.  
Lithographie.

### **DOCUMENTS 3 et 4**

Le romantisme n'est pas un ridicule, c'est une maladie, comme le somnambulisme et l'épilepsie. Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner. Il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu; mais on ne peut en faire le sujet d'une comédie; c'est tout au plus celui d'une thèse de médecine.

Duvergier DE HAURANNE (futur confrère de Hugo à l'Académie française),  
*Le Constitutionnel* (bastion des « classiques »).

Ce chef-d'œuvre de l'absurde, rêve d'un cerveau délirant, a obtenu un succès de frénésie ; on aurait dit que tous les fous, échappés de leur loge, s'étaient rassemblés au Théâtre-Français.

Critique anonyme du *Drapeau blanc*.

### **DOCUMENT 2**

Il est dans les lettres et les arts des écoles qui ne survivent guère aux générations qui leur ont donné naissance - faute, sans doute, d'une universalité, d'une profondeur humaine qui les auraient mises à l'abri du temps : ainsi le symbolisme en France, l'expressionnisme en Allemagne, qui, pourtant, ont eu leur moment de vogue européenne. Aucun de ces mouvements ne s'est imposé comme ferment de renouvellement à travers les mutations périodiques de l'esprit européen. Le romantisme, par contre, n'a cessé d'agir au cours des époques qui l'ont suivi comme provocation ou repoussoir sur ceux qui cherchaient, dans les arts et les lettres, à frayer la voie vers des horizons nouveaux. Naguère, on affublait ironiquement de l'étiquette romantique toute attitude contraire au souci primordial de réalisme et de raison pratique. Aujourd'hui, la jeunesse se réclame volontiers d'une sorte de néoromantisme. La critique incisive du progrès technique, de ses objectifs strictement utilitaires et la peur de se trouver asservi à une civilisation industrielle mondiale, avec ses rechutes dans la barbarie et son insouciance du bonheur et de la vie de l'âme, tout cela a ramené l'attention vers les aspirations de l'âge romantique. Non pas, certes, pour les restaurer dans leurs formes historiques; rien n'est plus périmé aujourd'hui que les mièvreries sentimentales de 1830; mais certaines attitudes d'esprit typiques du romantisme resurgissent actuellement chez nos contemporains.

Il y a d'abord ce refus de se laisser encadrer par les traditions philosophiques et sociales d'hier. L'adolescent d'aujourd'hui, c'est d'abord quelqu'un qui dit « non », j'entends qui se refuse à ouvrir aux institutions et aux mœurs en cours ce crédit de confiance, jusqu'à preuve de leur légitimité, que ses aînés consentaient plus libéralement : « non » un peu fou, un peu trop romantique peut-être, qui fait hocher la tête aux gens raisonnables, mais mise en question salutaire, susceptible de débloquer bien des structures fossilisées.

Autre résurgence romantique : le retour à la nature. Jamais, sans doute, les jeunes qui pensent n'ont été plus sensibles aux menaces d'une rupture du contact entre l'homme et la nature. L'humanité moderne, ils le voient de plus en plus clairement, « se développe dans la nature [...] comme une sorte d'artifice universel ». L'homme, pris dans l'univers technique, se coupe de son milieu naturel, que, d'ailleurs, il ravale au rang de matériau. Nos contemporains, par réaction, éprouvent le besoin de rester liés, dans leur travail et leurs loisirs, avec la verdure et la lumière, la montagne et la mer, fussent-ils y perdre quelques raffinements ou commodités de la société d'abondance. Tout donne à penser que, ce comportement, le proche avenir le développera.

Enfin, la référence délibérée au « moi » comme principe de valeur revient au premier plan. Elle entraîne le refus croissant des critères d'efficacité pratique, de réussite sociale, de rendement financier. Un certain affairisme à l'américaine périlite sous nos yeux. Les jeunes s'inquiètent du bénéfice moral, des satisfactions de l'esprit et du cœur que leur vaudront leur travail et leur effort. C'est dire que la considération de l'homme intérieur se trouve revalorisée et que l'esprit, qui tendait à n'être plus que l'instrument d'une exploitation technique du monde, redevient intéressant par lui-même, comme le vrai problème à résoudre, le vrai mystère à scruter. C'est là un autre symptôme de cette remontée des priorités romantiques en ce dernier tiers du xx<sup>e</sup> siècle.

## 2 - 1 - 2 - La beat génération

- Les étudiants doivent faire une petite recherche préalable sur la "Beat generation", notamment sur les sens de l'adjectif « Beat ».
- Activité de synthèse :

### DOCUMENT 1

#### Le visage de la Beat Generation

Il y a quelques mois, un magazine national publia un récit intitulé «Jeunesse» et sous-titré: «Ma mère m'en veut». Il s'agissait d'une jeune fille de Californie âgée de dix-huit ans, arrêtée pour avoir fumé de la marijuana et souhaitant parler de cette expérience. Tandis qu'un reporter notait ses idées dans le langage enlevé des consommateurs d'herbe, quelqu'un prit une photo. Comme elle affirmait appartenir à une nouvelle culture où une personne sur cinq fumait des joints, la photographie était frappante : ce visage pâle et attentif au regard doux et à la bouche intelligente, qu'il aurait fallu être le plus rigoriste des censeurs pour juger criminel, n'exhibait aucune trace de corruption. «Pourquoi ne nous laissez-vous pas tranquilles ?», semblait être sa seule plainte. C'était le visage de quelqu'un de la Beat Generation.

Depuis la fin de la guerre, ce visage jeune et pur est régulièrement réapparu dans la presse : debout devant un juge dans une cour de justice du Bronx, arrêté pour vol de voiture, il regarde la caméra avec un rire curieux, sans la moindre culpabilité. Le même visage, plus sérieux, cette fois-ci, fixe le lecteur dans des pages de *Life* montrant un groupe d'anciens GI's. Persuadé que les petites entreprises sont mortes, il annonce son intention de vivre confortablement en travaillant pour la plus grande corporation possible. Un peu plus jeune et plus éberlué, c'est encore ce visage que l'on photographia dans l'Illinois lorsque l'on découvrit le premier club pour non-vierges. Le jeune employé d'une agence de publicité, accoudé à un bar de la Troisième Avenue et buvant tranquillement pour se détendre, et l'énergique casse-cou de Los Angeles jouant à la roulette russe avec un tacot dégingué ne sont séparés que par un continent et quelques années. Ils représentent des extrêmes avec, entre les deux, des secrétaires se demandant s'il faut qu'elles couchent tout de suite avec leur *boyfriend* ou s'il vaut mieux qu'elles attendent ; des mécaniciens buvant de la bière avec leurs potes et partant à Detroit sur un coup de tête ; des mannequins à un cocktail, se vantant consciencieusement des célébrités qu'ils connaissent. Le visage est identique : intelligent, lisse, réaliste, provocateur.

Tenter de coller une étiquette à toute une génération ne rime à rien. La génération qui connut la dernière guerre, ou du moins qui était en âge de se faire servir à boire lorsqu'elle se termina, semble pourtant posséder une certaine qualité générale qui appelle un adjectif. C'est Jack Kerouac, auteur d'un superbe roman, malheureusement méconnu, *The Town and the City [Avant la route]* qui l'a finalement trouvé. Ce fut il y a quelques années. Le visage était devenu plus difficilement reconnaissable mais l'œil était demeuré sympathique et aigu, et il s'exclama un jour : «Vous savez, c'est vraiment une génération *beat*.»

Les origines du mot *beat* sont obscures mais la plupart des Américains en comprennent bien la signification. Plus que l'épuisement, il implique le sentiment d'avoir été utilisé, d'être écorché vif. Il implique une sorte de nudité de l'esprit et, en fin de compte, de l'âme : l'impression d'être acculé au tréfonds de la conscience. En résumé, cela signifie être, d'une façon non dramatique, au pied de son propre mur. Un homme est *beat* lorsque, ayant déclaré faillite, il mise tout ce qui lui reste sur un seul numéro, chose que la jeune génération n'a cessé de faire depuis sa plus tendre enfance.

John Clellon HOLMES, «This is the Beat Generation», *New York Times Magazine*, 16 novembre 1952.

### DOCUMENT 2

#### Un désir de croire

La Beat Generation avait déjà perdu ses illusions en naissant. Elle considère l'imminence de la guerre, l'inutilité de la politique et l'hostilité du reste de la société comme inévitables. Elle n'est même pas impressionnée par le bien-être matériel (distingué du matérialisme), bien qu'elle ne prétende jamais le mépriser. Elle ignore quel refuge elle cherche, mais elle cherche.

Comme l'écrit John Aldridge dans son étude critique, *Après la génération perdue*, l'écrivain, après la guerre, a eu quatre choix : le journalisme romanesque ou l'écriture de romans journalistiques ; les quelques sujets n'ayant pas déjà été archi-exploités (l'homosexualité, les conflits raciaux), la technique pure (faute de quelque chose à dire), ou le chemin qu'a pris Kerouac, l'affirmation «du besoin de croire même dans un contexte où la croyance est impossible et où les symboles sont dépourvus d'une véritable affirmation en termes authentiques».

Il y a cinq ans, dans le magazine du dimanche de ce journal, un jeune romancier, Clellon Holmes, ami de Kerouac et auteur d'un livre intitulé *Go*, tenta de définir la génération que Kerouac avait baptisée. Ce faisant, il alla, en cela, plus loin qu'Aldridge, déclarant, parmi d'autres choses pertinentes, que pour les gens comme lui, «l'absence de valeurs personnelles et sociales [...] n'est pas une révélation ébranlant leur univers, mais un problème exigeant une solution quotidienne. *Comment vivre leur semble beaucoup plus essentiel que pourquoi vivre*». Il ajouta que la différence entre la génération «perdue» et la génération «beat» réside peut-être dans «la volonté» qu'a cette dernière «de penser en dépit de l'incapacité à le faire de façon conventionnelle», et dans ce qu'elle témoigne «partout et de multiples façons d'un désir forcené de croire».

Gilbert MILLSTEIN, « Review of *On the Road* », *New York Times Magazine*, 5 septembre 1957.

### DOCUMENT 3

#### Un phénomène sociologique

*William Burroughs déclare ne pas avoir de filiation avec le mouvement beat.*

Je ne m'associe pas du tout [au mouvement beat] et je ne l'ai jamais fait. Ni avec [ses] buts, ni avec [son] style littéraire. J'ai des amis personnels parmi le mouvement beat ; Jack Kerouac, Allen Ginsberg et Gregory Corso sont tous des amis de longue date, mais nous ne faisons pas du tout la même chose, ni dans l'écriture, ni dans nos points de vue. Vous ne pourriez pas trouver quatre écrivains plus différents, plus distincts. Je ne m'associe pas à eux. C'est simplement un cas de juxtaposition plutôt qu'une association réelle de styles littéraires ou de buts généraux.

Son importance littéraire ? Eh bien, je dirai que l'importance littéraire du mouvement beat n'est peut-être pas aussi évidente que son importance sociologique. Je veux dire par là qu'il a vraiment transformé le monde et l'a peuplé de beatniks. Il a brisé toutes sortes de barrières sociales pour devenir un phénomène global d'une énorme importance. Les beatniks vont en Afrique du Nord et entrent en contact avec les Arabes à un niveau qui me semble plus fondamental que celui des anciens colons qui pensent encore de la même façon que T. E. Lawrence. C'est un phénomène sociologique d'une importance énorme et, comme je l'ai dit, c'est un phénomène global. [ ... ]

Daniel ODIER, *Entretiens avec William Burroughs*, 1969.

### DOCUMENT 4

*Ce texte est extrait d'un mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures d'Anglais présenté par Elisabeth Guigou en juin 1969 à l'Université de Montpellier. Il a été publié une première fois en décembre 2003 dans un numéro hors-série "Politique et Littérature" de ENA Mensuel, la revue des anciens élèves de l'Ecole Nationale d'Administration.*

Depuis que Jack Kerouac eut évoqué pour la première fois la *Beat Generation*, le terme a été universellement accepté par les critiques comme étant le plus adéquat pour décrire une rébellion sociale et littéraire d'importance en Amérique, un mouvement représenté par un petit groupe de poètes et romanciers authentiques et doués, ainsi que par un nombre bien plus grand de jeunes gens oisifs. Il est cependant nécessaire de comprendre avec plus de précision ce que Kerouac voulait dire en parlant de "Beat", car l'expression, laconique comme tout slogan, n'est pas en elle-même suffisamment explicite.

On a souvent affirmé que le mot "Beat" signifiait déprimé ou dégoûté. Mais Jack Kerouac réfutait pareille définition et affirmait que "Beat" évoquait le rythme de jazz, et était une autre façon de dire "Béatitude". De plus Allen Ginsberg, dans une formule frappante a décrit les Beatmen comme étant des "hipsters à têtes d'anges". Il a donc insisté sur les deux aspects qui caractérisaient la nouvelle génération : la révolte et l'attitude religieuse. Car "l'hipsterisme" faisait originellement référence aux efforts de certains noirs pour atteindre le détachement absolu, pour rester "cool" et échapper au rôle que la société américaine voulait leur faire jouer. "L'hipsterisme" est donc devenu le symbole de la révolte contre la société en général et a représenté un mouvement artistique important qui s'exprimait dans le "cool jazz". *Beatdom* et *Hipsterism*, quête spirituelle et révolte, étaient donc les mots clés du vocabulaire de la nouvelle génération.

La Beat Generation est née dans les années '50 et a succédé à la Grande Génération des années '20, dont faisaient partie des écrivains tous très brillants mais si différents les uns des autres, comme Hemingway, Dos Passos, Faulkner, Steinbeck ou Fitzgerald. A l'instar de ceux que Gertrude Stein a décrit comme étant "une génération perdue", la Beat Generation était issue d'une guerre mondiale et représentait une forme de rébellion sociale. Toutefois, la comparaison entre ces deux générations ne peut pas être poussée trop loin. Une analyse approfondie montre que l'arrière plan historique et social des années '50 était constitué d'éléments entièrement nouveaux qui caractérisaient non seulement une nouvelle génération, mais aussi une nouvelle ère: celle de la bombe atomique.

Avec la possibilité d'une destruction totale, il n'était plus possible de se référer aux valeurs traditionnelles. Certains des poètes et écrivains Beat, comme Jack Kerouac, étaient encore jeunes à la fin de la seconde guerre mondiale, mais ont réalisé qu'un tel et énorme degré d'horreur n'avait jamais été atteint. C'était le temps de la crémation des juifs et de la destruction de cités entières, une époque qui a vu la mort instantanée de millions de femmes et d'enfants en un instant avec une seule bombe atomique. A la fin de la guerre, le monde a réalisé que des millions de personnes avaient aveuglément suivi Hitler dans sa mégalomanie. Le monde était à la merci d'un fou, car il avait acquis l'effrayant pouvoir de s'autodétruire.

La civilisation de la bombe atomique avait plusieurs caractéristiques qui faisaient qu'un grand nombre de jeunes doutait des valeurs de la société dans laquelle ils vivaient. Une course aux armements frénétique avait commencé et la guerre froide avait suivi de près la seconde guerre mondiale. Il semblait que le monde ne retrouverait plus jamais la paix. En tout état de cause, l'Amérique n'était plus capable de tenir les rênes de la paix. Pour maintenir le pouvoir déjà acquis, l'Amérique s'en remettait au général Mac Arthur qui prit les commandes des forces des Nations Unies en Corée. A partir de cet instant, on pouvait craindre une guerre universelle.

Toute la psychologie des jeunes Américains s'en trouvait profondément bouleversée. [...] La Beat Generation est née de la crise causée par l'apparition de l'arme nucléaire. Elle était donc tenue d'être une génération de révolte sociale, de désaffiliation, qui devait soit détruire les valeurs traditionnelles soit les tourner en ridicule. La Beat Generation représente de ce fait un phénomène de société de premier plan.

Les Beats ont des origines diverses et se comportent de façons très différentes. Certains d'entre eux sont d'authentiques "clochards célestes" (*Bowery Bums*), d'autres des délinquants juvéniles. Certains d'entre eux sont mariés et ont

des enfants. La Beat Generation n'est donc pas confinée aux jeunes. Un phénomène d'une telle envergure a ses idoles, ses règles, ses tabous. Ses idoles: le jazz man Charly Parker, le poète Dylan Thomas, James Dean ont personnifié l'angoisse et la révolte. Tous les trois l'ont poussée à l'extrême et sont morts de la façon dont ils avaient vécu: confrontés à la réalité du mal. Kenneth Rexroth, auteur Beat, écrivit de Charly Parker et de Dylan Thomas: "Tous deux ont été submergés par l'horreur du monde dans lequel ils se sont trouvés. Pour eux, c'était l'agonie et la terreur."

La rébellion Beat contre l'*American Way of Life* et contre les "squares" (tous ceux qui ne sont pas "hip") est essentiellement une révolte individualiste contre le collectivisme et le matérialisme. Les "squares" sont les suffisants, les rasants, les insuffisants, ceux qui sont toujours occupés, qui ne se relaxent jamais et ne profitent pas de la vie. Les squares sont rigides et conformistes. Ils suivent aveuglément les règles et les codes sociaux de l'*American Way of Life*, alors que les Hipsters refusent de vivre dans ce que Henry Miller appelait un "cauchemar climatisé" et Kerouac la "folie absolue et la fantastique horreur de New York avec ses millions et ses millions d'êtres humains qui se battent indéfiniment entre eux pour un dollar". Les Hipsters se droguent et boivent de l'alcool, ils mènent une vie de bohème, ils rejettent tous les tabous des squares, en particulier les tabous sexuels. Et pourtant leur attitude n'est pas entièrement négative. Ils refusent d'avoir l'air abattus, de glorifier le "nada". Leur rébellion et leur rejet de la société vont de pair avec une quête spirituelle passionnée, une tentative de retrouver les valeurs originelles. En résumé, ils ont, de façon inattendue, assumé une attitude religieuse et par conséquent ont été appelés les "Saints Barbares" (*Holy Barbarians*).

Les Beats ont refusé d'être associés aux délinquants juvéniles. De plus, le rejet de la société a donné naissance à un mouvement littéraire. Il est vraiment significatif de noter que toutes les idoles du mouvement Beat étaient des artistes, car disent-ils "Contre la ruine du monde, il n'y a qu'une défense: l'Art et la Création". Les écrivains de la Beat Generation s'inscrivent dans la tradition subversive de la littérature américaine et admirent Walt Whitman, Henry David Thoreau, Henry Miller et quelques auteurs étrangers : Céline, Rimbaud, Jean Genet. Le mouvement littéraire est né à San Francisco, aux alentours de 1950. Jack Kerouac situe *Sur la Route* en 1948. Le mouvement a réuni quelques poètes et romanciers comme Allen Ginsberg, Gregory Corso, Gary Snyder, Kerouac et William Burroughs. L'un des plus doués des poètes Beat, Lawrence Ferlinghetti, a fondé la Librairie *City Lights* et a édité et vendu les écrits des Beats. La Librairie City Light est bien sûr devenue le quartier général des écrivains Beat.

La révolte de la Beat Generation ne se réduisait pas à une simple destruction des valeurs traditionnelles. La Beat Generation représentait un mode de vie. Du rejet de la société a procédé une nouvelle éthique, une nouvelle mystique, un nouvel enthousiasme. Les Beats étaient toute une foule de gens qui étaient "fous, fous d'envie de vivre, fous d'envie de parler, d'être sauvés, fous de désir pour tout à la fois, ceux qui ne baillent jamais et qui ne disent jamais de lieux communs, mais qui brûlent, brûlent, comme des feux d'artifice extraordinaires qui explosent comme des araignées dans les étoiles." [...]

La Beat Generation a ébranlé la société américaine dans ses certitudes. Elle a directement inspiré aussi bien les mouvements de mai 1968 que l'opposition à la guerre du Vietnam, ou les hippies de Berkeley et Woodstock. Pourtant la Beat Generation a aussi contribué à enrichir le mythe américain. *Sur la route*, le roman le plus connu de Jack Kerouac, est une ode aux grands espaces, à l'épopée vers l'ouest, à la découverte de mondes nouveaux.

Elisabeth GUIGOU, « La Beat Generation et son influence sur la société américaine »,  
*La République des Lettres*, le mardi 15 mai 2007.

## **DOCUMENT 5**

Pour des raisons de droit à l'image l'affiche ne peut figurer sur ce document, pour l'obtenir, vous pouvez écrire à l'auteur : sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

2 - 1 - 3 - Mai 68

**Travail préparatoire** : les étudiants doivent se renseigner sur les événements de Mai 68, les revendications portées par les étudiants.

Gilles CARON, Daniel Cohn-Bendit, mai 1968.

Pour des raisons de droit à l'image cette photo ne peut figurer sur ce document, pour l'obtenir, vous pouvez écrire à l'auteur : sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

Gilles Caron, membre de l'agence Gamma, fut un reporter de guerre reconnu de tous et couvrit tous les conflits importants. Ses portraits de combattants témoignent bien souvent de la souffrance et de la dureté de la guerre, mais, en photographiant Cohn-Bendit tenant tête à un CRS devant la Sorbonne avec un sourire goguenard, le combat est d'un autre ordre... Avec ce sourire et cet échange de regards, dans la foule compacte où les casques des CRS se mêlent aux étudiants sous le vieux porche de la Sorbonne, il a créé une image emblématique du mouvement étudiant de Mai 68, révolte désordonnée d'une jeunesse dorée face à l'ordre établi.

### **Écriture personnelle**

Le progrès d'une génération n'est-il fait que de sa contestation de celle qui précédait ?

## **2 - 2 - Ceux qui subissent leur génération ou se contentent de la vivre**

2 - 2 - 1 - Génération « choses »

- Georges PEREC, *Les Choses*, 1965. Pp. 49 à 52 (Edition « J'ai Lu ») pour la description de cette génération qui ne se définit pas.
- Georges PEREC, *Les Choses*, 1965. Pp. 183 à 188 - fin du roman - (Edition « J'ai Lu ») pour le renoncement des personnages à leurs idéaux.
- Ouverture proposée lors de la formation : deux chansons peuvent prolonger les extraits de Pérec
  - J.J. GOLDMANN : « Les Choses » dans l'album *Chansons pour les pieds*, 2001
  - A. SPUCHON : « Putain, ça penche » dans l'album *La Vie Théodore* de 2005.

#### 2 - 2 - 2 - La « bof » génération

- La génération des Baby boomers a engendré 2 générations aujourd'hui distinctes (accélération notable du rythme puisqu'une génération s'étale selon de nombreuses sources sur 30 ans) dont la « Bof génération » aujourd'hui rebaptisée Gen X ; les Gen Xers sont nés entre 1964 et 1979.

#### - Synthèse



## DOCUMENT 1

«La bof génération»

On les croyait violents, drogués, punks ou destroys, en tout cas révoltés. On se trompait: dix ans après Mai 68, les petits frères des enragés apparaissent tranquilles, trop tranquilles, partisans de l'ordre, farouchement individualistes, jouisseurs paisibles, indifférents à la politique et pas concernés par l'utopie. Telle est la découverte surprenante de la première grande enquête auprès des 13-17 ans menée par «l' Obs» et la Sofres. Au fil des réponses, ces ados semblent former la première génération sans rage et sans tabou. Josette Alia, Marie Muller et Alain Chouffan les découvrent et les décrivent attachés à la famille autant qu'à une permissivité sexuelle, tous genres confondus. Le journal cherche un mot qui les résume et invente la bof génération !

Jean DANIEL, *Le Nouvel Observateur* du 16 octobre 1978.

## DOCUMENT 2

### GENERATION 30 ANS CE QUE VEULENT LES DERNIERS ENFANTS DU BABY-BOOM

Un photographe de mode interpelle une de ses copines : Ha ! ben, si traîner avec les 25-35 c'est ton truc... Je vous imagine bien en pull chiné et Timberland, le nez dans votre Haagen-Dazs, à fredonner les génériques des vieilles séries télé. Faire rire les trentenaires avec les 25-35 , c'est imparable quand on s'appelle Valérie Lemerrier, Coluche des années 90, en version snob et féminine. Car les 30 ans le sentent bien, ils ont tous, qu'ils le veulent ou non, un petit côté fin de race. Derniers embarqués dans le wagon du baby-boom, avant le grand plongeon de la natalité : ils étaient 860 000 à arriver au monde en 1966, ils n'auront eu, leurs aînés et eux, que 710 000 enfants en 1995. Ultimes bénéficiaires de la méritocratie à la française aussi, pour qui un bon diplôme garantissait encore une entrée en fanfare, avec espèces sonnantes et trébuchantes, dans la vie professionnelle. Même s'ils restent une impressionnante force de frappe productive pour la nation, avec presque 7,4 millions d'actifs - ce qui représente 86 % de leur classe d'âge, tous sexes confondus -, le chômage et la précarité, ces plaies qui ravagent les rangs des 15-24 ans, ont fini par les rattraper.

En 1995, 20 % d'entre eux disaient avoir été chômeurs à un moment ou à un autre dans l'année , observe Georges Hatchuel, responsable de l'enquête annuelle du Credoc sur les aspirations des Français.

Cette situation particulière leur donne l'allure d'une génération stock-tampon, entre le monde enluminé des baby-boomers et l'ère sédatrice du papy-boom . Leurs parents appartiennent à la génération qui aura le plus bénéficié du XXe siècle, analyse Bernard Prétel, spécialiste en prospective sur la consommation au sein du Bipe, une génération qui n'a pas connu la guerre, qui a grandi et s'est enrichie avec les Trente Glorieuses, pour vieillir à l'âge d'or des retraites. Pour ces quadras blanchissants, avoir 30 ans ce fut, à la rigueur, un motif à avoir des états d'âme - comme la pauvre Mme d'Aiglemont, La Femme de trente ans, d'Honoré de Balzac, s'écriant : Je suis déjà vieille ! - mais pas un problème à caractère socio-économique. Ce ne serait toujours pas un âge segmentant , dans le jargon des experts publicitaires ou des hommes de marketing, vampés par la ménagère de moins de 50 ans. Du coup, le monde des décideurs s'est peu intéressé à eux. A la fin des années 80, Gérard Demuth, gourou des courants socioculturels chez Cofremca, découvrait bien quelques changements dans la dégaine trentenaire. Ils vivent davantage autour de leurs hanches, répondait au *Nouvel Observateur*, en 1989, le scrutateur des âmes consommatrices, ils marchent moins pointu, moins menu. Rien qui puisse faire conclure à la révolution sociologique... Le héros du roman culte de Douglas Coupland sur la Génération X, paru en 1990 aux Etats-Unis, avait d'ailleurs pris pour devise : Je ne suis pas un coeur de cible .

On commence seulement, mais un peu tard, à prendre la mesure du risque de glaciation économique que cette coupable négligence à l'égard des trentenaires fait courir à une France incapable de s'extirper de sa morosité. Qui ne s'est pas épanché sur ce thème : le grippage actuel de la consommation tiendrait à l'inquiétude que nourrissent les Français pour leur avenir collectif. Justement, les enquêtes du Credoc, qui ont l'avantage de s'étendre sur un spectre de quinze années, montrent que la montée de cette insatisfaction existentielle, spectaculaire depuis 1978, se polarise particulièrement sur les 25-34 ans. Alors qu'ils se trouvent en phase d'installation, commente Georges Hatchuel, ce sont eux qui ressentent le plus la difficulté des temps et qui éprouvent le plus le sentiment de se restreindre. Autrement dit, ce sont les plus gros consommateurs en puissance. Mais leur taux d'inquiétude, calculé par le même Credoc, est aussi celui qui a grimpé le plus rapidement depuis le début des années 80, passant de 14 % en 1983 à 31 % en 1995. Leur obsession première, c'est la stabilité.

L'âge médian d'entrée dans la vie professionnelle a reculé de trois ans en dix années. Depuis 1984, le nombre des trentenaires accédant à la propriété a commencé à baisser, à rebours de toutes les tendances passées. Et il reste un cinquième des jeunes Français habitant encore chez leurs parents à l'approche de la trentaine - soit deux fois plus qu'au début du premier septennat mitterrandien.

Ce qu'on appelle le vrai emploi se conquiert de plus en plus tard : pas avant 25 ans pour 75 % des hommes et 79 % des femmes, comme l'a montré une étude menée à la demande de la Cnaf auprès des 25-34 ans des années 90. L'âge moyen au mariage ne cesse d'augmenter depuis 1972, rappelle Michel Bozon, directeur de recherche à l'Ined et responsable de cette enquête. Il est passé de 22 à 26 ans pour les femmes et de 24 à 28 ans pour les hommes. Même les plus privilégiés des trentenaires n'ont pas pu ne pas respirer, à un moment ou à un autre, l'air toxique de la précarité. Signe révélateur, parmi toutes les populations suivies par le Credoc, les 25-34 ans manifestent une sensibilité exacerbée face à l'exclusion : contrairement au reste de la population, une majorité d'entre eux s'estiment directement concernés par ce fléau social. L'engagement associatif est beaucoup plus marqué, même dans la petite cohorte de hauts fonctionnaires de ma génération , note Cyril Roger-Lacan, 31 ans, conseiller d'Etat, actuellement directeur du cabinet de Xavier Emmanuelli, le secrétaire d'Etat à l'Action humanitaire.

Jacqueline MATTEI, Pascale-Marie DESCHAMPS et Henri GIBIER, *L'Expansion*, 21/03/1996.

### **DOCUMENT 3**

« Les trentenaires à la recherche du temps perdu », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n°4 de septembre à novembre 2006.

### **DOCUMENT 4**

PLANTU, *Wolfgang, tu feras informatique !* 1988.

Pour des raisons de droit à l'image, cette caricature ne peut être affichée, pour l'obtenir vous pouvez écrire à l'auteur sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

### **DOCUMENT 5 en prolongement possible**

Mylène FARMER, « Génération désenchantée », Album *L'autre* 1991.

### **Défense des Gen Xers**

### **DOCUMENT 1**

#### ***Avoir 17 ans en 78 : souvenirs de la bof génération***

Nos pères avaient vécu une jeunesse exaltante à l'ombre du feutre à large bord de Jean Moulin, du résistant képi du Général, bercés par le « Chant des partisans », frissonnant au pas martial de la grande Histoire en marche.

Nos grands frères, en 68, avaient retourné tous les pavés du Joli Mai, pour courir, radieux, loin du Vieux Monde, vers l'aube du Grand Soir de la révolution. Dix ans plus tard, nous autres, les petits, nous vîmes nos 18 ans tourmentés par cette question fondamentale : « *Robert Fabre, président du MRG, dénoncera-t-il le Programme commun de la gauche ?* » C'était en 1978, avant la Gauche, Bernard Tapie, les golden boys, Séguéla, tout ça. On a toujours, disent les sages, les grands hommes qu'on mérite. Avions-nous vraiment mérité ça ?

Raillant cette jeunesse décrite comme apathique, sans illusions et sans espoir, et ne sachant même plus, face aux grands problèmes du temps, distinguer le oui du non, (« le Nouvel Observateur »), inspiré, nous avait appelé la « *bof génération* ».

Quinze ans ont passé depuis ce titre terrible, et le temps nous semble enfin venu de rectifier ce lazzi historique, qui nous colle encore à la peau. D'accord, nous n'avons connu ni le Vercors ni les Aurès, et la dernière bombe au napalm était déjà rouillée quand nous fûmes assez grands pour voir sur une carte où se trouvait le Vietnam.

Quand même : osera-t-on dire d'une génération qui a vécu presque coup sur, coup le suicide de Mike Brant et la mort de Claude François qu'elle ne sait pas ce qu'est le tragique ? Non, on plaisante. Disons simplement que notre jeunesse, peut-être moins favorisée par l'Histoire, s'exprima plus subtilement que celles qui la précédèrent. Les grands avaient eu Marcellin, « *CRS = SS* » et le vertige révolutionnaire. Sous nos dents protestataires, nous ne pûmes nous mettre que la réforme Haby, ce qui fait un peu demi-genre. Eh bien, pourtant, nous défilions dans les rues en criant bien fièrement : « *Les Haby, au placard !* », ce qui prouve un sens certain de la dérision poétique et du slogan qui fait mouche. Sinon,, pour ce qui est de l'éducation politique au quotidien, nous ne fûmes pas plus démunis que d'autres. On allait, avec le prof d'histoire (un barbu, très sympa), voir « 1789 » d'Ariane Mnouchkine au ciné-club, et parfois la discussion sur la Révolution, la Terreur, tout ça, durait jusqu'à des 10 heures et demie passées. Et en semaine, encore... C'était le temps où les profs de philo (d'autres barbues), militants à la LCR, expliquaient que les notes étaient un instrument d'aliénation inventée par la bourgeoisie, et mettaient 5 à tout le monde en contrôle, parce que décidément les jeunes ne savaient plus rien.

Que nous importait. Sous nos pulls bordeaux marqués UCLA battaient des coeurs pleins d'espoir, et, fièrement montés sur des 103 Peugeot, nous roulions vers un monde fou où les maisons étaient bleues comme à « *Frisco* » - dans les chansons de Maxime Le Forestier. Oui ! Notre jeunesse aussi fut fougueuse et avide de révolte, et sut montrer à la société, aux pouvoirs et à la famille un sens téméraire du refus et de la rébellion. Ainsi, et à titre tout à fait personnel, je me souviens :

1) de n'avoir pas hésité à acheter « *Poète, vos papiers* », de Léo Ferré, sans demander l'autorisation à mes parents ; 2) d'avoir découvert le sentiment de l'éternité en fumant une cigarette à l'eucalyptus sur fond de « *Tangerine Dream* » (« *c'est super, hyperplanant tu vois* ») ;

3) d'avoir fait un remarquable geste de solidarité envers le prolétariat paysan en me rendant au lycée vêtu d'un bourgeron en velours noir, très seyant, imité de celui du héros de « *L'Arbre aux sabots* », film italien décrivant si longtemps et en dialecte la vie dans les campagnes au XIXe siècle.

La vie, vraiment, était plus douce. En ces temps où l'infâme virus n'existait pas, la seule maladie d'amour que nous connaissions était atroce mais évitable facilement : c'était une chanson de Michel Sardou.

Nous pouvions jouir sans entraves de la liberté sexuelle conquise par nos prédécesseurs. Cela consistait essentiellement soit, en semaine, à se passer une photocopie de l'article du Nouvel Obs racontant les travaux dirigés, et pratiques, de sexologie à la faculté de Vincennes ; soit, le samedi soir, dans des boums effrénées, à ne pas hésiter à embrasser des filles (avec la langue), sur des slows des Bee Gees, en remontant les mains sur leurs shetlands moulants. L'avenir était beau. En ces débuts de punkitude, une épingle de nourrice plantée dans l'anorak, nous goûtions aux vertiges du nihilisme en criant « *no future* » dans la grand-rue. Et nous frissonnions en lisant dans les journaux les inventions de Johnny Rotten, le mythique leader des Sex Pistols. Les pitoyables descendants des punks de notre temps se croient malins de jouer aux néonazis en fracassant de pauvres têtes de Turcs.

Johnny n'aurait jamais fait ça. Il se contentait d'insulter la reine d'Angleterre en marchant sur des tessons de bouteille, et de vomir sur les journalistes. Une autre classe. Mais c'est bien là le drame : de nos jours, les jeunes gens ont perdu tout sens de la distinction.

François REYNAERT, *Le nouvel Observateur*, 1993.

## **DOCUMENT 2**

### **On disait les 20-35 ans assommés par le chômage, et pourtant...**

#### **Les cent fleurs de la crise-génération**

Contre le mur de l'ANPE et le vide de la pensée, entre cinéma, roman, musique et arts plastiques, sans dieux ni pères, cette génération invente un monde nouveau où la dépression est une culture, la dérision une arme et la consommation courante une esthétique. Enquête sur les nouveaux artistes.

Certains eurent 20 ans dans les maquis, dans les Aurès ou sur les barricades du joli Mai. Ceux-ci ont eu 20 ans entre le suicide de Mike Brant et la retraite anticipée de Tabata Cash. On ne décide pas toujours du lyrisme de son époque. Pour dire l'enthousiasme avec lequel on a toujours considéré cette génération, rappelons simplement deux titres fameux dont «le Nouvel Observateur» les a gratifiés: en 1978, ils étaient la bof génération, en 1995; la génération salle d'attente. Ce sont les 20-35 ans.

Jusqu'ici, on les étouffait sous la compassion. Aux yeux de leurs aînés, tout les excusait: avec le chômage, le sida, la perte des valeurs et toutes ces choses, c'est si dur pour eux, n'est-ce pas? Certes. Seulement il faut peut-être cesser d'infantiliser une génération entière pour écouter plutôt la réponse qu'elle apporte elle-même à cette fameuse crise. A force d'aller chercher des cafés et de faire des photocopies pour les plus vieux, ces stagiaires attardés, ces «*mômes éternels*» que chante Jean-Louis Murat ont fini par rapporter, de leur va-et-vient dans une société en panne, une production considérable. Modestement, l'air de rien, ils sont en train de bouleverser le paysage culturel. Veut-on des noms ? En voici. Cinéma : Arnaud Desplechin, Mathieu Kassovitz, Karim Dridi, Cédric Klapisch, Malik Chibane, Pascale Ferran. Littérature: Michel Houellebecq, Vincent Ravalec, Agnès Desarthe, Virginie Despentes, Marie Darrieussecq, Mehdi Belhaj Kacem. Musique: MCSolaar, Miossec, Doc Gynéco, Dominique A... Bien sûr, il est toujours artificiel de regrouper des individus parce que le hasard les a faits naître à peu près en même temps. Cette liste n'est pourtant pas inutile. Elle prouve déjà que la culture des 20-35 ans ne se limite pas à la fausse fraternité des karaokés d'Arthur, aux plaisirs régressifs des «Enfants de la télé», aux teufs «Dance Machine» sur M6 ou aux bluettes d'Alexandre Jardin, elle n'est pas inutile. Incroyable ! Il y a donc, en France, des jeunes créateurs exigeants et subtils. Mieux, si l'on en juge par l'excellence des dialogues chez Desplechin et Kassovitz ou par le raffinement prosodique de MCSolaar, ces zazous sauraient même parler le français ! Les jeunes nous étonneront toujours.

De cette mosaïque apparemment éclatée se détachent, sinon une vision commune de la crise, au moins quatre grands tableaux qui donnent à voir cette jeune vague.

#### **1 - Ni dieux ni pères**

##### **Comment une génération d'orphelins a su se passer de maîtres à penser**

Dans «Comment je me suis disputé...», d'Arnaud Desplechin, le héros, jeune philosophe, recherche la voiture que son vieux maître a égarée. Il ne la trouve jamais. Dans son roman «Extension du domaine de la lutte», le héros de Michel Houellebecq, après une nuit de beuverie, ne retrouve pas non plus son automobile. «*Avouer qu'on a perdu sa voiture, note-t-il, c'est pratiquement se rayer du corps social.*» Cette génération est celle qui ne sait par qui être conduit, qui ne sait où aller et qui a perdu le moteur de l'Histoire. Ceux de 68 fonçaient avec une fougue souvent puérile sur l'autoroute de la révolution. Le héros de Desplechin, en 96, s'appelle Dédalus, ce qui est tout dire sur l'égarement de l'époque.

C'est la génération des adolescents attardés des «Apprentis» de Salvadori (1995), ces glandeurs comiques et mollassons qui passent leur vie à se lever à pas d'heure pour touiller d'improbables corn flakes lors d'interminables petits déjeuners, en ne rêvant de rien, dans des appartements où ils ne font que passer et qui d'ailleurs ne sont pas à eux. L'acteur Emmanuel Salinger s'étonne que dans les scénarios des hommes et des femmes de 30 ans s'appellent toujours entre eux des «garçons» et des «filles».

C'est la génération des orphelins, comme dans «Une femme seule», cette belle chanson du groupe IAM sur la mère, comme dans «Un secret sans importance», le dernier roman d'Agnès Desarthe où un étudiant s'efforce, précisément, de retrouver un père inconnu. Mais cette absence n'a pas que des aspects négatifs. Ceux de 68 déployèrent une énergie considérable à se débarrasser des pères qui les encombraient – les mandarins de l'université, de Gaulle, les «*vieux cons*» en général, figures emblématiques du temps –, mais ils déployèrent des efforts non moins titanesques pour les remplacer par d'autres. Ceux d'aujourd'hui sont probablement la première génération culturelle sans admiration ni haine déclarées. Il ne passe même plus par les têtes qu'on puisse avoir tort avec on ne sait quel Sartre pour n'avoir pas raison avec un nouvel Aron. La vogue n'est plus aux manifestes révolutionnaires. Nul n'a vu dans quelque bataille d'Hernani recommencée un Solaar, une Pascale Ferran, un Ravallec en gilet rouge conspuer Gainsbourg, en découdeur avec Jean-Luc Godard ou aller cracher sur la tombe de Marguerite Duras. L'époque des maîtres à penser n'est plus. Plus de Barthes, de Foucault, de Lacan; certes, plus de Trotski ni de Mao non plus. On vous le disait: tout cela n'a pas que des désavantages.

#### **2 - La dépression est une culture**

##### **Comment les enfants du Prozac et de l'ANPE ont su faire de la crise une oeuvre d'art**

«J'ai l'impression d'être une cuisse de poulet sous Cellophane dans un rayon de supermarché», écrit Michel Houellebecq dans son roman «Extension du domaine de la lutte». Cette «lutte», c'est la compétition professionnelle mais aussi sexuelle, avec ses vainqueurs et ses vaincus. Informaticiens, les héros tragi-comiques de Houellebecq n'ont «*pas de sexualité*,

*pas d'ambition*». Entre dépression et vertige pascalien, ces exclus téléphonent à SOS-Amitié, avalent des Mogadon et déclament contre «*l'effacement progressif des relations humaines*». Les gagners des années 80 avaient le goût du lucre et le culte de la performance. Le nouveau challenge de ces ectoplasmes, c'est, selon le titre d'une plaquette de Houellebecq, «Rester vivant», dans une société qui «*a pour but de vous détruire*». Même tentation suicidaire, sur fond de corruption et de désastre écologique, chez le rappeur Doc Gynéco, dont le clip «Nirvana» est interdit sur M6: «*Faut que je me supprime / Comme Bérégovoy / Aussi vite que Senna, je veux atteindre le Nirvana*». La chair est triste et j'ai lu tous les livres, dit Mallarmé. «*Plus rien ne m'étonne, plus rien ne me fait bander / Y a plus de couche d'ozone et les seins des meufs sont en silicone*», dit l'hypocondriaque tchatcheur. «*Triste comme le clown Zavatta*», le doc est «*en grève*», las des violences policières et de l'amour en CDD (contrat à durée déterminée).

L'autre face de la déprime, c'est la dépression sociale. On a beaucoup glosé sur le malaise des banlieues. C'est la société entière qui languit. Le sentiment d'échec hante les lascars de «la Haine» mais aussi les normaliens de «Comment je me suis disputé...». Arnaud Desplechin montre la vanité des diplômés en temps de crise. Assommé par la neurasthénie, Ivan Dédalus, le frère du héros, chôme des journées entières sur son lit. Il a appris le danois, une langue qui «*ne sert à rien*». Comme Henri, un personnage de «l'Age des possibles», qui prépare une inutile maîtrise de chinois. Indésirables, invendables, ce sont les fantômes du libéralisme.

La scène obsédante de ce jeune cinéma français, c'est l'entretien d'embauche. Elle correspond à la scène du duel dans les westerns. Chaque cinéaste invente sa réponse. Dans «Hexagone» de Malik Chibane, Mustapha fournit un faux CV au recruteur. Dans «En avoir ou pas», de Laetitia Masson, Sandrine Kiberlain couche avec lui. Dans «Etat des lieux» de Jean-François Richet, le héros, un ouvrier, se lève et se retourne pour lâcher un vent – un vent de liberté.

### 3 - Au-delà de la dérision

#### Comment les petits frères de Coluche et des Guignols redécouvrent les joies de la naïveté

L'a-t-on décortiqué avec angoisse, cet esprit de dérision qui aurait tout balayé dans les jeunes têtes, cet humour à la mitrailleuse lourde canardant tous azimuts, qui laisserait sur le tapis toute idée de morale sociale ou de conscience politique. Oui, cette génération est celle qui ne connaît d'autre éditorialiste que les Guignols; celle qui a donné à la scène presque autant de «nouveaux comiques» qu'on comptait de sous-branches du léninisme au temps de M. Krivine; celle où le Coluche est parlé plus naturellement encore qu'on parlait du cœur au temps de M. de Musset. Tout cela est connu et rebattu. Cela étant, il faut considérer que la meilleure critique du tout-dérision vient d'abord de cette génération elle-même. Ecoutez les désolations du romancier Michel Houellebecq: «*Tout doit passer par le filtre déformant de l'humour, humour qui finit bien sûr par tourner à vide et se muer en mutité tragique.*» Ecoutez l'éloge de la naïveté par la cinéaste Pascale Ferran citée dans la revue «Esprit»: «*A bas la dérision, le second degré qui vide le sens de chaque objet filmé (comme le gros plan de Tarantino sur la seringue dans "Pulp Fiction"), où tout devient prétexte à un coup de coude au spectateur, où le film ne renvoie plus qu'au cinéma sans aucun rapport avec le réel.*»

### 4 - Esthétique des petits riens

#### Comment ils trouvent de la poésie aux hypermarchés

Acheter des Danette, préparer une vinaigrette, choisir des tampons hygiéniques... C'est la comédie de la consommation vue par Pascale Ferran dans «l'Age des possibles». Mettre un polo ou une chemise, c'est l'un des dilemmes masculins de «Comment je me suis disputé...». L'esthétique des petits riens a remplacé la passion des théories, si chère aux modernes des années 60. Les jeunes artistes s'attachent aux gestes minuscules de la vie quotidienne. Dans «la Chinoise» de Godard, Anne Wiazemsky, terroriste rouge, sentait le soufre et fomentait des attentats contre l'impérialisme yankee; dans «l'Age des possibles», Christèle Tual sent la frite et travaille dans un McDonald's. Une métaphore récurrente: «*Goûte mes frites*», chante Valérie Lemerrier. Cela sonne comme un manifeste.

Pour cette jeune génération, seul le particulier est universel. Plutôt que de bâtir de grands systèmes, ces artistes scrutent les fast-foods et les cages d'ascenseur. Ils s'extasient devant les Abribus. Tout à coup, c'est un monde nouveau qui naît du chaos. En 1959, Robbe-Grillet écrivait «Dans le labyrinthe»; en 1996, Benoît Duteurtre écrit «Dans la sanisette». Visiblement, le jeune roman français a autant de goût pour Jean-Claude Decaux, roi du mobilier urbain, que la Ville de Paris. Dans «Recel de bâtons», Vincent Ravalec barbote à l'Aquaboulevard, comme Zola descendait dans la mine. Avec «Truismes», Marie Darrieussecq cochonne tous les mots en «isme» des maîtres à penser de jadis. «*Allah? Krishna? Bouddha ou Jéhovah? / Moi, j'opte pour ma paire de Puma / Elle guide mes pas*», dit Doc Gynéco. Finies les envolées théorico-mystiques. Les jeunes artistes sont des piétons. Ils font du porte-à-porte. Marche ou crève. Aujourd'hui, la littérature est un «petit boulot» de proximité, sans projet global. On ne veut plus subvertir la société de consommation; on la décrit de l'intérieur dans des satires tendres ou noires. «*Des poètes illustres s'étaient partagé depuis longtemps les provinces plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant [...] d'extraire la beauté du Mal*», écrit Baudelaire dans une préface aux «Fleurs du mal». Les jeunes écrivains se plaisent à extraire la beauté de la marchandise. Dans son recueil «le Sens du combat», Houellebecq exhume l'octosyllabe et l'alexandrin, ces vieux vampires, pour peindre la poésie des hypermarchés. Hugo mettait un bonnet rouge au vieux dictionnaire. Houellebecq lui met un code-barres. Boîte de thon Saupiquet, four micro-ondes, liquide-vaisselle, telles sont les «charognes» de cette fin de siècle, entre spleen et idéal, Cif et Ikea.

Fabrice PLISKIN et François REYNAERT, *Le Nouvel Observateur*, 17 octobre 1987.

### 2 - 2 - 3 - La Génération Y

- Visite du site de Julien POUGET sur la Génération Y (enfants nés de 1979 à 1994) : <http://lagenerationy.com/>

- Synthèse de documents génération Y sur le site <http://www.site-magister.com/bts/resume.htm>

- **Ecriture personnelle** : Vous retrouvez-vous dans ce portrait des Y ers? Ecrivez votre propre portrait de la "Génération Y".

## Séquence 3

### Quelles sont les nouvelles problématiques générationnelles ?

#### 1 - Le vieillissement de la population

##### 1 - 1 - Tout n'est pas catastrophique

1 - 1 - 1 - On vieillit bien

- « L'âge d'or des tempes grises », article de Achille WEINBERG dans le numéro spécial de *Sciences humaines* de mai 2008, pp. 50 et 51

Pour des raisons de droit à l'image, cette caricature ne peut être affichée, pour l'obtenir vous pouvez écrire à l'auteur sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

#### **- TEXTE**

#### **Quel avenir dans un monde qui vieillit ?**

Dès 1870, la France comptait 12,3 % de sexagénaires, contre 7,6 % et 7,7 % chez ses voisins anglais et allemands. Mais en cette fin de XIXe siècle, la France ne s'intéresse pas au fait qu'elle est le pays le plus âgé du monde. Elle est tout entière préoccupée par sa faible croissance démographique liée à la baisse de sa fécondité qui, selon certains, explique la défaite de 1870. De fait, la première puissance démographique se fait dépasser par ses voisins : les 27 millions de Français de 1800 deviendront 42 millions en 1930, quand dans le même temps les Anglais passeront de 15 à 46 millions et les Allemands de 25 à 64 millions !

Avec le recul, on se rend compte que la population française a vieilli en douceur. Dans son très éclairant *Atlas de la population mondiale* (1), Gilles Pison, démographe à l'Institut national d'études démographiques (Ined), explique qu'il a fallu cent quatorze ans à la France pour que la proportion des personnes de 65 ans et plus double, en passant de 7 à 14 %. Il n'aura fallu que quarante-deux ans à l'Allemagne pour connaître la même évolution et vingt-quatre ans au Japon.

#### **« Le degré de satisfaction qui baisse lors des dernières années de vie active augmente dans la première décennie de la retraite »**

Ajoutons que les personnes âgées d'aujourd'hui ne sont pas celles d'hier. « Pourquoi le vieillissement est-il toujours appréhendé comme négatif alors qu'il ne s'est pas traduit par une dégradation des conditions de vie ? », interroge Gilles Pison. « On vit plus vieux et on vit mieux », précise Hervé Le Bras de l'École des hautes études en sciences sociales. De fait, l'allongement continu de l'espérance de vie s'accompagne d'une augmentation comparable du nombre d'années de vie en bonne santé.

L'âge d'entrée en dépendance recule autant que l'âge au décès. Et on apprécie mieux la vie au fil des ans. « Les personnes qui ont entre 60 et 70 ans ont un ressenti très positif de l'existence ; le degré de satisfaction qui baisse lors des dernières années de vie active augmente dans la première décennie de la retraite », précise Didier Blanchet, responsable du département des études économiques de l'Insee.

« Puisque l'âge auquel on entre en mauvaise santé a reculé de dix ans en quelques décennies, il faudrait comparer les plus de 70 ans d'aujourd'hui aux plus de 60 ans d'hier », estime Hervé Le Bras. Même un ajustement plus modeste de cinq ans relativiserait le vieillissement et changerait la vision de la société : les 16,3 % de 65 ans et plus en 2008 se comparant aux 16,2 % de 60 ans et plus en 1950.

#### **"Imaginer de nouvelles manières de vivre mélangeant activité professionnelle, formation et loisirs au fil de l'existence"**

Mais on compare toujours les 21,8 % de 60 ans et plus de 2008 aux 16,2 % de 1950 et aux 31,9 % de 2050 (dans le même temps, en un siècle, les moins de 20 ans auront baissé de 30,1 % à 21,9 %). « On découpe la population en trois groupes d'âges fixes : les jeunes de moins de 20 ans, les adultes actifs de 20 à 60 ans et les âgés inactifs. Les statistiques n'aiment pas les limites floues, pourtant les frontières de la vie sont mouvantes, la jeunesse et la durée de la scolarité se sont considérablement allongées, les âges de la retraite aussi, constate Gilles Pison. Il faudra sortir de cette vision de la vie saucissonnée en trois périodes et imaginer de nouvelles manières de vivre mélangeant activité professionnelle, formation et loisirs au fil de l'existence. Cela semble utopiste, pourtant, la question se posera forcément. Si l'on parle de conflit des générations c'est seulement parce qu'on oppose les générations les unes aux autres. »

Parce que l'on oppose la part des inactifs, en augmentation, à celle des actifs, en baisse. Et parce que l'on s'inquiète, en conséquence, du financement des retraites. Mais y remédier en allongeant la durée d'activité des seniors ne risque-t-il pas de concurrencer les jeunes sur le marché de l'emploi ? « Il est probable que le problème de l'emploi des jeunes relève d'autres causes que de celle de la concurrence entre les générations », estime Didier Blanchet. Il en veut pour preuve, entre autres, le fait que les politiques passées de mise en préretraite n'ont pas créé d'emplois pour les jeunes.

« Il n'y a pas de guerre des générations mais des écarts qui se creusent », relativise Hervé Le Bras. « Dans les années 1970, poursuit-il, les pauvres étaient des personnes âgées, aujourd'hui les pauvres ce sont plutôt les jeunes. Le taux de chômage est plus important chez les jeunes que parmi les seniors. Les personnes âgées ont un patrimoine plus important que les actifs. La société a précarisé les jeunes au profit des personnes âgées. » Et laissons à Hervé Le Bras le mot de la conclusion : « On peut souhaiter aux jeunes de devenir des vieux ! »

- **TEXTE**

Les sexagénaires seraient-ils les bienheureux de notre société ? Une étude récemment publiée par l'Insee pourrait le laisser croire : après avoir analysé les enquêtes les plus âgés jouissaient d'un statut - objectivement cette fois - favorable. « Le niveau de patrimoine des plus de 50 ans excède de plus de 50 % le patrimoine moyen, leur revenu disponible net excède de plus de 15 % le revenu moyen », constatait le rapport.

En novembre, le portrait social de l'Insee arrivait aux mêmes conclusions : grâce aux revenus du patrimoine, le niveau de vie moyen des retraités est aujourd'hui proche de celui des actifs.

L'aisance des personnes âgées est renforcée par le système des prélèvements obligatoires français. « Ils opèrent un transfert instantané en faveur des plus de 60 ans », constate le Conseil. Ce phénomène s'explique par deux raisons : les prélèvements sur la consommation avantagent les plus de 65 ans, qui achètent souvent des produits faiblement taxés, comme les médicaments ou les livres ; et le taux d'imposition sur le revenu est moins élevé dans cette classe d'âge, notamment en raison de la faiblesse de la CSG sur les pensions de retraite.

Le financement de la Sécurité sociale, lui aussi, pèse moins sur les personnes âgées que sur leur descendance : selon le Conseil, les plus de 65 ans bénéficient largement des prestations vieillesse et maladie alors qu'ils contribuent peu à la CRDS, qui permet de rembourser la dette sociale. Ils sont également les grands bénéficiaires du système de retraite par répartition : les premières générations ont eu droit à un « repas gratuit » en accédant aux pensions alors qu'elles avaient cotisé tardivement, mais, surtout, elles ont contribué moins lourdement que leurs enfants.

Ce déséquilibre est en partie compensé par l'entraide familiale, qui permet de donner un coup de main aux générations montantes : beaucoup de personnes âgées aident leurs enfants devenus étudiants ou effectuent des donations. « Cependant, ces transmissions de patrimoine ne représentent chaque année qu'un peu plus de 1 % du patrimoine total et entre 10 % et 15 % des revenus des ménages, note le Conseil. De plus, ces transferts intrafamiliaux conduisent à accentuer les inégalités de patrimoine au sein même d'une génération et maintiennent, voire aggravent les inégalités. »

Ces quelques chiffres semblent dessiner, pour les plus de 65 ans, un paysage suffisamment enviable pour que le Conseil des prélèvements obligatoires évoque la possibilité d'un « sentiment d'"inéquité" intergénérationnelle ». « Au total, l'analyse des systèmes de retraite, de Sécurité sociale comme des transferts opérés par les prélèvements obligatoires mettent en évidence un transfert public en faveur des plus de 65 ans », constate le rapport. Mais ces moyennes masquent des situations contrastées : certains retraités - les plus âgés et les femmes - sont aujourd'hui en situation difficile.

Les différences de niveaux de vie sont en effet plus marquées chez les retraités qu'au sein des générations en âge de travailler : alors que le rapport entre les 10 % les plus riches et les 10 % les plus pauvres dépasse à peine 3 chez les actifs occupés, il atteint 3,25 chez les retraités, où l'échelle de revenus est plus ample. Selon le portrait social de l'Insee, les 10 % des retraités les plus modestes ont ainsi un niveau de vie inférieur à 888 euros par mois, ce qui les place à peine au-dessus du seuil de pauvreté (880 euros).

Ces difficultés se sont atténuées au cours des vingt dernières années mais elles touchent encore beaucoup de femmes. Carrières professionnelles incomplètes liées à la naissance des enfants, travail à temps partiel, persistance des inégalités salariales : selon la délégation aux droits des femmes de l'Assemblée nationale, le montant moyen des retraites féminines était, en 2004, de 38 % inférieur à celles des hommes. Ces inégalités se réduisent peu à peu mais elles restent marquées. « Pour les générations actuellement actives, le temps de travail sur l'ensemble de la carrière est 1,7 fois plus élevé pour les hommes que pour les femmes », regrette la délégation.

Anne CHEMIN, « Le bonheur des sexagénaires, au risque de l'« inéquité » », *Le Monde* du 30.11.08.

1 - 1 - 2 - La solidarité vers les plus jeunes fonctionne pour pallier certaines difficultés

- synthèse sur les grands-parents (disponible sur le site académique)

- Victor HUGO, deux extraits de *L'Art d'être grand-père*, 1877.
- Florence WAGNER, *Vies de famille* (magazine de la Caisse d'Allocations familiales) d'octobre 2009.
- CLAIRE CHARTIER et Vincent OLIVIER, *L'Express* n°3046 du 19 au 25 novembre 2009, rubrique « Société / Famille ».
- GRENON et GOUPIL, couverture du *Guide des grands-parents en BD*, 2000.

- « Renforcer les liens intergénérationnels », article de Jean-Pierre FLEURY dans *Valeurs mutualistes* de mai/ juin 2009, p. 11  
*Patrimoine, revenu disponible, prestations sociales : plusieurs études décrivent un statut favorable*

**1 - 2 - Mais ce vieillissement n'est pas anodin**

- « Le vieillissement au grand âge », article de Vincent CARADEC, dans le numéro spécial de *Sciences humaines* de mai 2008, pages 54 et 55

- Pierre BOURDIEU, « La solitude » dans la section « Les contradictions de l'héritage » de *La Misère du monde*, 1993 ; pp. 1382 à 1384 de la collection « Points Essais » au Seuil.

- Chanson de Linda LEMAY, « La centenaire », album *Les Lettres rouges*, 2002.

- L'emploi des seniors

**TEXTE 2**

Faut-il repousser l'âge du départ à la retraite ? Alors que le débat est relancé en France, Anne-Marie Guillemard, professeure de sociologie à l'université Paris-Descartes-Sorbonne, explique en quoi le vieillissement de la population ébranle les fondements du pacte générationnel construit après-guerre. Elle est l'auteure de *L'Age de l'emploi, les sociétés à l'épreuve du vieillissement* (éd. Armand Colin, 2003).

**Le vieillissement de la population, notamment en Europe, est l'une des données centrales de ce début de siècle. Quelles en sont les caractéristiques ?**

Le vieillissement touche l'ensemble des pays du monde développé, mais la France est particulièrement concernée car elle a connu, au lendemain de la seconde guerre mondiale, un baby-boom qui a duré près de trente ans, de 1945 à 1975. Depuis 2006, les générations nombreuses nées pendant ces années-là arrivent peu à peu à l'âge de la retraite : les décennies à venir vont donc être marquées par le départ massif à la retraite de ces baby-boomers. Ce phénomène est accentué par l'accroissement de la longévité : depuis presque deux décennies, l'espérance de vie à la naissance progresse, en France, d'un trimestre tous les ans !

**Un des effets de cet accroissement de la longévité est le raccourcissement de la période consacrée au travail. Quelle est l'ampleur de cette mutation ?**

En quelques décennies, les temps de formation et de retraite se sont allongés tandis que le temps de travail se restreignait fortement. Selon l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), en 1960, un homme passait près des trois quarts de sa vie au travail - 50 ans sur ses 68 ans d'existence. Trente-cinq ans plus tard, en 1995, il n'y passait plus que la moitié - 38 ans sur 76 ans d'existence. C'est une véritable révolution, et, là encore, un progrès social. Mais cela veut dire aussi qu'une petite fraction de la population - les 30-50 ans qui sont en activité - doit, dans un temps limité, faire vivre de gros bataillons de retraités et, plus largement, tous ceux qui vivent des transferts sociaux.

**En France, près des deux tiers des « seniors », les 55-64 ans, ont quitté le marché du travail. S'agit-il d'une singularité qui la distingue des autres pays européens ?**

Le raccourcissement de la vie de travail se retrouve partout en Europe, mais la France est le pays qui affiche l'un des taux d'emploi des seniors les plus bas du monde : 38 % ! En France, l'âge médian de sortie du marché du travail est de 58 ans ; en Suède, il atteint 64 ans. Cette singularité française est liée aux politiques publiques menées depuis la fin des années 1970 : au nom de la sauvegarde de l'emploi, la France a choisi la voie du partage du travail en incitant les salariés les plus âgés à partir en préretraite. Ce furent, par exemple, les préretraites-démissions de 1977, l'abaissement de l'âge de la retraite à 60 ans et l'ouverture des préretraites Etat à 55 ans, en 1982. Depuis, les pouvoirs publics ont tenté de revenir sur ces mesures mais, dès que la croissance était en berne, les gouvernements et les entreprises ont à nouveau eu recours à ces dispositifs.

**Pourquoi estimez-vous que ces mesures considérées comme un progrès social ont eu des effets pervers ?**

Avec la multiplication des mesures d'âge, le travailleur âgé a fini par être considéré comme inemployable, comme si son destin était d'être un inactif indemnisé. Cette politique de cessation anticipée d'activité des seniors est devenue une véritable culture de la sortie précoce partagée par tous les acteurs du marché du travail. Elle a déclenché une spirale d'effets pervers : dépréciation et inactivation des seniors. Les entreprises se sont ainsi désintéressées du sort des travailleurs « âgés » : pourquoi investir dans la formation après 40 ans ou l'amélioration des conditions de travail des plus de 50 ans si les pouvoirs publics vous aident à vous en débarrasser ? En conséquence, elles n'ont pas anticipé le vieillissement inévitable de leur main-d'oeuvre. Les barrières d'âge et la discrimination par l'âge dans l'emploi se sont en outre renforcées. Ce processus a conduit à une exclusion du marché du travail non seulement des seniors, mais également des juniors. Cette situation singularise la France : dans ce pays, l'âge est le premier facteur de discrimination dans l'emploi et la France souffre d'un déficit de l'emploi des seniors comme des juniors. Enfin, cette politique a conduit à privilégier une gestion qui segmente les âges à l'extrême. La politique de l'emploi a ainsi développé des dispositifs à l'intention des jeunes d'un côté, des seniors de l'autre (CDD seniors à 57 ans). L'enjeu, aujourd'hui, est de passer d'une gestion par l'âge à une gestion des diversités et de la synergie des âges. Ce qui suppose de mettre en oeuvre de nouveaux instruments de politiques sociales neutres sur le plan de l'âge qui adoptent la perspective du cycle de vie.

**Vous estimez que ces politiques ont bousculé le modèle culturel du cycle de vie à trois temps (formation, emploi, retraite) construit par les sociétés industrielles. Pourquoi ?**

A la fin de la seconde guerre mondiale, la France a construit son Etat social sur un pacte entre générations : aux jeunes la formation, aux adultes le travail et aux personnes âgées, qui étaient alors très pauvres, un temps d'inactivité indemnisé avec un droit à une pension de retraite. Les temps familiaux étaient alors calés sur ces trois temps des sociétés industrielles : après la formation venait le travail, mais aussi le mariage, puis les enfants. Cette logique s'est défaite avec l'avènement d'une société de la connaissance qui a individualisé et fragmenté le travail. Sont alors apparus des parcours de vie flexibles qui ont bousculé ce cycle de vie à trois temps : le travail peut désormais être interrompu par des temps de formation ou d'inactivité - les congés parentaux, par exemple. Les temps familiaux ne sont plus en concordance avec les temps professionnels : à 40 ans, on peut être le père d'un enfant en bas âge, une femme retournée chez ses parents après un licenciement ou un divorce, ou la mère tardive d'un bébé. Du coup, la protection sociale, qui épousait la distribution traditionnelle à trois temps de la vie, est incapable de répondre aux besoins nouveaux qui apparaissent dans ces parcours flexibles.

**Vous plaidez en faveur de réformes s'inspirant des modèles scandinaves. Quels sont-ils ?**

Les parcours ne sont plus standardisés. Il faut donc repenser les politiques de solidarité en substituant à la notion d'âge celle de parcours individualisés. Plutôt que de protéger l'emploi en restreignant, par exemple, les licenciements, il vaut mieux, comme le fait la flexisécurité danoise, protéger l'individu en indemnisant le chômage, mais aussi en accompagnant ses recherches d'emploi et en lui offrant une vaste palette de conseils et de formations. Il faut adopter la même stratégie en matière



de vieillissement. C'est ce qui a été fait en Finlande, qui a adopté un système de retraite à la carte, sans durée de cotisation standard ni âge légal de départ. Elle a lancé en 1998 un plan national dont le mot d'ordre était : « L'expérience est une richesse nationale. » Elle a massivement investi dans la formation des plus de 40 ans, a amélioré les conditions de travail des seniors et a appris aux entreprises une gestion des âges qui dynamise les fins de carrière. Les résultats sont là : le taux d'emploi des seniors est passé de 35 % à 53 % entre 1996 et 2005.

Propos d'Anne-Marie GUILLEMARD recueillis par Anne CHEMIN,  
« La logique du pacte social de l'après-guerre s'est défaite. Il faut repenser la solidarité »,  
entretien paru dans *Le Monde* du 21.06.09.

### **1 - 3 - Quelle solution ?**

- La cohabitation des générations, qui était jusqu'à peu traditionnelle en Chine (Confucius disait qu'il en fallait trois sous le même toit pour l'équilibre) → Lecture de la nouvelle *Une Canne à pêche pour mon grand-père* de Gao Xingjian, 1989.

## **DOCUMENT 2**

### Préambule

1. Le projet « Un toit, deux générations » entend développer une forme de relation intergénérationnelle originale, en offrant à des étudiants qui le souhaitent la possibilité d'être hébergés chez une personne âgée. Cette démarche solidaire a pour but de favoriser un enrichissement mutuel pour chaque partie à travers une meilleure connaissance de l'autre.

2. Ce projet repose en outre sur deux constats : la difficulté pour certains étudiants de se loger dans les grandes villes, ainsi que l'existence d'une souffrance liée à la solitude chez certaines personnes âgées. A travers cette démarche de cohabitation intergénérationnelle, l'initiative « Un toit, deux générations » souhaite contribuer à l'ensemble des actions menées sur ces sujets.

3. Cette cohabitation est envisagée sous l'angle de l'offre d'un logement par la personne âgée en contrepartie d'une aide bénévole à l'occupant du logement dans l'accomplissement de tâches, visites, déplacements qu'ils auront ensemble convenu sans être soumis à aucun lien de subordination mais avec la volonté de nouer des relations amicales et de solidarité. L'étudiant ne verse aucun loyer, en dehors d'une participation aux charges locatives. Cette présence active et amicale ne se substitue pas aux services de soutien à domicile existants ou qui seraient nécessaires.

4. L'adhésion au projet entraîne le respect de la présente charte, qui définit les engagements de chacun.

### Article 1

Le projet « Un toit, deux générations » est fondé sur le respect des règles de savoir-vivre essentielles à toute cohabitation harmonieuse. Une cohabitation réussie repose en effet sur la discrétion, le respect et la confiance mutuels ainsi que sur le dialogue et la tolérance. Le respect de ces règles fondamentales permettra à la relation de se développer dans un esprit de convivialité et de partage.

### Article 2

Une cohabitation réussie ne pourra s'établir et durer qu'en respectant des règles de colocation fondamentales.

2.1. Règles à respecter par la personne qui héberge :

Un logement décent doit être mis à la disposition de l'étudiant.

La personne âgée procède (fait procéder) aux menues réparations dans un délai raisonnable.

2.2. Règles à respecter par la personne qui est hébergée :

L'étudiant s'occupe de l'entretien de sa chambre.

Il évite de troubler le voisinage (bruit et tapage nocturne).

L'étudiant peut également entrer et sortir à sa guise de l'appartement. Il dispose librement de sa chambre et des pièces communes dont l'accès a été défini en commun.

2.3 Les règles et conditions de cette cohabitation s'inscrivent dans le cadre obligatoire de deux documents que les deux parties s'engagent à respecter : la présente Charte et la convention d'hébergement contre services.

### Article 3

3.1 Un organisme agréé est chargé de la recherche des personnes âgées et des étudiants intéressés par ce projet. Il procède à la mise en relation des deux parties. Il vérifie également les motivations de chacun et s'assure que le logement proposé par la personne âgée correspond aux exigences minimales de confort et d'hygiène.

3.2 Les deux parties rédigent, avec l'assistance de l'organisme, un Code de bonne conduite dans lequel seront définies, de façon conjointe, l'organisation de la vie quotidienne et les conditions acceptables de cohabitation pour chacun.

3.3 A ceci s'ajoute un engagement juridique, qui devra préciser les lieux auxquels l'étudiant aura accès, la durée de l'engagement (il s'agit d'un contrat renouvelable, à durée déterminée, d'une durée minimale d'un semestre universitaire), les modalités de rupture et les conditions financières (modalités de participation aux charges et une éventuelle caution). A ce document sera annexé un état des lieux.

### Article 4

L'organisme charge un médiateur du suivi des deux parties.

4.1 Le médiateur se tient à la disposition des parties pour répondre à leurs interrogations quant au respect de la charte et des engagements souscrits.

4.2 En cas de difficultés, le médiateur peut être saisi par l'une ou l'autre des parties : il vérifie alors le respect de la charte par les parties et propose une solution à l'amiable.

4.3 En cas d'échec de la médiation ou d'actes graves, l'engagement est rompu après que les deux parties ont été entendues.

MINISTERE DES SOLIDARITES, DE LA SANTE ET DE LA FAMILLE, Charte «Un toit, deux générations»  
document émanant du secrétariat d'état aux personnes âgées.

### **DOCUMENT 3**

#### **Un premier bilan du logement intergénérationnel**

Des personnes âgées vivant seules proposent, contre des menus services, d'héberger des étudiants en mal de logement. Après le succès d'une initiative partie de Barcelone, il y a sept ans, quatre associations françaises ont lancé en 2004 des formules similaires : LeParisolidaire à Paris, Atout'Âge dans le sud de la région parisienne, Logement Intergénération à Paris et à Rouen, Concorda Logis à Montpellier et à Nîmes et enfin l'association ESDS Services Inter-Génération à Lyon.

« Un toit, deux générations » : une charte de bonnes pratiques, a été élaborée mi-décembre 2004 par le secrétariat d'Etat aux Personnes âgées, la Fondation nationale de gérontologie et Sciences-Po. Elle a été lancée officiellement le 31 mars dernier lors du salon des Seniors organisé par Notre Temps magazine.

A ce jour, une soixantaine de binômes étudiants/personnes âgées a été créé par trois associations, LeParisolidaire, ESDS Services Inter-Génération et Concorda Logis. Un nombre plus important est prévu pour la prochaine rentrée universitaire. En attendant une évaluation d'étape, Accordages propose de faire le point sur cette démarche et ses réalisations.

#### **"Un toit, deux générations", pourquoi ?**

Deux constats majeurs sont à l'origine de cette démarche :

- **Des étudiants en mal de logement, un fléau dans les villes universitaires** : l'accès au logement pour les étudiants est devenu désormais un parcours semé d'embûches en raison de l'insuffisance de l'offre dans les résidences universitaires, de la rareté de logement adaptés dans le secteur HLM, des prix trop élevés du marché privatif et des exigences exorbitantes des propriétaires en matière de solvabilité et de caution. Un cocktail d'ingrédients explosifs.

- **Des personnes âgées, de plus en plus nombreuses, à vivre seules** : ce constat est confirmé par l'étude de l'INSEE de janvier 2005 [1], en effet, en 1999, sur les 8,3 millions de personnes vivant seules, les personnes âgées représentent plus de 55%. Si les femmes vivent moins seules que les hommes avant l'âge de 50 ans, la situation s'inverse ensuite avec un point culminant vers 85 ans : plus d'une femmes sur deux vit seules, contre un homme sur quatre.

#### **Principes d'une démarche**

La démarche « Un toit, deux générations » ne prétend résoudre ni le problème du logement des étudiants ni celui de l'isolement des personnes âgées. Son objectif est de créer, là où c'est possible, les conditions de rencontre entre une personne âgée et un(e) étudiant(e) dont les besoins et les attentes peuvent être convergents. Pour l'étudiant(e), un logement au moindre frais, pour la personne âgée, une opportunité de rompre son isolement. Enfin, pour les deux une cohabitation, source de liens d'échange et de solidarité réciproques.

**Plusieurs conditions** doivent être réunies pour former un binôme :

- la personne âgée, propriétaire (Concorda Logis) ou locataire, doit disposer d'une pièce libre convenable, meublée ou non, avec libre accès aux espaces communs (cuisine, sanitaire et salon).

- l'étudiant(e) doit s'engager à respecter les relations de bon voisinage, à assurer une veille passive, des menus services facilitant la vie quotidienne de la personne âgée et une participation aux charges (eau, électricité, entretien...).

Les deux parties se mettent préalablement d'accord sur les conditions de leur cohabitation (durée, attentes, exigences, possibilités). Cependant, deux dangers doivent être évités :

- aucun paiement d'un « loyer » ne doit être exigé sous peine de voir la cohabitation se transformer en **contrat de location** pure et simple, ce qui ne manquera pas de poser problème : fiscalité sur les revenus locatifs, risque de rupture du contrat de bail si la personne âgée est locataire.

- les menus services rendus par l'étudiant ne doivent pas s'apparenter à un « travail à domicile » déguisé, sous peine de voir la relation entre les deux parties requalifiée en **contrat de travail** (service ou aide à domicile).

#### **Modalités d'action**

- **Le recensement de l'offre et de la demande grâce à un travail de communication** : les associations reçoivent les offres d'hébergement et les demandes des étudiants, grâce à leurs sites Internet, à la diffusion de plaquettes d'information, aux partenariats avec les universités, les écoles, les associations de personnes âgées et les réseaux d'aide à domicile. Un **accueil téléphonique** est assuré au quotidien afin de répondre aux questions des personnes, âgées et jeunes, intéressées par la formule.

- La **visite au domicile** de la personne âgée : les associations effectuent une visite au domicile des personnes âgées intéressées afin de vérifier la qualité du logement, de la pièce proposée à l'étudiant et l'accès aux parties communes (sanitaires, cuisine...).

- Des **entretiens** avec les deux parties : d'abord, avec la personne âgée, l'objectif est de mieux cerner ses besoins, ses attentes et ses exigences (fumeur ou non, centres d'intérêts communs, disponibilité dans la vie quotidienne, les services demandés, la participation au frais...). Ensuite, avec l'étudiant(e), l'objectif est également de l'informer sur l'offre existante et sur les

réalités concrètes du partage d'un logement avec une personne âgée : contraintes de la vie quotidienne, exigences particulières...

Afin de créer d'harmonieuses et durables cohabitations, une première **rencontre** est organisée chez la personne âgée et un délai de réflexion est offert aux deux parties. Enfin, en cas d'accord, **une charte personnalisée** définissant précisément les conditions de leur cohabitation est signée en présence de l'association médiatrice.

Un **suivi des binômes** tout au long de la cohabitation est ensuite nécessaire : s'assurer du bon fonctionnement et du respect des contrats préalablement établis, répondre aux demandes des étudiants et des personnes âgées, intervenir en cas de litiges.

Pour bénéficier de ce service, les deux parties adhèrent à l'association qui les met en contact avec le paiement d'une cotisation annuelle variant entre 60 et 80 € pour l'étudiant, et 150 et 300 € pour la personne âgée, selon les associations et les régions. Ces cotisations permettent aux associations de couvrir une partie de leurs charges de fonctionnement. Les associations fonctionnent à ce jour grâce au bénévolat de leurs animateurs et pour certaines aux subventions reçues des pouvoirs publics.

### **Les bénéficiaires : qui sont-ils ?**

- **Des jeunes étudiants, des deux sexes, âgés en majorité de 18 à 20 ans**, qui quittent le domicile de leurs parents pour entamer une première ou une seconde année d'études universitaires. Un second groupe d'étudiants, plus âgés (certains jusqu'à 28 ans) et généralement étrangers (échanges universitaires) a été identifié. Tous ont en commun de ne pas trouver de logement en ville ou de ne pas avoir les moyens exigés par le marché. Enfin, la peur de l'isolement ne concerne pas uniquement les personnes âgées, les jeunes étudiants viennent souvent d'une autre ville ou de l'étranger, ne sont pas habitués et appréhendent de vivre seuls. La présence d'une personne mature à leur côté les rassure dans leur nouvelle expérience du monde étudiant loin de chez eux. Par ailleurs, cette formule permet la découverte d'une nouvelle région ou d'une nouvelle ville sans crainte.

- **Des seniors, en majorité des femmes** : Femmes ou hommes, les personnes âgées sont âgées de 60 à 90 ans, sont veufs ou divorcés, plutôt valides mais vivant seuls. Leurs motivations sont variées mais le besoin d'une présence humaine au quotidien arrive en tête des réponses. Héberger un jeune étudiant semble pallier l'absence de leurs enfants et petits-enfants dont les visites ne sont qu'occasionnelles. Plus concrètement, leurs attentes peuvent concerner aussi bien des petites courses, des sorties occasionnelles ou le partage de centres d'intérêts communs : jardinage, jeux de société, recettes de cuisine, voyages...

### **Bilan et perspective Rentrée 2005**

Depuis son lancement, à la rentrée universitaire 2004, une soixantaine de binômes a été constitué. Pour celle de 2005, une petite centaine de cohabitation est prévue. Cependant, de nombreuses demandes d'étudiants restent non satisfaites puisque les seniors sont moins nombreux à proposer ce type d'accueil. En effet, on est loin de l'engouement médiatique que le lancement de cette formule a suscité et du succès qu'elle a connue en Espagne, pays où elle a été initiée il y a plus de dix ans.

L'expérience est encore trop récente en France pour en faire un premier bilan. A ce jour, nous n'avons pas de données chiffrées sur les échecs, seule Concorda Logis déclare quatre échecs pour raison de non respect des termes de leur contrat. Toutefois, plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer le succès modeste d'une démarche largement médiatisée.

### **Des réticences fortes chez les seniors, un obstacle à lever**

Accueillir une personne qu'on ne connaît pas n'est pas aisé. Les personnes âgées sont plus réticentes à le faire, selon Mme Thuillez, fondatrice de Logement intergénérationnel. Elles sont plus réticentes à accueillir une « personne étrangère » ceci pour des raisons culturelles, et ont souvent une mauvaise image des jeunes.

### **Une formule qui ne touche pas les personnes âgées les plus isolées**

Les personnes âgées qui rencontrent des incapacités plus ou moins sévères dans leur vie quotidienne sont moins demandeuses de ce type de cohabitation : sentiment de peur, pas habituées à partager son logement avec une personne qu'elles ne connaissent pas, un mode de vie plus centré sur soi... alors qu'elles sont plus concernées par l'isolement.

### **Mieux mobiliser les réseaux de proximité**

Selon Oana Barré, fondatrice de Concorda Logis, les personnes âgées font circuler l'action par le bouche-à-oreille, et les demandes d'information viennent souvent sur recommandation d'un ami ou de la famille. Outre la diffusion de l'information dans la presse, les acteurs intervenant auprès des plus âgés, acteurs sociaux, réseaux associatifs seniors, familles, gestionnaires HLM, peuvent jouer un rôle important afin de mieux expliquer et rassurer les personnes âgées. D'où la nécessité de bien expliquer la démarche : ni une location ni un service à domicile.

### **Mieux définir les limites des engagements réciproques de la cohabitation**

Les deux parties doivent être conscientes des obligations de la cohabitation en général et des engagements signés dans la charte en particulier. L'étudiant ne doit pas être intéressé uniquement par l'accès à un logement sans frais de location. La personne âgée accueillante ne peut exiger de l'étudiant de se substituer à une aide ménagère. Tous doivent être motivés par une envie de partage et d'échange réciproques, selon un arrangement qui reste librement consenti, néanmoins encadré par une charte.

Un phénomène de mode ou un vrai besoin social ? Un bilan est en cours de réalisation, les résultats seront communiqués l'été ou l'automne prochains. La constitution, sous la houlette du secrétariat d'Etat aux personnes âgées, d'un

réseau des associations concernées, avec une charte de bonnes pratiques, sera sans doute un levier d'action en faveur d'une démarche pertinente et solidaire.

Mohammed MALKI, directeur d'Accordages, mai 2005 ; article sur le site [senioractu.com](http://www.senioractu.com)  
[http://www.senioractu.com/Un-premier-bilan-du-logement-intergenerationnel,-par-Mohammed-Malki\\_a4616.html](http://www.senioractu.com/Un-premier-bilan-du-logement-intergenerationnel,-par-Mohammed-Malki_a4616.html)

## - Les maisons autogérées de vieilles personnes : la maison des Babayagas

### **DOCUMENT 1**

#### **Valeurs fondatrices développées par l'Association**

**AUTOGESTION** : nous gérons notre habitat nous-mêmes, n'acceptant d'aide extérieure que le moins possible et pour pallier nos forces déclinantes.

**SOLIDARITÉ** : nous organiserons une mutualisation de nos moyens. Nous nous aiderons à bien vieillir ensemble et à aborder la mort dans la sérénité.

**CITOYENNETÉ** : nous l'exprimerons par ouverture sur la cité et échanges réciproques, articulant **Vie Politique, Vie Sociale et Vie Culturelle**, dans une perspective de démocratie participative.

**ÉCOLOGIE** : dans notre fonctionnement, nous veillerons à une gestion rigoureuse de l'eau, des énergies, des déchets. Nous impulserons une consommation favorisant économie solidaire et développement durable.

### **DOCUMENT 2**

Cette charte a été élaborée dans l'esprit des valeurs fondatrices développées par l'Association.

La charte décline les conditions de mise en oeuvre de ces valeurs dans le quotidien des personnes âgées habitant la Maison des Babayagas désignées ci-après par le terme « habitant », et développe les engagements réciproques de chaque locataire et de l'ensemble des locataires de la maison.

Un Collège des habitants de « *la Maison des Babayagas* » sera mis en place pour assurer la bonne mise en oeuvre de la Charte. Le collège des habitants est composé des personnes âgées habitant la « Maison des Babayagas ».

## **I. Engagement personnel de chaque habitant**

### **Entrée dans la maison**

**I. 1** Chaque locataire entre dans la « Maison des Babayagas » selon sa seule volonté et en pleine connaissance de la présente charte.

#### **I. 2**

**a)** L'habitant doit déclarer à son entrée une ou des « personne(s) de confiance », selon un document écrit signé des 3 parties – habitant, « personne(s) de confiance », Collège des habitants – chaque partie en gardant un exemplaire. Les « personne(s) de confiance » sont les personnes à contacter pour toute décision concernant la vie de la résidente, si celle-ci se trouve empêchée. Tout changement de « personne(s) de confiance » doit faire l'objet d'un même protocole.

**b)** Chaque habitant pourra préciser par un écrit remis aux deux autres parties ci-dessus les dispositions qu'il souhaite voir respecter, en cas de maladie et après son décès<sup>2</sup>, hors dispositions testamentaires.

**c)** L'habitant doit faire connaître le nom de son médecin traitant.

### **Vie dans la maison**

**I. 3** Chaque habitant est personnellement locataire, vis-à-vis de l'OPHM, de son logement

**I. 4 . a)** Il habite son logement personnel selon les règles habituelles d'un contrat de location. Toutefois il confiera un double de sa clé au collège des habitants

**b)** Il devra faire connaître ses périodes projetées de déplacements, afin de tenir compte des tâches de fonctionnement collectif de la maison.

**I. 5 a)** Chaque habitant vit chez lui selon ses choix et habitudes, recevant qui il veut. Toutefois, il est exclu qu'une personne tierce s'installe à demeure chez un habitant, hormis cas de nécessaire assistance ; dans ce cas, la décision est prise d'un commun accord entre l'habitant ou son/ses « personne(s) de confiance », et le Collège des habitants.

**b)** Tout habitant s'engage, s'il désire vivre à demeure avec une autre personne, à donner congé de son appartement dans les conditions précisées plus loin en 1.8.

**I. 6** Afin de contribuer à la bonne marche de la maison, selon les valeurs fondatrices énoncées plus haut, chaque habitant fait partie de droit et de devoir du Collège des habitants de l'association. Il est tenu de participer à ses réunions autant qu'il lui sera possible.

### **Départ éventuel d'un habitant.**

**I. 7 a)** Si un habitant envisage de quitter définitivement la maison, il devra en informer le Collège des habitants, en envoyant copie de la lettre de congé adressé à l'OPHM par lettre recommandée trois (3) mois à l'avance.

**b)** En ce cas, il ne pourra réclamer une quelconque récupération des versements qu'il aura effectués pour le fonds mutualisé défini à l'article II.11 de la présente charte

**I. 8** Chaque habitant s'engage à participer aux activités (y compris ouvertes sur l'extérieur) développées dans le local collectif situé au RDC et à supporter les charges qui pourraient à ce titre lui incomber.

## **II. Engagement collectif**

**II.1** Les habitants s'engagent à accueillir chaque nouvel habitant, selon les valeurs fondatrices énoncées plus haut.

#### **Vie au quotidien**

**II.2** Le Collège des habitants se réunit au moins 1 fois par mois. Il est responsable de la bonne marche de la Maison des Babayagas ; il définit les règles d'usage et de gestion des parties communes ; il établit le règlement intérieur de l'immeuble en concertation avec l'OPHM et veille à ce que chacun puisse y participer pleinement et en toute liberté d'expression

**II.3** Dans « *La Maison des Babayagas* », chaque habitant est assuré du respect de ses choix et convictions personnels.

1 Code de santé publique, article L 1111-6, loi n° 2002-203 du 4 mars 2002.

2 Code de santé publique, article L 1111-11, loi n° 2005-370 du 2 avril 2005.

Charte de Vie de la Maison des Babayagas 3 / 3

**II.4** Les habitants veilleront au bien-être de chacun, et à ce que soit préservé l'usage respectueux de l'habitat.

**II.5** Ils seront particulièrement attentifs à tout risque d'addiction mettant en danger un habitant et son intégration dans la vie de la Maison.

**II.6** Ils veilleront à ce qu'aucun prosélytisme ne soit exercé, particulièrement auprès d'habitants fragilisés par la maladie ou l'extrême vieillesse.

**II.7** Les frictions inhérentes à la vie en commun pouvant être préjudiciables à la solidarité entre habitants comme à leur engagement de vie citoyenne, il est prévu une intervention régulière d'un(e) médiateur(trice), aidant à démêler les causes d'éventuels conflits pour en permettre la résolution. L'acceptation de cette médiation et la participation aux rencontres prévues à cet effet, est de droit et de devoir pour chaque habitant. Nul ne peut s'en abstenir ou la refuser. Les décisions qui en découlent sont du ressort du Collège des habitants.

#### **Altération de l'état d'un habitant – cas de nécessité de départ**

**II.8** En cas d'altération des capacités de l'un des habitants, le Collège des habitants alertera son/ses « personne(s) de confiance ». Ensemble, ils pourront solliciter, des instances légales, que soit envisagée la mise en oeuvre de mesures appropriées (de curatelle ou de tutelle).

**II.9** Dans les cas d'extrême altération mentale d'un habitant qui ne permettrait plus l'engagement de maintien dans les lieux, tout changement de résidence de cette personne se fera autant que possible d'un commun accord entre son/ses « personne(s) de confiance » et le Collège des habitants, après conseils de divers intervenants – médecin traitant de la résidente, médiateur(trice), ou tout autre choisi d'un commun accord –.

**II.10** Dans ce cas, le Collège des habitants participera, dans la mesure du possible, au choix d'un établissement approprié. Les habitants pourront ainsi, si le lieu n'est pas trop éloigné, rester en relations régulières avec l'habitant parti, pour l'accompagner et maintenir l'engagement moral auquel cette charte engage.

### **III. Engagement réciproque – citoyenneté et solidarité**

**III.1 a)** Le volet résidentiel et le volet activités (y compris ouvertes sur l'extérieur) sont indissociables et fondent le projet « Maison des Babayagas ». Les habitants souscrivent à cette globalité et s'engagent à en préserver l'unité et à supporter collectivement les charges qui pourraient à ce titre leur incomber.

**b)** Un fonds mutualisé, destiné à la mise en oeuvre des valeurs inscrites à la présente Charte est constitué entre les habitants. Les principes d'alimentation de ce fonds, les conditions de son utilisation et de mise en place de solidarités inter-habitants seront définis par le Collège des habitants et fera l'objet d'un règlement intérieur.

**III.2** Les sommes versées dans ce cadre sont indépendantes des dons à l'Association que peut effectuer un habitant comme toute autre personne.

### **IV. Rupture**

**IV.1** En cas de différend important entre le Collège des habitants et l'un des habitants et si la mise en oeuvre des procédures de régulations prévues notamment à l'article II.7 n'a eu aucun effet ; le Collège des habitants en informera l'OPHM qui examinera toutes les suites possibles. Celles-ci pourront aller jusqu'à la mise en oeuvre des procédures contentieuses légales prévues en cas de manquement au règlement intérieur de l'immeuble.

**CHARTE de la Maison des Babayagas, site <http://www.lamaisondesbabayagas.fr/engagements-r%e9ciproques.html>**

## **DOCUMENT 3**

### **Un projet de maison de retraite innovant**

A presque 80 ans Mme Clerc lance un nouveau concept de maison de retraite à 100% pour les femmes !

Capgeris

**Madame Clerc, à bientôt 80 ans, vous venez de mettre en place un concept original : La maison des Babayagas. En quoi consiste cet établissement ?**

T.C : Beaucoup de personnes désignent la maison des Babayagas comme une maison de retraite ce qui me fait dresser les cheveux sur la tête ! En réalité, il s'agit d'une maison de vie. Certes nous accueillerons ici des femmes retraitées, souvent veuves, et pour qui la solitude devient difficile, mais notre établissement s'éloigne beaucoup des concepts tristes et peu attrayants des MAPAD ou EHPAD. Au contraire, nous voulons montrer que la vieillesse n'est pas une maladie et que les « vieux » eux aussi ont leur mot à dire.

Capgeris

**Comment fonctionnera cet établissement ?**

T.C : Il s'agit d'un immeuble composé de 19 studios de 35 m<sup>2</sup>, tous munis d'une cuisine, douche et WC. Un espace commun de 200 m<sup>2</sup> est également prévu pour les activités, telles que le soutien scolaire, les cours collectifs, etc. Un spa pouvant accueillir une douzaine de personnes va même être construit.

La maison sera située à Montreuil juste derrière la Maison des Femmes\* et sera fondée sur quatre piliers fondamentaux que sont : l'autogestion , la solidarité, la citoyenneté et l'écologie. Bien sûr seules des femmes pourront y vivre.

Capgeris

#### **Les hommes y seront donc interdits d'accès ?**

T.C : Disons plutôt qu'ils ne pourront pas y vivre. Mais nous pensons créer bientôt une nouvelle association nommée les Amis des Babayagas qui sera ouverte à tous. Néanmoins s'il arrivait à une pensionnaire de vouloir se mettre en couple, il lui faudrait laisser son appartement et rechercher un nouveau logement sur le champ

Capgeris

#### **Pouvez-vous nous en dire plus sur les quatre piliers ?**

T.C : Bien sûr ! Il s'agit des principes élémentaires de notre maison. C'est d'ailleurs ce qui en fait son originalité et la différencie des établissements classiques. Tout d'abord notre maison sera AUTOGEREE c'est-à-dire que nous ne voulons pas de directrice. Nous gèrerons donc tout toutes seules, qu'il s'agisse des finances comme du planning ou autre.

Ensuite nous serons SOLIDAIRES les unes les autres. En effet, beaucoup vivent selon le minimum vieillesse. Après avoir éduquer leurs enfants pendant des années sans un travail salarié, il ne leur reste plus aujourd'hui qu'une faible pension. C'est pourquoi nous nous aiderons financièrement.

Nous serons également solidaires par le corps. Si l'une d'entre nous a du mal à effectuer seule les gestes du quotidien, nous serons là pour l'accompagner. Néanmoins ce principe exclut d'emblée toutes maladies neurologiques qui nécessitent une véritable prise en charge médicale et qui serait trop compliquées pour nous à gérer.

Le principe de CITOYENNETE est également primordial. Les femmes et féministes que nous sommes doivent pouvoir s'exprimer et créer un rapport de force face à la politique. L'Histoire n'est pas finie et nous pouvons encore sauver le monde. En innovant nous espérons ainsi nous faire entendre.

Pour finir le quatrième pilier est l'ÉCOLOGIE. Dans un monde où chacun consomme sans fin, il est important de prendre conscience de la fragilité de notre planète. Aussi, nous vivrons comme des consommatrices éclairées, en économisant l'énergie au maximum, grâce à l'utilisation de capteurs solaires, de biobriques, en récupérant les eaux usées, en faisant attention à nos déchets, etc.

Capgeris

#### **C'est une véritable philosophie de vie que vous nous décrivez là. Quelle place accordez-vous à la connaissance et au savoir ?**

T.C : La plus grande des places. C'est d'ailleurs pour cette raison que conjointement à la Maison des Femmes\*, nous avons élaboré une Université du Savoir des Vieux. En faisant venir des professeurs et intellectuelles, nous étudierons ainsi l'anthropologie (pour la première fois de l'Histoire, les femmes ont une période féconde supérieure à leur période non féconde), la sociologie (la nouvelle classe des 80/100 ans, les professions qui maintiennent le plus longtemps en vie ...), l'économie, le droit (la retraite, la maltraitance, le droit à être euthanasiées), etc.

Capgeris

#### **Mais d'où vous sont venues toutes ces idées ?**

T.C : Mes convictions féministes me viennent de 1968, année pendant laquelle je me suis détachée d'une vie de couple sans intérêt et où j'ai affirmé mes idées. C'est à partir de là que j'ai commencé à participer à des groupes de paroles de femmes, ai étudié les discours féministes, etc.

La Maison des Babayagas est donc un aboutissement de mes réflexions sur la Femme et la place qu'on lui a donnée depuis toujours. Après m'être occupée pendant longtemps de mes enfants puis de ma mère grabataire, je ne voulais pas que mes enfants aient à subir ce que j'avais moi-même vécu. C'est à ce moment que m'est venue l'idée de construire un établissement totalement autogéré et qui libèrerait les enfants du poids de la vieillesse de leurs proches.

Avec deux amies nous avons donc commencé à travailler. Le projet a mis 10 ans à aboutir. Car même si le maire de Montreuil trouvait le concept génial, il nous a fallu attendre l'hécatombe de 2003 pour que les pouvoirs publics se décident enfin à nous porter main forte. Aujourd'hui je peux annoncer avec fierté l'ouverture de la maison des Babayagas pour printemps 2008.

Capgeris

#### **La Maison ouvrira donc dans deux ans, pourtant vous recevez déjà un nombre important de demandes. Comment sélectionnez-vous les candidates ?**

T.C : Nous prêtons beaucoup d'importance à leur parcours et à leur engagement pour les femmes. Après avoir rempli un bulletin d'adhésion nous envoyons ensuite aux candidates une invitation. Chaque mois nous organisons un repas au cours duquel les futures pensionnaires font connaissance entre elles et voient si le climat leur donne envie de continuer. Des colonies de vacances pour vieilles nous permettent également de tisser des liens.

Capgeris

#### **Et votre liste, est-elle déjà complète ?**

T.C : Heureusement non. Nous prenons notre temps pour cela.

Capgeris

**Vous avez déposé le nom de Maison des Babayagas à l'INPI. Que signifie le mot « Babayagas » et pourquoi l'avoir protégé ?**

T.C : Ce nom est issu d'un compte populaire mettant en scène une vieille sorcière russe qui habitait au bout de la forêt et que les enfants venaient visiter pour obtenir des confiseries. Elle les transformait en pain d'épices quand ils lui en dérobaient. Babayaga est donc une passeuse, un guide vers un chemin initiatique. Les raisons pour lesquelles nous avons déposé la Maison des Babayagas à l'INPI résident dans le respect des quatre piliers qui fondent la Maison. De plus en plus de Maisons des Babayagas se développent aujourd'hui, et nous ne voulons pas que ce concept tombe aux mains des politiques ou de la médecine.

**Interview de Thérèse CLERC sur le site <http://www.capgeris.com/types-d-etablissement-309/interview-de-therese-clerc-un-projet-de-maison-de-retraite-innovant-a5765.htm>**

## **2 - Le mal-être des jeunes générations**

### **2 - 1 - Génération Kangourou**

#### **DOCUMENT 1**

#### **Génération Kangourou : 20-30 ans et toujours chez leurs parents**

Etudes à rallonge, parents copains, précarité et chômage... pourquoi sont-ils si nombreux à rester lovés dans le nid familial? L'Express a poussé les portes.

On trouve encore souvent sur leurs étagères une peluche adorée ou une vieille maquette. Aux murs sont punaisés les posters de leurs années lycée. Ils dorment dans leur lit d'enfant, mais ils n'ont plus 20 ans, parfois depuis longtemps. Génération kangourou. Au chaud chez papa-maman, à l'âge où Rimbaud avait achevé son oeuvre... Selon une enquête de l'institut Louis Harris (novembre 1997), un jeune sur deux entre 21 et 24 ans, un sur cinq entre 25 et 29 ans reste toujours scotché chez ses parents.

En l'espace d'une génération, le calendrier d'entrée dans la vie adulte a été totalement bouleversé. Dans les années 60 et 70, ceux qui sont aujourd'hui parents quittaient leur famille très tôt. Chambre sous les toits et amours contestataires. Au temps de la pilule et des minijupes, on faisait ses valises pour conquérir sa liberté. Et, très vite, on décrochait son premier job. «La contestation est le privilège d'une société qui se porte bien. Aujourd'hui, si on claque la porte, on risque de le payer toute sa vie», affirme Emmanuel, 25 ans, en DEA d'économie. Les «grands enfants» des soixante-huitards jouent donc désormais les prolongations. Ils accumulent les diplômes, collectionnent les jobs sans lendemain, les amours à l'essai, et restent sous le toit familial. Si confortable quand il fait froid dehors.

«Je n'ai jamais obtenu d'emploi stable. Ce serait inconscient de partir dans cette incertitude», explique Fabien, 26 ans, qui erre depuis six ans de petits boulots en CDD. «Je ne trouve que des jobs au noir ou payés 50 francs de l'heure. Je n'envisage pas de m'installer dans ces conditions!» tempête Anne-Laurence, baccalauréat à 16 ans, architecte à 25, au chômage depuis huit mois. «J'attends d'avoir mis de côté un pécule. Je ne veux pas quitter ma famille les poches vides. Ils sont prêts à m'aider. Ils m'hébergent avec ma copine», se justifie Luc, 26 ans, licence d'échanges culturels européens et vendeur par intérim depuis un an.

#### **Des mineurs au long cours**

«C'est un changement socio-démographique majeur», analyse Nicolas Herpin, sociologue à l'Insee. Une nouvelle classe d'âge est née, celle des «post-adolescents», ainsi que les baptise le psychanalyste Tony Anatrella. Physiquement adultes depuis longtemps, ils flirtent et draguent depuis leurs 14 ans. Ils ont souvent ordinateur et téléphone portable, bénéficient d'une large liberté, mais, mineurs au long cours, ils sont tenus radicalement en marge de l'activité économique. «Dès qu'on réussit en classe, on vous incite à faire des études longues. On n'a pas vraiment le choix», regrette Hervé, 25 ans, en DESS d'automatique, qui aurait préféré prendre son indépendance dès 18 ans, «un âge où l'on est tout à fait prêt à s'assumer», affirme-t-il.

Las ! Depuis les années 70, l'âge moyen de fin d'études a progressé de cinq ans. Les parcours scolaires n'en finissent plus de zigzaguer. Carine, après un Deug d'économie avorté, poursuit ses études par un BTS de publicité. Le secteur se révèle bouché. A 25 ans, elle décide d'entamer une formation de déléguée médicale. Luc, peu motivé par son BTS, s'inscrit, lui, en néerlandais à la fac, puis se lance dans une licence d'échanges culturels, après avoir tenté en vain de se spécialiser dans le multimédia. «C'est la génération Passe ton DEA d'abord!» ironise le sociologue Bernard Préel, directeur adjoint de la société d'études Bipe Conseil. La plupart des parents sont largués dans le labyrinthe éducatif. Mais ils sont prêts à tout pour soutenir leur progéniture. Car, sans diplôme - ils le savent bien - ce sera la galère assurée. Un quart des jeunes ouvriers sont toujours sous le toit familial dix ans après leur CAP. Les parents, dernier refuge quand on trouve toutes les portes closes.

«Si je pouvais, je partirais. Mais comment voulez-vous payer chaque mois un loyer quand vous n'arrivez pas à obtenir un contrat de travail ferme?» interroge Fabien, rivé malgré lui au pavillon familial. De fait, les emplois stables à temps complet sont devenus une denrée rare pour les débutants. En 1991, un sur deux en décrochait un au sortir de l'école. En 1995, ils ne sont plus qu'un tiers à se caser aussi facilement. Et les heureux élus sont souvent payés au lance-pierre. En 1984, le niveau de vie moyen des moins de 30 ans était de 20% inférieur à celui des quinquagénaires. Aujourd'hui, l'écart s'est fortement creusé. En moyenne, les jeunes gagnent moitié moins que leurs parents. «Ceux qui préfèrent la liberté du loup au confort du chien expérimentent pour la première fois le ?descenseur? social», résume Bernard Préel.



Pas étonnant si les 20-30 ans hésitent à quitter le foyer. «Je fais souvent des calculs. Je sais que, même si j'obtiens un DESS réputé, je démarrerai au mieux à 7 000 francs net par mois. Avec un loyer à payer, je vivrai dix fois moins bien qu'à la maison», s'inquiète Blandine, 21 ans, en maîtrise de sociologie. Franck, 28 ans, diplômé d'une bonne école de commerce parisienne, a rapidement pris conscience de ce décrochage des salaires. A la tête d'un service de 25 personnes dans un hypermarché, il gagne 8 000 francs net en travaillant cinquante heures par semaine. En guise d'augmentation, son patron se contente de lui répéter: «Vous avez un excellent potentiel!» Quant à Anne-Laurence, architecte au chômage, elle envisage carrément d'aller voir une assistante sociale afin de toucher le RMI, si, au printemps prochain, elle n'a toujours rien trouvé.

#### «On est obligé d'aider»

«Si les familles n'aidaient pas massivement tous ces jeunes, il y a longtemps que ceux-ci se seraient révoltés contre le sort qui leur est fait», affirme Robert Rochefort, directeur du Credoc. Tous les parents casquent, chacun à leur manière. 2 000 francs d'argent de poche pour Christine, 25 ans, fille de chirurgien. Ligne téléphonique personnelle pour Carine, 28 ans. Gîte et couvert toujours assurés pour Alexandre, 26 ans, mère seule, payée à peine plus que le Smic. La dernière enquête réalisée par l'Observatoire de la vie étudiante montre que les familles modestes aident leurs enfants autant que les plus favorisées. «Les transferts financiers entre générations bénéficient pour l'essentiel aux 20-30 ans, soutenus à la fois par leurs parents et par leurs grands-parents», note de son côté Claudine Attias-Donfut, auteur de *La Famille providence* (La Documentation française). «On est obligé d'aider. Autrement, ils ne s'en sortent pas. J'en ai parlé à mes proches. Tout le monde fait pareil, plus ou moins discrètement», avoue Geneviève, 48 ans, qui a hébergé pendant cinq ans son fils Emmanuel et sa petite amie Christelle.

#### A l'«hôtel» familial

Mais l'allongement des études et la précarité économique ne suffisent pas à expliquer cette cohabitation prolongée des jeunes et de leurs parents. «Ils restent parce que la famille s'est complètement transformée depuis vingt ans. Il y a eu une totale libération des moeurs», analyse le sociologue Olivier Galland. La génération 68 s'était affirmée en s'opposant à l'ordre établi, en jetant aux orties les principes de ses parents, décidément vieux jeu. Aujourd'hui, installée dans la vie, pourvue d'emplois rémunérateurs, elle abrite ses propres enfants sans interdits moraux, petit ami à demeure si nécessaire, en toute permissivité. «Je fais ce que je veux. Je n'ai pas d'horaires. Si je souhaite manger ailleurs, il suffit que je prévienne. Et je dispose de la voiture. C'est utile pour chercher du travail», témoigne sans états d'âme Nathalie, 25 ans, DEA de chimie en juin dernier, qui vit depuis quatre ans avec son ami. «Il dort à la maison, ou bien je vais dans sa famille à lui. Je vis une vie de couple normale, tout en étant chez mes parents», explique-t-elle.

On n'en parle guère, mais les bébés couples comme le sien sont devenus monnaie courante, abrités par l'une ou l'autre des familles, voire alternativement. Tony Anatrella juge cette cohabitation malsaine. «On frôle parfois l'ambiance incestueuse, d'autant que l'habitat moderne, avec ses cloisons de papier, n'arrange rien», affirme-t-il. Tous les parents ne sont pas de cet avis. «Mon mari et moi, nous n'avons vécu ensemble qu'après notre mariage, alors que nous nous étions connus très jeunes. Notre couple en a souffert. Je n'ai pas souhaité que mon fils connaisse les mêmes frustrations», raconte Geneviève.

Des parents copains qui paient sans juger, qui protègent sans brider, pourquoi les quitter? «C'est pratique. On mange bien. On n'est pas seul. Il n'y a pas de factures. Avoir pu rester aussi longtemps, pour moi, c'est une chance», reconnaît Céline, 28 ans, cadre commercial depuis huit mois, qui, grâce à l'«hôtel» familial, a pu se payer deux séjours longue durée à New York et Jérusalem.

#### Jouir du moment présent

La plupart des 20-30 ans, comme elle, s'offrent le superflu à coups de petits boulots: sorties, fringues, cigarettes, musique, voyages... «Si elle n'imagine plus son futur, cette jeunesse entend au moins jouir du moment présent», note Bernard Préel. Carine, la visiteuse médicale, épargne la moitié de son salaire (8 500 francs) et claque sans complexe tout le reste: «Si je vois un tailleur à 1 500 francs, je n'hésite pas une seconde.» Ses parents, qui ont eu une jeunesse moins dorée, lui épargnent toute dépense quotidienne. Simplement heureux de pouvoir encore garder quelque temps auprès d'eux leur petite dernière.

Car, si on a parfois l'impression que les jeunes s'incrument, pères et mères, le plus souvent, ne font rien pour les pousser dehors. Au contraire. «Le jour où je partirai, mes parents seront tristes. On met de la vie, de l'animation dans la maison», dit Nathalie. «Ma mère ne veut pas couper le cordon. Le jour où elle ne pourra plus s'occuper de moi, de mes vêtements, de ma santé, de ce que je mange le soir, ça va lui faire un vide pas possible», raconte Stéphanie, 23 ans, étudiante à Sciences po, qui occupe un studio proche de l'appartement familial. «On se retrouvera comme deux vieux. J'y pense avec appréhension», avoue la maman d'Hervé, pourtant fort active.

Les mères les plus bosseuses, celles qui se sont le moins occupées de leurs enfants en bas âge, sont les plus accros lorsqu'ils menacent de partir. Elles les voulaient autonomes à 5 ans, les envoyaient en colo à 7 ans. A 8, ils avaient la clef au cou, quand ils rentraient seuls de l'école. Quinze ou vingt ans plus tard, elles culpabilisent et repassent tendrement les chemises de leur garçon d'un mètre quatre-vingt-dix. Garder longtemps les enfants à la maison, n'est-ce pas aussi pour les parents une manière de retenir leur jeunesse? De lutter contre le temps qui file? Bref, une forme d'égoïsme pour une génération de quinquagénaires qui n'a jamais connu la dureté du monde: ni guerre ni crise économique ne l'ont affectée (voir, ci-contre, l'interview de Patrice Huerre).

#### Un monde complexe

Au-delà de cet éclairage générationnel, il y a la réalité de l'époque. Les conditions de vie. Pourquoi partir quand tout vous retient? «Les cohabitations de longue durée permettent aux jeunes de trouver peu à peu leur voie dans un monde de plus en plus complexe. En les hébergeant, les parents leur offrent la possibilité de tracer lentement leur chemin personnel, en tâtonnant, en expérimentant», analyse Pierre Martinot Lagarde, qui a coordonné un numéro de la revue *Projet* consacré aux itinéraires et aux stratégies des 18-30 ans. Fabien, ainsi, après six ans de galère, commence à 26 ans à entrevoir son avenir. Féru d'arts martiaux, il envisage de transmettre sa passion aux plus jeunes. Alexandre, fils d'une employée des postes, même âge, se dit, lui, à mi-études. Il se lance dans un doctorat pour devenir, espère-t-il, expert en mobilier du XVIIe siècle. De la liberté gagnée sur des destins qui autrefois auraient été tracés d'avance.

Mais une liberté cher payée. Cette situation nouvelle dans la relation enfant-parent est, sans doute, d'abord une contrainte - l'effet d'une réalité économique et sociale nouvelle. D'après le sondage Louis Harris, s'ils avaient le choix - entendons les moyens de leur indépendance - neuf jeunes sur dix quitteraient tout de suite le foyer familial...

Agnès BAUMIER et Marie-Laure DE LEOTARD, *L'Express* du 08/01/1998.

## **DOCUMENT 2**

Extraits de *Tanguy* d'Etienne Chatiliez, 2001

### **2 - 2 - Les menaces qui pèsent sur les jeunes**

#### **2 - 2 - 1 - Génération précaire**

##### **TEXTE 1**

###### **Génération Stagiaire**

Sous prétexte de formation, les stages se multiplient. But de l'opération : un emploi déguisé et un salaire défiant toute concurrence... pour les employeurs

Stage de vente Paris d'une durée d'un an : au sein de notre équipe vous participez aux missions suivantes : accueillir la clientèle, présenter les articles, réceptionner et ranger les articles, vérifier l'état des stocks et des réassorts ; bac minimum, anglais, la pratique d'autres langues est un atout. »

« Ce stage payé 500euros, c'est le magasin de sacs de luxe Céline, du groupe Lvmh, qui le propose. Chez Céline, un sac coûte plus cher qu'un stagiaire, ironise Julien Bayou, vingt-huit ans, militant de Génération précaire, mouvement qui lutte contre l'abus du recours aux stagiaires. Sous prétexte de formation, on recrute une vendeuse à bas prix. » A l'origine, le stage était une expérience pédagogique permettant aux jeunes de s'insérer professionnellement. C'est parfois encore le cas quand les stages ont lieu pendant le cursus scolaire. Mais combien d'emplois sont déguisés en stages ?

Sur 800 000 stages effectués chaque année, on évalue à 100 000 les emplois déguisés. Avec la crise, le nombre de stages est monté à 1,2million en moins d'un an. Dans le même temps les emplois juniors ou d'assistants disparaissent des annonces. Six mois de stage coûtent à l'employeur 2 000 euros, contre 12 000 pour un employé au Smic... Plus économique qu'un salarié chinois, le stagiaire est aussi une recrue modèle : il n'a pas de contrat de travail, pas de congés payés ; il ne peut ni se syndiquer ni saisir les prud'hommes ; l'employeur n'a aucune cotisation sociale à verser.

Plus le stage est prestigieux, dans une entreprise ou un secteur valorisé, moins il est rémunéré. Ophélie, vingt-six ans, le sait bien : diplômée de Sciences- Po, parlant quatre langues dont le russe, elle sort de trois ans de stages ininterrompus, d'abord dans la fonction publique, puis pour un cabinet d'intelligence économique dans lequel elle occupait un poste de conseiller stratégique. « On facturait mes services aux clients 10 000euros. Je touchais 370euros par mois. Mon loyer est de 350 euros. Pour vivre, je me suis endettée. J'ai travaillé la nuit. » Après deux stages de six mois, Ophélie est remerciée. « J'ai droit au Rsa, le minimum vital, mais psychologiquement je suis usée. Je rêve d'un emploi qui me permette de vivre. »

Le système des stages est pervers puisque l'exploitation est consentie. A défaut d'emploi, pour ne pas perdre pied socialement, un jeune accepte un stage. Ce faisant, il occupe un emploi qui n'est plus à pourvoir... Ce traitement réservé à la jeunesse tire vers le bas les salaires des aînés, gèle les embauches, bref il pénalise tout le monde. « Certains stagiaires se retrouvent à manager des équipes de 15 personnes. C'est inadmissible », s'indigne Julien Bayou. L'association se bat pour que soient supprimés les stages hors cursus (un sur deux), proposés aux diplômés prêts à entrer dans la vie active. Ils pourraient devenir illégaux prochainement

Anne Marie THOMAZEAU, *VIVA Magazine*

##### **TEXTE 2**

###### **Bienvenue dans un monde précaire**

Comme on achève bien les chevaux, on exploite bien les stagiaires dans une société gangrenée par le chômage.

« Quel est le comble du stagiaire ? Former le stagiaire qui doit le remplacer... » Non, ce n'est pas une devinette de mauvais goût. C'est la terrible réalité vécue par une jeune diplômée d'une école supérieure de commerce qui vient d'enchaîner trois « stages » dans l'industrie du cosmétique. Les nombreux témoignages recueillis par l'Humanité sont édifiants. Travail gratuit, remplacement de postes de titulaires, dépassements d'horaires, services entiers composés de jeunes bien formés n'ayant pour seul salaire que l'espoir de trouver un emploi... Décidément, comme on achève bien les chevaux, on exploite bien les stagiaires dans une société gangrenée par le chômage, et où les managers du libéralisme exigent des jeunes diplômés des capacités à « se vendre » au prix le plus « compétitif ».

Quand le Code du travail est vilipendé par le grand patronat et la droite comme une entrave à la liberté d'entreprise, il n'est pas étonnant d'assister au détournement d'une disposition censée permettre à des jeunes d'enrichir leur formation par une première plongée dans le monde du travail. Le système est alors perverti pour permettre à des sociétés d'accroître les profits au moindre coût, en l'occurrence à coût nul. Les premiers abus ont vite fait boule de neige au point que l'on assiste actuellement à une véritable explosion de l'utilisation des stagiaires dans la production. Plus d'un million de stages chaque année. Alors que les entreprises devraient fournir aux jeunes une formation, c'est souvent tout le contraire qui se passe : les jeunes font profiter à l'entreprise de leur formation. Au bout du temps légal le plus souvent, le patron piétine leur enthousiasme et leurs espoirs. C'est tout juste si on ne leur présente pas comme un cadeau de pouvoir aligner le nom de la firme dans un curriculum vitae, avant d'être renvoyé sur le marché du chômage.

L'armée de réserve du chômage, que dénonçait déjà en son temps Karl Marx, fournit, à l'heure du néolibéralisme mondialisé, de nouvelles opportunités pour le patronat. De stages en CDI, et aujourd'hui en CNE, qui allonge la période d'essai à deux ans, les jeunes voient se dessiner devant eux un avenir d'incertitudes dans une société de précarisation généralisée. Ou du moins, presque généralisée, puisque les heureux élus du hit-parade du CAC 40 et tenants des grandes fortunes se voient dotés de garanties d'existence des plus solides. Ce qui n'a pas empêché la nouvelle patronne des patrons, Laurence Parisot, de commettre, lors de l'université d'été du MEDEF, une citation qui restera dans les annales du cynisme antisocial : « La précarité est une loi de la nature, comme la vie, la santé et l'amour. » Elle pensait davantage aux jeunes diplômés qui galèrent pour se faire remarquer d'un DRH qui prolongera peut-être leur stage qu'à un ancien dirigeant de Carrefour débarqué avec un parachute en or, ou encore aux milliardaires bénéficiant de la baisse de l'ISF.

S'ils ne sont pas des salariés, ces stagiaires soumis à la corvée patronale ne sont pas non plus des chômeurs. Tout fait ventre pour un gouvernement si soucieux de faire disparaître non point le chômage, mais les chiffres du chômage. Radiez ces chômeurs que je ne saurais voir, semble dire un Dominique de Villepin pastichant le Tartuffe de Molière. D'un côté, il fait annoncer mois après mois une réduction du nombre officiel des chômeurs, de l'autre, son gouvernement multiplie les radiations, qui sont devenues la première cause de sortie des fichiers des ANPE ! C'est dans un tel contexte que tant de jeunes ont accepté le travail gratuit en espérant mieux demain. Ils rompent aujourd'hui le silence. Dans la manifestation du 4 octobre, leurs masques blancs avaient attiré la sympathie des autres salariés en lutte. De blogs en mails, de réunions en manifs, les stagiaires dénoncent le scandale qui les frappe, et tout le monde du travail avec eux...

Jean-Paul PIEROT, Editorial de *l'Humanité* 31.10.05.

### **TEXTE 3**

#### **Les stagiaires, armée de réserve de l'entreprise**

Rien, en apparence, ne différencie Nadia de ses collègues de bureau. Chargée de clientèle au sein d'une "grande société financière" dont elle préfère taire le nom de peur d'être reconnue, cette petite brune de 25 ans, vêtue d'un tailleur de circonstance, possède tous les attributs du parfait employé : un badge d'accès, une carte de cantine, une ligne téléphonique directe, une adresse e-mail professionnelle. Bientôt, elle aura aussi une carte de visite à son nom. Il lui arrive même de partir en mission à l'étranger et de se faire rembourser le taxi. Bref, une salariée comme une autre. Sauf que Nadia est une stagiaire. Une étudiante de passage. Son "indemnité mensuelle" - on ne parle pas de "salaire" en matière de stage - s'élève à 1 000 euros net. "Soit moitié moins qu'un salarié débutant au même poste", soupire-t-elle.

Après l'obtention au printemps de son DESS gestion de patrimoine, Nadia n'a "pas eu le choix". Vu l'impossibilité de trouver un emploi, elle a préféré prolonger ses études, mais de manière factice. Comme le lui recommandaient des amis de promotions précédentes, elle s'est inscrite dans une filière du CNAM, le Conservatoire national des arts et métiers. Non pas pour y suivre des cours de "mathématique appliquée" - l'unité de valeur qu'elle a choisie un peu au hasard. Mais pour obtenir "une convention de stage". Munie de ce précieux sésame, Nadia a alors postulé à un séjour de longue durée - un an - au sein de la banque où elle se trouve actuellement.

Quatre mois après son entrée dans l'entreprise, des sentiments contradictoires l'animent. Ravie de se sentir "impliquée dans son boulot", flattée d'avoir de "vraies responsabilités", elle n'en juge pas moins "anormal d'être si peu payée après tant d'années d'études". Smicarde et bac + 5, Nadia ne s'apitoie pas sur son sort. "Je ne suis pas la stagiaire la plus malheureuse." Vrai. Des injustices plus criantes grouillent dans le monde des stages, ce maquis touffu et complexe sans régulation aucune. La seule disposition existante en matière de rémunération est un décret de 1978, modifié en 1986, qui exonère de charges sociales les entreprises offrant des rétributions inférieures à 30 % du SMIC - soit 365 euros. Autant dire qu'un grand nombre de stagiaires, si ce n'est la majorité, sont aujourd'hui payés entre 0 et 365 euros, qu'ils soient bac + 1 ou thésards. Nadia peut s'estimer heureuse.

Comme elle, de plus en plus d'étudiants de l'enseignement supérieur occupent de véritables emplois dans les entreprises. Le ralentissement de l'activité a donné naissance à une nouvelle main-d'œuvre aussi vulnérable que corvéable, en marge de toute statistique. La définition même du stage a été progressivement dévoyée : au lieu d'être une immersion pédagogique dans le monde du travail, le stage s'apparente de plus en plus à un emploi - mais très bon marché. "Un stagiaire payé 365 euros par mois est non seulement moins cher qu'un CDD mais aussi qu'un esclave qu'il faut nourrir, loger et habiller !", fulmine Catherine Lubochinsky, professeur d'économie à l'université Paris-II-Assas. Parce qu'elle n'accepte pas de voir ses étudiants servir d'"armée de réserve", cette enseignante est l'une des rares à dénoncer ce qu'elle décrit comme un système d'emplois déguisés.

Pour en prendre la mesure, rien de tel qu'Internet. Sur la plupart des sites de petites annonces, les offres de stages sont presque aussi nombreuses, désormais, que les offres d'emplois. Leur contenu est également très proche. Les entreprises proposent souvent des stages aussi longs que des CDD (six mois et plus), exigent des "qualifications" de plus en plus élevées (usage parfait de l'anglais, maîtrise approfondie de tel logiciel...) et promettent des "missions" extrêmement précises, comme si elles avaient besoin de combler des trous. De véritables entretiens d'embauche attendent ensuite les impétrants, qui doivent défendre leur candidature devant parfois plusieurs personnes. Quelques grands groupes, enfin, n'hésitent pas à faire signer un "avenant à la convention de stage" leur permettant de congédier au bout d'un mois le stagiaire qui ne ferait pas l'affaire - privilège qu'ils ont de fait, mais on n'est jamais assez prudent... Si aucun secteur ne semble épargné, certains sont connus pour utiliser des bataillons de stagiaires qu'ils paient des clopinettes. Il en va ainsi de la communication, des médias, de la publicité, de la culture, de l'édition...

Mais aussi de nombreuses PME nées lors de l'éclosion des start-up. "Plein de boîtes fonctionnent avec seulement deux salariés et dix ou vingt stagiaires en permanence", observe Catherine Lubochinsky. Le milieu associatif n'est évidemment pas en reste, comme en témoigne Sarah, 25 ans, titulaire d'un DESS de communication. "Dans la structure où j'ai fait mon dernier stage, la moitié des vingt permanents étaient des stagiaires avec des postes d'assistant", raconte-t-elle. En arrivant le

premier jour, j'ai appris que la personne qui devait être mon maître de stage partait, car elle était en fin de CDD. On m'a dit : 'Vous avez trois heures pour être briefée.' C'est comme ça que je suis devenue responsable de la communication à sa place." Sarah n'a tenu que deux mois, refusant de bosser du soir au matin pour 365 euros. "Une double exploitation, en fait. Les stagiaires travaillent plus que les autres salariés, car ils espèrent avoir un CDD au bout." Actuellement en recherche d'emploi, l'ex-RMiste a rejoint Génération précaire, un collectif de stagiaires en colère qui dénonce les abus des entreprises en la matière.

Pour fonctionner, le système nécessite un renouvellement permanent des effectifs, et donc des périodes de "passation de pouvoir" entre stagiaires. "J'ai dû former mon successeur pendant les quinze derniers jours de mon stage, explique Julie, qui a passé un an au service marketing d'une société d'agroalimentaire. J'avais moi-même été formée, en arrivant, par le stagiaire que j'allais remplacer."

Son amie Marie a vécu une expérience qui en dit tout aussi long : "Il y avait tellement de stagiaires dans l'agence de pub où j'ai fait mon stage que certains n'avaient rien à faire. On m'a donc attribué une stagiaire pendant une ou deux semaines, car j'avais la chance, moi, d'avoir un vrai boulot d'assistante de directeur artistique. C'était la stagiaire de la stagiaire ! Une situation horrible." Dans le même genre, une filiale du groupe aéronautique EADS publiait, en octobre, cette petite annonce surréaliste : recherche stagiaire pour "rechercher des stagiaires" !

Quand on les interroge sur le sujet, les entreprises - PME ou multinationales - bottent en touche de manière imparable. Toutes jurent que leurs stagiaires "n'effectuent pas de tâche opérationnelle", qu'ils ne "prennent pas de décision seuls" ou alors qu'ils "ne remplacent pas des postes à temps plein". Pour justifier la longueur des stages, certaines expliquent "qu'il faut bien six mois pour comprendre le cycle de fonctionnement d'un service". D'autres renvoient la balle vers le système universitaire, responsable d'avoir encouragé à l'excès la pratique du séjour obligatoire en entreprise. Il est vrai que jamais les stagiaires n'ont été aussi nombreux en France.

D'après une récente étude du Conseil économique et social, près d'un étudiant sur deux - soit 800 000 personnes - effectue au moins un stage au cours de sa scolarité. Les diplômés d'écoles de commerce et d'ingénieurs en accomplissent en moyenne trois avant de quitter le système éducatif, et 50 % en font plus de trois. Sous l'effet de la concurrence, de nombreuses filières universitaires se sont lancées à corps perdu dans des politiques de stage à tout-va. Le concept d'"année de césure" imaginé par les écoles de commerce - permettant à un étudiant de faire une parenthèse d'un an dans son cursus pour effectuer un stage long - se généralise désormais dans les écoles d'ingénieurs.

Quant aux inscriptions bidon, le sujet est tabou. Personne, dans l'enseignement supérieur, ne semble s'offusquer de voir des amphithéâtres vides. "Normal : les facs sont financées en fonction du nombre d'inscrits", pointe Catherine Lubochinsky. Son collègue Jean-Marie Chevalier, lui aussi professeur d'économie, mais à Dauphine, évalue "entre 50 000 et 60 000 le nombre de chômeurs inscrits à l'université". "Pour la première fois de ma vie, dit-il, j'ai vu des étudiants rater volontairement des épreuves, uniquement pour redoubler." Et obtenir une convention de stage, ce qui est mieux que rien par les temps qui courent.

Alors que le chômage touche près d'un jeune actif sur quatre, les plus diplômés sont en effet loin d'être épargnés : 9 % cherchent toujours du travail trois ans après être sortis de leur scolarité. Que faire quand les portes de l'emploi se ferment devant vous ? S'inscrire à l'ANPE ? Demander le RMI (pour les plus de 25 ans) ? De nombreux jeunes ne l'acceptent pas, arguant qu'ils n'ont pas fait quatre années (ou plus) d'études pour rester sur le carreau. Reste le stage, solution acceptable "qui permet de rester au contact du monde du travail", comme l'explique Lucie, 24 ans. Cette thésarde en philosophie aimerait trouver un job dans le domaine de l'art contemporain. Elle occupe actuellement un temps partiel dans un journal pour enfants, à raison de 200 euros par mois. C'est le septième stage de son cursus universitaire, et la jeune femme se désespère. "Malheureusement, on ne me propose rien d'autre que des stages, poursuit-elle. Plus jeune, on m'a toujours dit : 'Fais des études longues et tu n'auras pas de problème dans la vie active.' Au bout du compte, il aurait peut-être mieux valu que je fasse un BTS. Mon frère, qui est dans l'hôtellerie, a tout le temps du boulot, lui."

Détourné ou non de son sens, le stage n'en demeure pas moins un marchepied vers la vie active, même s'il permet à seulement 10 % des diplômés du supérieur de trouver un premier emploi. C'est surtout l'usage systématique qui en est fait qui pose problème. De nombreux étudiants ont en effet tendance à multiplier les stages et à alourdir inutilement leur CV. "Moi, j'en ai fait dix en tout, ce qui mis bout à bout représente trois années, confie Olivier, titulaire d'un DESS de propriété industrielle. Les employeurs ne peuvent pas comprendre qu'on en fasse autant. Ils se disent : 'Ce type s'est enferré dans les études. Visiblement, il ne veut pas bosser, car il préfère les stages.' Je me rends compte aujourd'hui que, en accumulant les stages, j'ai creusé ma tombe."

Alors, comme d'autres, Olivier maquille son CV, omettant d'y porter certains passages dans des cabinets d'avocats. Notamment ceux qui l'ont conduit à faire "des milliards de photocopies" ou à "envoyer des fax le soir du 24 décembre car il n'y avait personne au bureau". "Il m'est arrivé aussi, poursuit-il, d'aller acheter les clopes du patron et de réparer le tiroir d'un bureau. Je n'ai jamais nettoyé les chiottes, mais j'ai vu une stagiaire le faire."

Les années passant, une course contre la montre s'engage alors pour ces superdiplômés. Plus ils collectionnent les stages, et plus ils retardent leurs projets personnels, comme fonder une famille, épargner, acheter un logement... Voire s'émanciper de la tutelle financière de leurs parents, pour ceux qui en ont les moyens. "On se retrouve pris dans une sorte de spirale adolescente", témoigne Cathy, l'une des créatrices de Génération précaire. Sans compter qu'ils ne cotisent à rien pendant leurs stages. "Certains rentrent tellement tard sur le marché du travail qu'ils auront du mal à atteindre les quarante années de cotisations sociales", souligne Catherine Lubochinsky.

Une seule solution : "Chercher du travail coûte que coûte, estime Anne, 24 ans, diplômée d'une école de commerce. J'ai effectué l'équivalent d'un an et demi de stages dans le secteur des produits cosmétiques, et cela suffit maintenant. J'estime être opérationnelle pour travailler. Je veux commencer ma carrière et cotiser comme tout le monde. J'ai envie de m'assumer, de ne plus vivre sous perfusion de mes parents. Continuer à faire des stages, c'est s'empoisonner. C'est aussi accepter le jeu

des boîtes." Début juin, Anne a écrit à Dominique de Villepin pour lui expliquer sa situation - courrier qui lui valut une réponse polie des services du premier ministre. "Dans la situation où l'on est, on se soulage avec les moyens du bord", dit-elle.

Frédéric POTET, *Le Monde*, 04.11.05.

#### **DOCUMENT 4 (au choix)**

Pour des raisons de droit à l'image, ces affiches ne peuvent être mises en ligne, pour les obtenir vous pouvez écrire à l'auteur sarah.perriol@ac-strasbourg.fr

### **2 - 2 - 2 - Le déclassement**

#### **TEXTE 1**

*Une étude décrypte le "déclassement social" en France*

Les jeunes générations peuvent-elles espérer vivre mieux que leurs parents ? Existe-t-il encore des possibilités de gravir les échelons sociaux ? Le "descenseur social" a-t-il pris le pas sur "l'ascenseur social" ? Un rapport, remis jeudi 9 juillet, à la secrétaire d'Etat chargée de la prospective et du développement de l'économie numérique, Nathalie Kosciusko-Morizet, tente d'apporter une vision globale sur les phénomènes de "déclassement social" en France.

Réalisée par une équipe de six chercheurs, pour le compte du Centre d'analyse stratégique (CAS), organisme rattaché à Matignon, l'étude montre que la France se caractérise par une angoisse importante quant aux risques de "déclassement" alors que les données existantes restent assez rassurantes.

Les phénomènes de décrochage social sont bien réels mais assez limités, indiquent les chercheurs, reprenant les conclusions d'un ouvrage publié par la sociologue Camille Peugny (*Le Déclassement*, éd. Grasset). Ses travaux ont montré que 22 % à 25 % des trentenaires et quadragénaires se retrouvent aujourd'hui plus bas dans l'échelle sociale que leurs parents. Cette proportion était de 18 % au début des années 1980.

*"La progression du phénomène n'est pas contestable. Mais elle reste contenue entre 3,5 et 7 points de plus en vingt ans"*, notent les auteurs de l'étude. Le rapport pointe le décalage entre ces statistiques et le ressenti de la population.

#### **Education et emploi.**

Le déclassement à l'embauche constitue une des angoisses fondamentales dans la société française : être recruté sur un poste dévalorisé par rapport à son niveau de formation. Cela est perceptible pour les bacheliers, dont le diplôme n'est plus pertinent pour accéder à des emplois de cadres, ni mêmes de professions intermédiaires. *"Ils forment le groupe le plus exposé au déclassement – tant salarial que professionnel"*, indique l'étude.

La nouveauté est que les diplômés de l'enseignement supérieur, en dehors des grandes écoles, connaissent aussi, désormais, des difficultés d'insertion sociale. Ce "déclassement" s'observe en particulier dans la fonction publique, qualifiée de *"cas d'école"* par les chercheurs en raison du nombre très élevé de surdiplômés. *"64 % des jeunes recrutés dans la fonction publique seraient en effet titulaires d'un diplôme supérieur – voire très supérieur – à celui normalement requis pour passer le concours."*

Cette situation contribue à expliquer les doutes quant à la méritocratie scolaire – alors même, notent les chercheurs, que le diplôme demeure la meilleure garantie d'emploi et de progression sociale.

#### **Revenus.**

La crainte d'une baisse du niveau de vie s'est fortement exprimée en France, en particulier depuis le début des années 2000. L'étude souligne le paradoxe d'une croissance continue du pouvoir d'achat, et d'un ressenti, par la population, très négatif. Pour la première fois, en 2009, notent les rapporteurs, les enquêtes du Credoc signalent qu'une majorité de Français considèrent que, sur dix ans, leur situation s'est dégradée.

Un sentiment exprimé plus fortement par les classes moyennes alors même que leur niveau de vie a presque doublé en une génération (+ 85 % depuis 1970). *"La perception du niveau de vie est affectée par une transformation des dépenses des ménages, plus souvent contraintes ou pré-engagées"*, analysent les chercheurs.

#### **Logement.**

*"La qualité moyenne des logements n'a cessé de progresser, tant en taille qu'en confort, depuis le début des années 1970"*, indique le CAS. Mais l'évolution des prix, depuis 2000, a provoqué un *"déclassement par érosion"*, amenant les Français à accroître leurs dépenses de logement – la proportion des revenus consacrés à cette dépense passant de 10 % en 1984 à 19 % en 2006.

Dans le même temps, une partie des projets de mobilité a été bloquée : les ménages les plus pauvres sont contraints de rester dans les territoires les plus disqualifiés ; les ménages moins aisés renoncent à l'accession et restent dans le locatif. *"Si cela ne constitue pas un déclassement objectif, cela se traduit pour le ménage concerné par le renoncement à une ascension espérée, et donc par un déclassement ressenti"*, soulignent les chercheurs.

Luc BRONNER, *Le Monde* du 10.07.09.

#### **TEXTE 2**

**Secrétaire d'Etat à la prospective et à l'économie numérique, vous avez commandé, en mars, un rapport sur le déclassement au Centre d'analyse stratégique. Quels enseignements vous a-t-il apporté ?**

J'ai commandé ce rapport à la lecture du livre *Le Déclassement*, de Camille Peugny (éd. Grasset). Je retiens à la fois l'existence et la grande complexité du phénomène de déclassement. Ce phénomène est en tout cas plus complexe que dans le livre qui s'appuyait sur des résultats statistiques anciens.

Nous définissons le déclassement comme l'incapacité pour un individu de maintenir la position sociale de ses parents. Mais se sentent également déclassés des gens dont le travail ne correspond pas aux études suivies.

On observe d'abord une augmentation du déclassement. On compte aujourd'hui 22 % à 25 % de déclassés contre 18 % au début des années 1980.

D'un autre côté, les personnes appartenant aux générations nées après 1940 connaissent pour 40 % une mobilité sociale ascendante. Cela vient contrebalancer ce phénomène. Il existe probablement une part de ressenti dans le déclassement qui peut s'expliquer de manière objective.

### **En début de rapport, un tableau oppose "idée reçues" et "réalité des faits". Cela signifie-t-il que les effets du déclassement sont surévalués ?**

Les Français ont tendance à cultiver un pessimisme collectif qui s'étend à la sphère individuelle. Pourtant, à l'intérieur de l'OCDE, la France est un des pays qui n'a pas connu d'augmentation brutale des inégalités ces dernières années. Néanmoins, on y observe une forte exigence d'égalité.

Il faut retenir qu'un certain nombre de personnes qui ne peuvent pas être objectivement considérées comme des déclassés subissent des dépenses contraintes. Ces dépenses s'élevaient en moyenne à 21 % en 1979 et atteignent à présent 38 %.

Ce phénomène est encore plus considérable dans les catégories modestes et il est souvent lié au logement. Ces personnes qui ne sont pas déclassées socio-professionnellement ressentent comme une frustration le fait de ne pas avoir accès à un logement aussi facilement que leurs parents. La qualité du logement s'est améliorée, mais le prix ne diminue pas, même en période de crise.

Le rapport n'établit pas de catégorie homogène de déclassés. Il souligne en revanche que les jeunes, les femmes ou les personnes qui ont connu une longue période de chômage sont les plus touchés.

Propos de Nathalie KOSCIUSKO-MORIZET recueillis par Adrien MORIN,  
« Le déclassement, une réalité complexe », *Le Monde* du 09.07.09.

### **TEXTE 3**

La jeunesse serait-elle un naufrage ? A lire le dossier de la revue trimestrielle *Vacarme*, il serait tentant de renverser la maxime gaullienne, tant la dérive de cette classe d'âge désenchantée semble avérée. Entre contrat précaire et profession stagiaire, loyers surcotés et diplômes dévalués, les jeunes Européens, dans leur majorité, sont devenus des populations minorées au sein de sociétés de retraités. Le constat est sévère. Et le bilan, accablant. Une génération de déclassés subit « un bizutage social prolongé », constate le sociologue Louis Chauvel, dans un entretien au pessimisme éclairant. A cette débâcle de l'entrée dans la vie professionnelle s'ajoute une situation de domination intergénérationnelle. « Les hommes des classes dominantes âgés aujourd'hui de 55 à 65 ans concentrent à leur profit l'ensemble des pouvoirs, sans partage », regrette-t-il. Mais ce n'est pas tant une guerre des âges qui se profile qu'une implacable « paix des vainqueurs » qui s'installe, scellant le triomphe des seniors sur les juniors. Une paix savamment entretenue par une « génération 68 » portée selon lui au renvoi d'ascenseur et à la connivence, alors que celle que l'on a appelée hâtivement la « bof génération » oscille souvent entre chacun pour soi et concurrence.

Il y a plus préoccupant encore. Pour la première fois, relève le philosophe Jean-Luc Nancy, une génération peine à se régénérer, à croire qu'elle pourra mieux faire que la précédente. Suspension du sens, effacement de l'avenir, sortie de l'histoire : la génération du mur (de Berlin), des tours (du World Trade Center) et des bulles (financières) perd selon lui logiquement ses repères devant la gigantesque « mue » du monde qui s'opère.

Mais « les bizuts se rebiffent », soutient Manuel Domergue, membre des collectifs Génération précaire et Jeudi noir, qui dénoncent les quelque 800 000 stages abusifs effectués chaque année et subvertissent des visites d'appartements hors de prix à coup de confettis. Comme ces mouvements de précaires dont elle est manifestement solidaire, la revue *Vacarme* refuse cependant de se cantonner au seul « témoignage plaintif » et ouvre quelques pistes d'une future « politique des générations ». Puisque le taux de pauvreté des 20-30 ans a été multiplié par deux depuis les années 1970, il conviendrait selon elle de combler les inégalités de notre « société d'héritiers » par l'augmentation des droits de succession, dont une partie des prélèvements serait reversée à l'usage de la formation et de l'insertion des jeunes générations (Laurence Duchêne). Afin de sortir la jeunesse du rôle d'outsider civique auquel l'ont confiné les partis politiques, Louis Chauvel avance l'idée d'une « parité intergénérationnelle » destinée à donner droit de cité aux jeunes dans des instances publiques telles que le Conseil national des retraites, au sein duquel les futurs payants n'ont aucun représentant pour l'instant.

L'analyse électorale offre même quelques raisons d'espérer à ces contributeurs savants et militants. La sociologie du vote de la dernière élection présidentielle est pourtant sans appel. Au second tour, 64 % des électeurs âgés de 65 ans et plus ont voté pour Nicolas Sarkozy, contre 36 % pour Ségolène Royal. Mais les sexagénaires de la présidentielle de 2012 seront largement composés de la cohorte des soixante-huitards, plus sensibles à la solidarité intergénérationnelle que leurs aînés, indique Gilles Corman. Le nouveau troisième âge serait ainsi la force tranquille qui ferait rebasculer la France à gauche. Décidément, la génération 68 est bien décidée à garder le pouvoir.

Nicolas TRUONG, « Une nouvelle politique des générations », *Le Monde* du 19.04.09.

### **3 - Fracture générationnelle ou guerre des générations**

#### **Synthèse de documents**

- *Les Grands dossiers des Sciences humaines*, n°4 de septembre à novembre 2006, pp. 38 à 40.

- « La guerre des générations aura-t-elle lieu ? », article de Anne-Elise RAVENEAU dans le numéro spécial de *Sciences humaines* de mai 2008, pp. 46 et 47

#### **TEXTE 3**

« Seniors vs jeunes : vers un conflit des générations compte tenu du ralentissement économique ? » (2008)

Le monde vit actuellement, probablement, l'une de ses crises financières les plus graves. Dans ce contexte économique pour le moins morose, voire inquiétant, la société d'études Senior Strategic, spécialisée sur le marché des seniors, a réalisé une enquête portant sur : Quel héritage les baby-boomers laisseront-ils aux jeunes générations? Les jeunes réussiront-ils à prendre leur place? Voici, les principaux enseignements de cette étude.

Ainsi, selon cette enquête de Senior Stratégie réalisée par téléphone auprès d'un échantillon de plus de 1 200 personnes représentatif de la population française âgée de dix-huit à soixante-cinq ans, «les jeunes estiment que la vie est plus difficile aujourd'hui que du temps de leurs parents ». D'un point de vue économique, 91 % pensent que l'on peut plus facilement s'endetter aujourd'hui et une majorité estime aussi qu'il est plus difficile de nos jours, de se trouver un travail motivant, d'avoir un niveau de vie confortable, d'avoir confiance en l'avenir et de fonder une famille. En fait, plus de la moitié (51 %) des jeunes pensent qu'ils seront moins riches que les baby-boomers.

A noter également que les jeunes dressent un bilan négatif de l'héritage laissé par les cinquante/soixante-quatre ans. Une majorité (78 %) d'entre eux reproche aux baby-boomers de leur laisser une planète polluée. Plus des trois quarts (77 %) les accusent de leur faire payer la dette publique qu'ils ont créée. Enfin plus de la moitié (55 %) estime que leurs aînés laissent la France en pire état que lorsque ces derniers en ont hérité.

En ce qui concerne les relations familiales, plus des deux tiers (68 %) des jeunes déclarent que leurs parents sont moins ouverts d'esprit. Ils pensent cependant, en majorité, que leurs parents étaient plus idéalistes et plus contestataires qu'ils ne le sont eux-mêmes.

De leur côté, les baby-boomers sont également critiqués à l'égard des jeunes... Ainsi, pour les cinquante/soixante-quatre ans, les jeunes d'aujourd'hui sont moins motivés à travailler (52 %), manquent de respect envers l'autorité (69 %). Enfin, ils trouvent que les dix-huit/trente ans sont plus égoïstes qu'eux à 63 % et ont perdu le sens des valeurs collectives (62 %).

«Même si un conflit ouvert entre les générations est peu probable, les tensions entre les générations risquent d'augmenter avec le ralentissement économique», explique Frédéric Serrière, président de Senior Stratégie. «Les jeunes sont moins aisés que leurs parents mais une partie des baby-boomers risquent également de connaître des difficultés économiques dans les prochaines années ».

Enquête réalisée par le site senioractu.com,

[http://www.senioractu.com/Seniors-vs-jeunes-vers-un-conflit-des-generations-compte-tenu-du-ralentissement-economique\\_a9800.html](http://www.senioractu.com/Seniors-vs-jeunes-vers-un-conflit-des-generations-compte-tenu-du-ralentissement-economique_a9800.html)

#### **TEXTE 4**

##### ***Pourquoi remettre en selle la question des générations ? N'est-ce pas une vieille lune ?***

La vision actuelle, dominante, de la question des générations est un joli conte pour enfants sages : au sein des familles, les générations vivent une idylle, dans un lieu pacifique d'échanges affectifs, d'échanges de services, de solidarité économique inédite... Or, derrière cette façade pacifiée, parfois vraie, hors des murs du foyer, une guerre des générations sociales s'est déroulée. Une guerre silencieuse, inexprimée, qui s'est soldée par un désastre pour les nouvelles générations, nées trop tard, ce que nous n'avons pas encore bien mesuré. Chronos est la figure mythique qui lui correspond : ce dieu qui a châtré son père et dévoré ses enfants. Sa jeunesse éternelle est à ce prix.

##### ***Sur quoi vous appuyez-vous pour affirmer cela ?***

Cette interprétation finale résulte de constats jusque-là épars, patiemment assemblés, articulés. Aujourd'hui, la situation des nouvelles générations est pire que celle des précédentes. Pour la première fois, un rapport de forces en leur défaveur apparaît ; une redistribution sauvage, de grande ampleur, des revenus s'est réalisée. Sans aucune discussion politique, sans réflexion collective ni débat médiatique. Pour comprendre cette fracture générationnelle, quelques chiffres s'imposent : en 1975, par exemple, les jeunes gagnaient 15 % de moins que leurs parents. Aujourd'hui, ils gagnent 35 % de moins c'est considérable. Imaginez une augmentation équivalente de l'impôt sur le revenu, la violence du débat qui en résulterait. Mais ici, pas un mot. De la même façon, en 1975, un jeune qui terminait ses études entrait sur le marché du travail avec un taux de chômage de 4 % : à l'époque, les patrons se battaient pour le recruter. A partir de 1985, on pleure pour être recruté : à la sortie des études, le taux de chômage est de 33 %. Et l'épreuve du chômage laisse des séquelles durables. Aujourd'hui, heureusement, nous sommes redescendus à 18 %. Mais il reste que ces nouvelles générations ont traversé un long hiver dont elles sortent à peine et l'histoire à venir n'est pas écrite.

***Ne s'agit-il pas d'un problème de circonstances historiques et économiques plus que d'un conflit de générations proprement dit ?***

C'est en partie vrai. Les générations qui ont le mieux tiré leur épingle du jeu sont les plus de 55 ans, ceux nés aux environs de 1945. Ces générations ont connu un succès économique et social extraordinaire. Historiquement exceptionnel. Les jeunes de 1968 ont certes obtenu une liberté morale, mais surtout des droits économiques, liés à une dynamique historique, qui leur a donné accès à des situations extraordinaires par rapport à celles de leurs parents. En 68, la misère générationnelle, c'était plutôt les vieux ; désormais, la misère sociale, économique et symbolique, ce sont au contraire les jeunes, que l'on dit "pleins d'avenir". Il existe évidemment de grandes différences entre les classes sociales, mais la moyenne des situations vécues diverge totalement d'une génération à l'autre, ce qui crée le *Zeitgeist*, l'ambiance, l'esprit du temps où s'épanouira ou non la génération. Ainsi, pour les jeunes d'aujourd'hui, les titres scolaires sont-ils socialement dévalués. Ils subissent une forme de déclassement social par rapport aux parents et une baisse considérable de revenus, qui n'est pas rattrapée en vieillissant. Alors même que les changements culturels ont porté aux nues les valeurs de consumérisme, les marques, les voyages, etc. Aujourd'hui, les voyages forment plus la vieillesse que la jeunesse.

***Est-ce que, pour autant, la solidarité traditionnelle entre les générations a brutalement disparu ?***

Elle n'a pas disparu, au contraire. Elle a changé de forme. Aujourd'hui, on doit craindre que la solidarité familiale ne prenne la forme d'une patrimonialisation des ressources. Comme dans la sphère politique, où l'on assiste à une patrimonialisation des mandats. Une génération est arrivée tôt au pouvoir ; elle part tard, très tard, et... tend à léguer son siège à ses enfants. Cela est valable en politique, mais aussi dans les médias, voire dans la chanson... Ainsi se recréent des lignées familiales, par le legs intrafamilial. Cela pourrait signifier un retour en arrière. Pendant ce temps, les grandes écoles accueillent de plus en plus exclusivement des enfants de cadres supérieurs ou d'enseignants.

***Cela signifie-t-il qu'il y a une sorte de "complot", un aréopage de vieux en costume et cheveux gris qui aurait empêché l'émergence des nouvelles générations ?***

Les rapports sociaux les plus durs sont souvent inexprimés. Il n'y a pas d'Orchestre rouge ou "gris", pas de complot générationnel conscient et organisé volontairement. Le problème serait plutôt celui du "oui, mais on ne savait pas". Le mouvement de marginalisation assez fantastique de ceux nés après 1955 se lit à l'aune de leur mise à l'écart de la participation politique. Songez qu'en 1982 l'âge moyen de l'élu syndical ou politique était de 45 ans. En 2000, il est de 59 ans ! De la même façon, à l'Assemblée nationale, le fossé est énorme. En 1983, 29,5 % des députés avaient moins de 45 ans. En 1999, le taux est tombé à 12 % ! Cette marginalisation massive est déterminante pour l'avenir de l'Etat-providence. Aujourd'hui, la politique est le fait de quinquagénaires masculins socialement arrivés. Dans ces conditions, le RMI des jeunes, l'allocation d'autonomie, les crèches et la planification sur vingt ans des recrutements dans la santé et l'éducation ne peuvent être des priorités.

***Quelles sont les conséquences concrètes, visibles, de ce que vous appelez cette "guerre silencieuse" ?***

Aujourd'hui, on assiste aux effets sociaux monstrueux d'un mouvement entamé dans les années 75, dans tous les domaines. Réfléchissons par exemple à ce qui se passe dans les quartiers : on s'étonne de la violence des enfants de 10 à 15 ans, nés au milieu des années 80. Or, leurs parents représentent justement ces premières générations sacrifiées, victimes du ralentissement qui a précipité les classes populaires dans le chômage, les emplois mal payés, bref, dans une situation que l'on aurait appelée "exploitation", si ce mot était encore licite. Les enfants de ces générations sacrifiées sont ceux de qui on exige civisme, participation, sens des valeurs, alors même que leurs parents n'ont jamais connu ce monde-là.

***A vous entendre, et devant la noirceur du tableau, quelque chose semble près d'exploser ?***

Cette déstabilisation des nouvelles générations ne va pas forcément se traduire par une conflagration, mais il faut se méfier de l'eau qui dort. Les rapports sociaux les plus violents sont ceux qui n'ont aucune possibilité d'expression. Exactement comme les rapports femmes-hommes avant le féminisme. Pour l'instant, les conséquences sont souterraines, cachées. Lorsqu'on travaille sur le suicide, par exemple, le tableau est saisissant. Le taux de suicide des générations nées autour de 1960 a doublé par rapport à celles nées autour de 1945. Et même s'il est ridicule de tracer un lien mécanique, immédiat, entre les problèmes économiques et les suicides, il faut réaliser ce que le suicide dissimule de dépressions, déstabilisations, de difficultés inextricables qui sont le lot des temps nouveaux.

***Est-ce qu'à force il n'y a pas un côté larmoyant, geignard, victimaire, voire "réac", à parler comme vous le faites de "générations sacrifiées" ?***

"Génération sacrifiée" n'est pas une notion victimaire, mais repose sur des faits précis. Si présenter un problème grave est perçu comme pessimiste, victimaire, et donc réactionnaire, autant cesser tout débat. Evidemment, ce bilan n'est pas au goût de tous... Mais qu'est-ce qui porte le progrès ? Commémorer les mêmes dates, écouter les mêmes musiques, exprimer les mêmes problèmes et porter les mêmes personnes depuis 68 et affirmer que les jeunes n'ont rien à dire, qu'ils ne se mobilisent pas, qu'ils ne sont intéressés que par la réussite professionnelle, par les marques. On tient les jeunes pour des responsables de cette situation, alors qu'ils la subissent dans une logique où l'on blâme les victimes. Au contraire, on pourrait dire que la posture de modernité pour toujours d'une génération celle de 68 ou ce qui en reste frise aussi l'imposture : elle sera fatalement dépassée un jour.

***Ne craignez-vous pas de participer au lynchage un peu facile et injuste de la génération 68, déjà bien entamée avec l'"affaire Cohn-Bendit" (1) ?***

Ce bilan est souvent pris pour une accusation. Et l'amalgame est trop facile. L'affaire "Danny" n'est pas intéressante, et le débat a été littéralement posé au-dessous de la ceinture. En 1968, la question générationnelle s'est posée de façon flamboyante et mythique dans la sphère culturelle mais sans véritable motif économique. Alors qu'aujourd'hui où le problème est le plus aigu, il reste caché, inexprimé, dénié, même. Du coup, les générations suivantes n'ont pas pu faire leur place.



*En même temps, de nombreux reproches faits aux nouvelles générations sont parfaitement justifiés. Qui peut contester un certain traditionalisme, un certain individualisme et l'absence d'engagement ?*

Peut-être. Mais il ne faut pas oublier que les générations 68 ont été en majorité socialisées dans des familles de gaullistes ou de communistes qui avaient connu une initiation, une socialisation politique très forte, avec la guerre, la reconstruction, l'affrontement des blocs. Les jeunes, aujourd'hui, n'ont pas connu cela au travers de leurs parents, souvent revenus de tout engagement collectif. Les jeunes générations vivent surtout une "dysocialisation". Autrement dit, un paradoxe criant et néfaste entre les représentations véhiculées et la situation vécue. Les valeurs dans lesquelles nous vivons sont encore celles issues de 68, de la société d'abondance, de croissance, du salariat stable, de la libération, alors même que nous sommes passés d'un monde social à un autre, radicalement différent, avec d'autres problèmes. Le désengagement résulte aussi de ces désillusions de la génération 68. Nous vivons encore l'illusion de la fin des hiérarchies, de la dissolution des rapports d'autorité... Or les nouvelles générations sont astreintes à des rapports d'autorités radicaux qui, le plus souvent, ne disent pas leur nom.

#### ***La situation ne s'est-elle pas améliorée avec le retour de la croissance ?***

Depuis trois ans, on assiste, en effet, à un revirement lié à la croissance nouvelle. Les nouveaux jeunes deviennent une ressource stratégique pour les entreprises, les institutions... mais à condition qu'ils se taisent. Il faudra une bonne dizaine d'années de croissance rapide pour rattraper le retard cumulé, et les fruits de la croissance pourraient aller surtout aux nouveaux jeunes, nés à partir de 1980 : cela laisserait les 25-45 ans sur le bas-côté de la route. La lecture pessimiste serait de dire que les jeunes sont définitivement perdus ; ce n'est pas la mienne. Le débat qui pointe autour de la question générationnelle va peut-être permettre d'en sortir.

#### ***Vous dites, dans votre livre, qu'il y a une difficulté pour les "jeunes" de se constituer en tant qu'entité, en génération politiquement active...***

Oui. Il faut dire qu'à l'Assemblée nationale, les jeunes vont au charbon et bossent dix-sept heures par jour, tandis que des hommes politiques très installés en cueillent les fruits. Cependant, les jeunes sont très attirés par l'engagement collectif, dans d'autres lieux, où justement le pouvoir est moindre et la rétribution plus symbolique qu'à l'Assemblée. Dans les associations, par exemple, et via le bénévolat. Ici comme ailleurs, les jeunes inventent et créent là où le travail est difficile et la paye modeste. Les jeunes sont mis en situation de faiblesse et, s'il n'y a pas de place, ils ne pourront la faire seuls. Il suffit de voir le sort fait à la musique dite "répétitive" qui s'est développée dans un véritable rapport de domination culturelle. En 1960, c'était Johnny Hallyday. Trente ans après, c'est toujours Johnny Hallyday, malgré la techno.

#### ***Comment renverser la tendance ?***

Le premier pas est la reconnaissance des déséquilibres. Comme pour la parité, il faudra d'abord passer de la dénégation au débat. Il ne s'agit pas de dire "place aux jeunes". Les jeunes doivent être plus que les objets de politiques "ciblées", très paternalistes. Les "générations futures" ne doivent pas être simplement abstraites, figurant un avenir indéfini. Les nouvelles générations sont au contraire la fraction du peuple pour qui le long terme est concret : elles subiront pendant plus d'un demi-siècle les décisions prises aujourd'hui, sans elles.

Propos de Louis CHAUVEL recueillis par Emmanuel PONCET,  
"Une guerre silencieuse entre les générations", *Libération*, samedi 24 novembre 2001.

## **- TEXTE 5**

### **Génération et inégalités**

La ligne de clivage en matière de générations traverse en tous sens l'échiquier politique. En 2001, les opposants à la mesure de l'ancien Président américain Georges Bush visant à supprimer l'impôt sur les successions eurent la surprise de découvrir à leurs côtés une vingtaine de milliardaires emmenés par Bill Gates Senior, Warren Buffet, Ted Turner et David Rockefeller. Ces vrais libéraux s'inquiétaient de ce que les enfants trop gavés de l'élite américaine perdent leur capacité de former une nouvelle génération d'entrepreneurs. En France, parmi les questions sensibles dans lesquelles la gauche s'est empêtrée et divisée (réforme des retraites, accès précarisé des jeunes au marché du travail mal compris par des syndicats majoritairement composés de salariés en CDI, panne de l'ascenseur social pour les catégories populaires, inquiétudes sur le système éducatif, non prise en compte des discriminations vécues par les enfants d'immigrés des banlieues...), beaucoup ont à voir avec des questions générationnelles, sans doute parce que celles-ci recourent souvent les coupures entre *in* et *out*. Une génération se définit en effet non seulement par la socialisation politique dans laquelle elle s'inscrit, mais aussi par le contexte économique et social dans lequel elle devient adulte ; le moment d'entrée sur le marché du travail (dans une période de plein emploi ou de chômage) étant un facteur majeur de la destinée des cohortes générationnelles et de leur faculté à s'insérer aisément ou non dans la société (entretien avec Louis Chauvel, p. 26).

Une politique des générations cohérente devrait donc répondre à un triple impératif : réduire les inégalités intergénérationnelles croissantes, mieux comprendre les effets différenciés sur les générations des bouleversements sociaux, et ne pas subir un marketing électoral déjà avide de formulations générationnelles à l'emporte-pièce.

Les inégalités générationnelles sont criantes, même si les dominants et les dominés en la matière ont pu changer au cours des âges. Hier c'était les vieux qui étaient défavorisés, aujourd'hui ce sont les jeunes : entre les années 1970 et aujourd'hui le taux de pauvreté des plus de 60 ans a été divisé par deux, tandis que celui des 20-30 ans a, lui, été multiplié par deux. On serait en droit de se demander pourquoi les enfants des années 1940 ont connu tout au long de leur vie une situation

bien meilleure que celle de leurs prédécesseurs, pourtant contemporains de la croissance des 30 glorieuses durant leur vie professionnelle, et pourquoi leurs successeurs ont peu de chance de connaître une situation au moins semblable à celle de leurs aînés. Ce sentiment de rupture du compromis intergénérationnel, sensible aussi dans la consommation à outrance des énergies fossiles, constitue le motif principal d'une politique des générations à venir (Laurence Duchêne, p. 34). Mais cette dernière ne peut se réduire pour autant à aiguïser les couteaux pour égorger les *Fat Cats*, comme certains sociologues américains nomment la génération des *baby boomers*. Confondre politique des générations et guerre des âges, c'est manquer les possibles rebasculements des inégalités d'un âge vers l'autre : ce qui est odieux dans la génération des *Fat Pigs* — comme les nomment leurs enfants déclassés — n'est pas qu'ils aient bénéficié, à tous les âges, des conditions les meilleures, mais qu'ils sont en partie responsables de ce que les générations suivantes ne peuvent prétendre à un destin similaire. Mais c'est aussi croire que le partage d'une expérience générationnelle (positive ou douloureuse) suffit pour être constitué en génération politique. Être dominé ne suffit pas pour que l'expérience générationnelle devienne une conscience politique, et la génération demeure une identité floue et fluctuante. Renoncer à une guerre des générations sans renoncer à lutter contre les inégalités intergénérationnelles revient plutôt à proposer une lecture du monde social qui ne serait pas indifférente aux âges, comme on a combattu l'indifférence au sexe ou à la couleur de peau, mais qui ne se réduit pas à ces différences. La lutte des générations ne peut être pensée autrement que comme l'établissement d'un front démographique contre un autre, que si elle fonctionne comme révélateur — et possible levier de transformation — de structures sociales injustes.

La mise en cause d'une lecture générationnelle de la chose politique procède le plus souvent d'une crainte qu'elle ne soit qu'un masque posé sur les inégalités sociales. Le malaise de la jeunesse française exprimé à quelques mois d'intervalles par les émeutes de l'automne 2005 et les manifestations du printemps 2006 contre le CPE (et plus largement par la récurrence chaque année depuis six ans de manifestations, sous des formes différentes, de lycéens) ne suffit certes pas à fonder une continuité de condition, ni d'action, entre les centre-villes et les banlieues. Néanmoins la perception qu'il y avait quelque chose de commun dans ce refus d'un avenir dégradé montre que les phénomènes sociaux (en l'occurrence l'inquiétude vis-à-vis de l'accès au marché du travail) n'affectent pas de la même manière les différentes générations. La montée structurelle du chômage et de la précarité, touchant en priorité les nouvelles générations arrivées sur le marché du travail, est ainsi une des explications probables du doublement du taux de suicide des moins de 35 ans entre 1965 et 1995. Les changements économiques et sociaux d'ampleur (positifs ou négatifs) concernent moins la société dans son entier que certaines cohortes.

Joseph CONFAVREUX et Laurence DUCHENE, extrait de l'« Avant- Propos : chantier politique des générations ; écart générationnel », *Vacarme* n°47 (Revue trimestrielle).

#### **4 - Les frontières entre les générations deviennent floues**

##### **4 - 1 - Ne pas vieillir**

###### **TEXTE 1**

*Face à l'impératif d'éternelle jeunesse, les frontières vestimentaires s'estompent entre les générations*

Les femmes n'hésitent plus à s'habiller dans les boutiques pour enfants ou adolescents. Chez Du pareil au même (DPAM), Bonpoint, Petit Bateau, etc., elles choisissent des tee-shirts, des tuniques ou des blousons taille 14-16 ans. Femmes nostalgiques de leur adolescence, ou volonté de rester à la mode, les frontières vestimentaires s'estompent de plus en plus entre les générations.

« Les icônes de ce phénomène sont la basket Converse, qui n'a pas d'âge, et le jean, porté universellement », constate Muriel Fagnoni, directrice générale de BETC RSCG, qui a signé la campagne de publicité Petit Bateau. « Dans une culture du «vieillir jeune », tout devient possible à tout âge, les femmes étant plus dans la séduction », considère Christian Heslon, psychologue, coauteur d' *Où sont passés les adultes ?* (éd. Téraèdre). « On s'habille de plus en plus de la même façon, quel que soit l'âge », poursuit-il.

« Ce phénomène existe chez DPAM. Les femmes achètent plutôt des hauts en 14 ans, ce qui correspond à une taille 36-38, ou encore des ballerines », explique Delphine Malka, responsable de la communication de DPAM. « La tendance n'est plus au code vestimentaire figé. Les femmes de 40 ou 50 ans ne s'interdisent plus de porter des vêtements réservés aux jeunes », souligne-t-on chez Cacharel. « Petit Bateau a commencé à proposer des vêtements à des jeunes adultes en 1994. Aujourd'hui, ils représentent un tiers du chiffre d'affaires », explique Philippe Berland, directeur général de Petit Bateau.

A la fin des années 1990, la plupart des marques s'abritaient derrière des mannequins jeunes. Puis vint le « syndrome Comptoir des cotonniers », selon l'expression de la psychologue Maryse Vaillant. Observant que mères et filles font souvent leurs courses ensemble, cette marque a, dès 1997, joué la carte telle mère, telle fille dans ses campagnes publicitaires. « Nous avons choisis des duos anonymes, avec l'idée «soyez vous-mêmes», quels que soient votre âge, votre catégorie socioprofessionnelle... pour s'adresser à différentes générations », justifie Marianne Romestain, directrice générale de Comptoir des cotonniers.

« Aujourd'hui, les tendances sont très mixtes, le court côtoie le long, le large le près-du-corps, il n'y a plus de frontières. Quel que soit l'âge, chacun trouve son propre code, son propre style », affirme-t-elle. Et il ne s'agirait pas d'une forme de régression. Si à 20 ans, on se cherche souvent, à 40 ans, on a trouvé son style, un mélange entre ce que l'on veut montrer de soi et ce qui est perçu par le regard de l'autre. A 40, voire 50 ou 60 ans, les femmes s'acceptent davantage et se sentent généralement plus jeunes que leur âge. Parallèlement, les enfants sont mûrs plus tôt. « Les barrières intergénérationnelles tombent », résume M. Berland.

###### **« IMPÉRATIF DE JEUNESSE »**

« Aujourd'hui, la vraie évolution est qu'il n'y a plus d'âge approprié, ajoute Mme Fagnoni. L'âge est le plus souvent un état d'esprit, les gens ont l'âge qu'ils ressentent. » « Chaque femme a une part reliée à ses souvenirs d'enfance. Notre marque est

souvent celle qui habille pour la première fois les gens ; elle a une part d'intime », observe M. Berland. « Jusqu'à 10-12 ans, les petites filles s'identifient à leurs mamans. A partir de 12-14 ans, les mères ont envie de ressembler à leurs filles et les copient parfois », observe Christine Innamorato, directrice artistique de Bonpoint, qui a lancé la collection ados YAM (Y'en a marre de Bonpoint) en 1994. « Cette collection représente peut-être pour les mamans une façon de rajeunir », ajoute-t-elle.

« Dans cette façon de s'habiller jeune, il y a une manière de nier son âge ou de répondre au nouvel impératif de jeunesse. Nos esprits ont pendant longtemps été accoutumés au fait que les femmes devaient porter des habits de leur âge. Or la femme revendique aujourd'hui le plaisir, une volonté d'épanouissement personnel », analyse David Le Breton, sociologue, auteur d' *Anthropologie du corps et modernité* (PUF).

Un mouvement qui se manifeste dans l'habillement. « Les femmes peuvent s'habiller en suivant la même mode que les ados, et inversement. Ce n'est pas un problème en soi. Mais cela peut créer des confusions si cela cache une trop grande rivalité, avec une mère qui s'accroche à une image de jeunesse, ou une fusion qui perdure au-delà de l'âge normal », observe la psychanalyste Catherine Audibert.

Quoi qu'il en soit, la crise pourrait accentuer ce phénomène. Selon Valérie Verhaeghe, propriétaire de la boutique de vêtements enfants et ados Mie Coton à Fontainebleau, « un produit, à qualité équivalente, est moins cher en 16 ans qu'en taille 38 ».

Pascale SANTI, « Quand les mères s'habillent comme leurs filles », *Le Monde* du 22.03.09.

## **TEXTE 2**

La catégorie des adolescents désigne aujourd'hui des jeunes qui, entre 24 ans et le début de la trentaine, cherchent à devenir psychologiquement autonomes. Si une partie de cette population reste marquée par le chômage, une autre partie est relativement insérée socialement dans des études ou une activité professionnelle. Ce qui les caractérise le plus, derrière le côté très convivial qu'ils savent utiliser dans les relations avec les autres, c'est la recherche de confiance en eux-mêmes, le besoin de lutter contre le doute face à l'existence et de lever des inhibitions à l'idée de s'engager affectivement. Ils sollicitent parfois l'assistance de leurs parents tout en ressentant une gêne à leur égard. Et si, malgré une vie professionnelle, certains continuent d'habiter chez leurs parents, d'autres, qui ont déménagé, en restent dépendants. Ils ont besoin d'être soutenus dans ce qui leur apparaît être une épreuve du réel, afin de s'accepter et de se mettre en oeuvre dans la réalité.

### ***Qui sont-ils ?***

La plupart du temps, ces jeunes se situent dans la postadolescence parce qu'ils sont encore dans une phase d'aménagement de leur personnalité. Ils vivent des processus psychiques liés à cet âge de la vie depuis le début de l'adolescence et qui fondent le réaménagement de la personnalité. Les post-adolescents cherchent à intégrer et à réécrire psychologiquement ce qu'ils ont vécu et découvert au cours de la puberté (11-18 ans, le sujet se reconsidère à partir de l'image corporelle) et de l'adolescence (18-24 ans, la personne se redéfinit en continuité ou en opposition avec son identité sexuée, familiale et culturelle). La post-adolescence est surtout marquée par la nécessité de consolider la qualité du *self*, afin d'être soi-même.

Pour y parvenir, le sujet est placé devant le choix de s'accepter et d'opérer des séparations salutaires en s'appuyant sur sa propre vie psychique et en étant libéré de la fonction contraphobique parentale et sociale. Autrement dit, il entre dans ce processus quand il est capable de faire appel à ses ressources internes, d'avoir confiance en lui et de savoir être en sécurité avec lui-même.

Dans une société qui, pour diverses raisons, entretient le doute et le cynisme, la peur et l'impuissance, l'immaturité et l'infantilisme, des jeunes ont tendance à se maintenir dans des modes de gratification primaires. Ils ont du mal à devenir matures — la maturité définissant habituellement la personnalité qui a achevé la mise en place des fonctions de base de la vie psychique et qui est capable de différencier sa vie interne du monde extérieur. De nombreux jeunes qui se maintiennent dans une psychologie fusionnelle peinent à effectuer cette opération de différenciation. Ce qui est ressenti et imaginé se substitue souvent aux faits et à la réalité du monde extérieur. Le phénomène est amplifié et nourri par la psychologie médiatique, qui innerve les esprits actuels et l'univers virtuel que développent les jeux vidéo et l'Internet.

### ***Pourquoi les adolescents ?***

Dans le milieu des années 1970, j'ai créé la notion d'« adolescents » pour désigner un phénomène qui s'affirmait depuis les années 1960. Ce concept d'adolescent est une contraction des mots adulte (adu) et adolescent (lescent). Il exprime, d'une part, des adultes qui s'identifient aux adolescents pour vivre ; d'autre part, des jeunes qui ne parviennent pas à renoncer aux hésitations de l'adolescence pour accéder à un autre âge de la vie.

J'ai eu l'occasion de montrer combien, depuis le milieu du XXe siècle, le processus d'identification a été inversé lorsque le discours social a prescrit aux adultes de s'identifier aux adolescents, dévalorisant auprès de ces derniers toute identification aux adultes et aux références fondatrices de la société.

Tout devait se créer à partir de la jeunesse au nom d'un célèbre slogan, néanmoins déréel et dépressif : « Il faut changer la vie ! » Or, peut-on changer la vie ? N'est-elle pas plutôt un donné qu'il faut assumer pour, dans le meilleur des cas, tenter d'agir dessus ? L'idée a donc prévalu qu'il fallait rester jeune, qu'il ne fallait pas grandir et encore moins devenir adulte.

Cette conception semble être devenue caduque ; pourtant, ses effets continuent d'agir sur les représentations sociales et les psychologies. Quoi qu'on en pense, les normes de l'adolescence ont envahi la vie sociale. La liste suivante, non exhaustive, est éloquent en ce sens : la subjectivité est dominante, l'émotionnel se substitue au rationnel, l'imaginaire devient plus important que le réel, une vision ludique et médiatique de la vie professionnelle s'affirme ; relation fusionnelle aux êtres et aux choses, suprématie du couple juvénile et rupture comme mode de traitement des crises relationnelles, peu de résistance face aux frustrations inhérentes à l'existence, ambivalence à l'égard des lois, rapport au temps éphémère, inhibition à s'engager, narcissisme expansif, etc. C'est pourquoi, par ailleurs, j'ai également parlé de société adolescente.

### *Un contexte qui favorise l'adulthood*

Nous sommes dans une ambiance vraiment paradoxale : d'une part, on prétend rendre autonomes le plus tôt possible les enfants, dès la crèche et l'école maternelle ; en même temps, on observe des adolescents, et surtout des postadolescents, qui ont du mal à effectuer les opérations psychiques de la séparation — ce que pourtant, à les écouter, ils souhaitent. Le monde des adultes pense les rendre autonomes dès l'enfance en les considérant libres dans leurs désirs, face aux contraintes de l'existence et pour disposer à leur guise des codes sociaux et des lois morales. La confusion entre une liberté inconditionnelle laissée à l'enfant, sans avoir le souci de l'éduquer au sens de celle-ci, et son autonomie psychique risque de compliquer les tâches de différenciation. Pour se libérer de cette gêne, ils cherchent des appuis afin de s'étayer sur des ressources psychologiques, sociales et spirituelles de la vie adulte.

### *Une société qui entretient l'imaturité*

Les adolescents sont le résultat d'une éducation et d'une relation affective qui les maintiennent dans les gratifications primaires de l'enfance.

L'éducation contemporaine fabrique des sujets collés à l'objet et qui sont, même s'ils s'en défendent, des êtres dépendants. Pendant l'enfance, leurs désirs et leurs attentes ont été tellement sollicités au détriment des réalités extérieures et des exigences objectives, qu'ils finissent par croire que tout est malléable en fonction de leurs seuls intérêts subjectifs. Puis, dès le début de l'adolescence, faute de ressources suffisantes et d'étayage interne, ils cherchent à développer des relations de dépendance dans des relations de groupe ou de couple. Si j'ai inventé également la notion de « bébés couples », c'est pour qualifier leur économie affective, qui ne marque pas toujours de différence entre la sexualité infantile et la sexualité objectale. Ils passent de l'attachement aux parents à l'attachement sentimental en demeurant dans la même économie affective.

L'éducation, dans son légitime souci de veiller à la qualité relationnelle avec l'enfant, a été trop centrée sur le bien-être affectif, parfois au détriment des réalités, des savoirs, des codes culturels et des valeurs morales, n'aidant pas les jeunes à se constituer intérieurement. Ils sont davantage dans une expansion narcissique que dans un véritable développement personnel ; ce qui donne souvent des personnalités certes plastiques et sympathiques, mais aussi parfois superficielles, voire insignifiantes, et qui n'ont pas toujours le sens des limites et des réalités. Ces jeunes se mettent en quête de relations et de situations qui leur rappellent la relation qu'ils ont vécue avec leurs parents et des adultes qui ont tout fait pour leur éviter de manquer de quoi que ce soit. Ils ont ainsi du mal à se différencier et à se détacher de leurs premiers objets pour faire leur vie.

Grandir implique de se séparer psychologiquement, de quitter son enfance et son adolescence ; mais, pour beaucoup, cette séparation est difficile parce que les espaces psychiques entre parents et enfants sont confondus. [...]

### *Les jeunes générations entrent de plus en plus tôt dans l'adolescence et en sortent tardivement*

L'un des paradoxes, et pas le moindre, de nos sociétés occidentales est, à la fois, de faire grandir trop vite les enfants, et en même temps de les encourager à rester le plus longtemps possible adolescents ! Les enfants eux-mêmes sont précipités dans des attitudes d'adolescents, alors qu'ils n'ont pas les compétences psychologiques pour assumer de tels comportements. Ils développent une précocité qui n'est pas source de maturité, en escamotant les tâches psychiques de l'enfance, ce qui peut les handicaper dans leur future autonomie. La multiplication des états dépressifs chez de nombreux jeunes en est un des symptômes. Les postadolescents eux-mêmes se plaignent d'un manque d'étayage, et en particulier ceux qui, après de longues études, entrent avec leurs diplômes dans des entreprises et doivent exercer des responsabilités en ayant sous leurs ordres des personnes plus âgées. Sans le dire, bien sûr, ils éprouvent un malaise intérieur.

Ils voudraient pouvoir s'appuyer pendant quelque temps sur l'expérience des aînés, alors que, parmi ceux-là, certains, qui ont l'âge de leurs parents, ne savent pas eux-mêmes se situer en adultes. C'est donc l'inverse qu'ils vivent, parfois jusqu'à l'épuisement dépressif. C'est ce que l'on observe chez de jeunes cadres de 26/35 ans qui « craquent » parce qu'il leur manque des images-guides de la vie d'adulte pour essayer de composer leur existence. Il leur manque aussi des images guides d'un adulte engagé dans une activité professionnelle en rapport avec les réalités.

Le temps de la jeunesse a toujours été marqué par une certaine immaturité, ce n'est pas nouveau. Il fut un temps où elle pouvait être compensée par la société, qui se situait davantage dans le monde des adultes et incitait à grandir et à rejoindre les réalités de la vie (bien différentes de celles recomposées par les médias). Actuellement, au contraire, non seulement elle soutient moins, et c'est à chacun de se débrouiller, mais en plus elle laisse supposer que l'on peut se maintenir en permanence dans les états premiers de la vie sans avoir à les élaborer. [...]

Tony ANATRELLA, « Les adolescents », *Études* 2003/7-8, Tome 399, p. 37-47.

- Numéro spécial de *Sciences humaines* de mai 2008 ; dernière partie de l'article de Martine Fournier p. 29.

- « Une crise de l'âge adulte ? », article d'Eric DESCHAVANNE et Pierre-Henri TAVOILLOT dans le numéro spécial de *Sciences humaines* de mai 2008, pp. 42 et 43

### **4 - 2 - Vieillir trop vite**

- *Didier Lauru est un médecin psychanalyste*

#### **Les lolitas et l'adolescence : du biologique au mercantile**

L'actualité nous fournit régulièrement des figures du mal sous la forme des agissements de pédophiles. L'horreur que cela suscite en chacun est légitime, la pédophilie constituant le dernier interdit sexuel qui, fort heureusement, ne cède pas dans nos sociétés.

Mais sur un autre plan, la société tend à sexualiser les enfants : les discours entre adultes, les images qui sont montrées dans la presse, la publicité, au cinéma ou à la télévision, sans parler des images pornographiques auxquelles certains d'entre eux ont accès. Cette sexualisation de leur environnement est-elle au moins en partie à l'origine de ces « latences contrariées » ?

Enfants de l'âge de la latence, mais qui ne le sont pas vraiment, ils sont très actifs sur le plan moteur et/ou très excités et excitables sur le plan psychique. Pour eux, la sexualisation de la pensée reste intense quand usuellement, à l'âge de la latence, il existe une pause.

Ce qui nous interroge sur la qualité de leurs mécanismes de refoulement et aussi sur les modalités d'expression de leur malaise, en particulier dans le comportement. Cette surexposition au sexuel adulte se traduit chez beaucoup par une surexcitation qui entrave leur processus de pensée et d'apprentissage, s'exprimant alors sous la forme d'une très intense activité motrice qui n'est pas implicitement de l'hyperactivité.

Notre société n'a-t-elle pas érigé en modèle de référence la jeunesse et la beauté, seules capables de susciter l'admiration et le désir ? La publicité qui exhorte les adultes à rester d'éternels adolescents – sous peine de ne plus pouvoir être aimables – tente aussi de transformer nos enfants en adolescents, quand ce n'est pas en adultes miniatures.

L'invention du concept de préadolescence est, à cet égard, tout à fait significative du changement des mentalités. La préadolescence n'existe que dans la tête des publicitaires et des médias. Il n'y a pas d'adolescence sans puberté et la préadolescence ne correspond à aucune étape psychique ou physiologique. Un enfant prépubère n'est pas un préadolescent, et encore moins un adolescent, comme on voudrait nous le faire croire, et surtout comme les marques qui offrent des gammes de maquillage et de produits pour cheveux dès 8 ans voudraient le faire croire à ces enfants et à leurs parents. La préadolescence n'est qu'un concept mercantile, destiné à créer une cible potentielle de nouveaux consommateurs qui disposent d'un réel pouvoir d'achat et sont en effet prescripteurs, de plus en plus tôt.

En période de latence, les filles seraient-elles pressées de grandir ? Influencées par leurs jeux, les modèles qu'on leur propose, craignent-elles pour leur propre identité et leur féminité ? Elles semblent avoir hâte de passer à l'étape suivante, la puberté, qui leur fournira les formes féminines qui les font tant rêver et leur permettront d'être l'égale de leur mère, au moins sur ce point. Mais au lieu de temporiser, d'attendre dans une latence bien tempérée de devenir à leur tour des femmes, avec tous leurs atours, elle miment ou singent la féminité. Qu'elles aient des repères identificatoires auxquels elles veulent ressembler, c'est bien naturel : de tout temps, les enfants ont rêvé de devenir grands et aimé se projeter dans des modèles adultes qui leur donnaient justement envie de grandir. Mais tout se passe comme si aujourd'hui, on ne laissait plus de place ni de temps au rêve : il faut ressembler, tout de suite, à un adolescent ou à un adulte, en adopter l'apparence, mais aussi parfois le comportement. Cette urgence à grandir n'aide en rien au développement de la personnalité, au contraire. Introduire une dimension sexuée, au sens génital et non plus pré-génital, provoque une excitation qui embarrasse les fillettes plus qu'elle ne les épanouit.

Il est curieux de constater que loin de se constituer en contre-pouvoir de ce mouvement qui exhorte leurs enfants à s'identifier à des modèles hypersexués, certains parents les encouragent et vont même jusqu'à devancer leurs demandes en leur offrant les accessoires de ce qui n'est qu'une panoplie. La question est alors de savoir pourquoi ils sont si pressés de voir grandir leurs enfants, alors que, dans le même temps, ils se plaignent souvent que le temps passe trop vite. Ce forçage parental est sans doute lié à des angoisses à l'égard de l'avenir, le leur et celui de leur enfant dans un monde vécu comme hostile. Mais le fond reste à entendre ailleurs.

Une des figures emblématiques de cette problématique est celle des lolitas, figure de mode promue notamment dans les concours de Mini miss. Il s'agit en fait d'une marchandisation de l'enfance qui tente de promouvoir des styles adaptés aux enfants prépubères pour qu'elles fassent « comme si » elles étaient des adolescentes.

Il est déjà discutable que cette mascarade de la féminité chez des petites filles soit l'objet d'un commerce juteux, mais qu'en est-il du retentissement sur le psychisme de ces fillettes ?

Les pères en retirent souvent quelque fierté. Certains tombent sous le charme et les encouragent dans cette voie en les complimentant. D'autres sont gênés, et parfois ne savent que faire de ce trouble. Il semble que certaines mères se projettent dans leur fille, sur un plan de séduction, faisant d'elle un être désirable alors qu'elle n'est qu'une enfant, ni apte aux rapports, ni capable d'assumer le désir qu'elle suscite. Cette ambivalence inconsciente des mères produit chez la petite fille une excitation qui lui interdit de vivre tranquillement sa période de latence. Dans ce décalage entre ce qu'elle donne à voir et ce qu'elle est psychiquement, la fillette se vit comme dédoublée, soumise par son accoutrement à être un objet de convoitise, et amenée malgré elle à séduire les adultes en usant d'artifices qui la dépassent totalement.

Ainsi nous vivons dans une société dissociée entre une inflation du « tout sexuel » dont il faudrait parler et qu'il faudrait montrer, y compris aux enfants, et un interdit qui fédère, celui de la pédophile. Mais alors, pourquoi ces lolitas ? Fillettes déguisées en femmes, qui s'offrent en pâture au regard des adolescents et des hommes, proies potentielles pour le pédophile ? Comment amoindrir ou enrayer la sexualisation génitale de notre culture contemporaine ? Il serait urgent, tout au moins, de préserver un espace d'intimité pour que les enfants s'épanouissent dans leur sexualité... infantile, essentielle à leur développement personnel.

Didier LAURU, Editorial de la revue *Enfance et Psy* n° 40 de 2008.

## **PHOTOGRAPHIES à commenter**

Pour des raisons de droit à l'image, ces photos ne peuvent être affichées, pour les obtenir vous pouvez écrire à l'auteur [sarah.perriol@ac-strasbourg.fr](mailto:sarah.perriol@ac-strasbourg.fr)

**MERCI aux collègues qui les ont proposées !**

- Etude du film *LOL* de L. AZUELOS, 2008 pour les relations entre une adolescente et sa mère.
- Film *Le ruban blanc*, de M. HANEKE (2009) à propos de la thématique de l'héritage + article dans *Textes et documents pour la classe* paru récemment (références inconnues)
- Film *La ballade de Narayama* de IMAMURA (1983) : les personnes ayant atteint 70 ans doivent, comme le veut la tradition, aller mourir ) à Narayama.
  
- *Les Neiges bleues* de Piotr BEDNARSKI (2008) : passages sur la transmission d'une génération à l'autre pendant la dictature communiste russe. Les grands-parents transmettent la vie aux plus jeunes dans un village fantôme.
- La foire aux vieux dans *L'Arrache-cœur* de B. VIAN en 1953.
  
- Exposition sur « la langue confisquée » (celle du IIIème Reich) à la BNU de Strasbourg - du 9 décembre au 20 janvier. Certains mots ont été "pollués" et il faudra des générations pour les laver.
  
- Une synthèse sur la recherche de l'éternelle jeunesse a été signalée comme étant présente dans certaines annales de BTS.